

ALBERTO EIGUER

DES PERVERSIONS
SEXUELLES
AUX PERVERSIONS
MORALES

LA JOUISSANCE ET LA DOMINATION



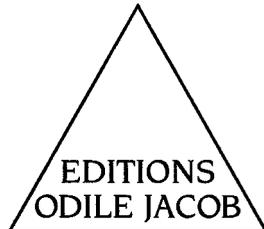
EDITIONS
ODILE JACOB

DES PERVERSIONS
SEXUELLES
AUX PERVERSIONS
MORALES

ALBERTO EIGUER

DES PERVERSIONS
SEXUELLES
AUX PERVERSIONS
MORALES

LA JOUISSANCE ET LA DOMINATION



© ÉDITIONS ODILE JACOB, FÉVRIER 2001
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr

ISBN : 2-7381-0948-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Les perversions occupent une place singulière et suscitent maints clichés. Pour beaucoup de gens en effet, ce ne sont pas des faiblesses qui feraient des croche-pieds à des individus malades malgré eux. Elles semblent presque volontaires. On oublie que les pervers souffrent, sont parfois enfermés dans ce qui est tout sauf un jeu. Ils peuvent passer pour fiers, mais ils ne sont certainement pas libres.

Les pervers pédophiles, les parents incestueux, les politiciens sans scrupules défraient la chronique, provoquent un sentiment de dégoût ou d'horreur, déclenchent le scandale. « Comment peut-on être si cruel, si inhumain, si dépourvu de sensibilité ? » Si un homme politique peut cacher un être rapace derrière son sourire et ses propos au service de la justice, alors il faut se méfier de tout le monde. Tous calculateurs, menteurs, escrocs ? Si on ne veut pas être dupe, il vaut mieux les rejeter en bloc que de risquer d'être un jour leurré. Toute action collective est discréditée. Mieux vaut rester chez soi, près des siens, on y est à l'abri, on ne craint pas la dégradation qui vient de l'argent et du pouvoir. Un cran de plus, et on trouve même le voisin un peu curieux. Allez savoir s'il n'a pas des goûts bizarres, des pra-

tiques morbides. Il attache peut-être sa femme, abuse de ses enfants, viole des petites filles.

C'est uniquement la remise en cause de l'ordre moral par le pervers qui fait réagir. Mais ces représentations ne contribuent nullement au savoir : elles renforcent une croyance. Or ce confort douillet dans nos certitudes ne nous fait pas progresser ; il nous endort. Elles produisent aussi un effet de fascination et, à ce titre, la perversion s'inscrit dans le besoin qu'ont certaines personnes de s'occulter leurs propres désirs inconscients. La grande découverte de Freud a été de saisir que le symptôme névrotique se construit à travers des fantasmes de désir pervers. Seulement, de nombreuses personnes ignorent qu'il ne suffit pas de vouloir quelque chose pour passer à l'acte. C'est même source de grand malaise. Le désir implique de ne pas consommer le fruit interdit. C'est donc une chose de rêver, une autre de réaliser. Les pervers, eux, ne réussissent guère à imaginer leur activité perverse, à l'anticiper en pensée, parfois à travers les souvenirs de pratiques précédentes. Ils éprouvent un besoin impératif de passer à l'acte faute de le penser.

Quoi qu'il en soit, on cite le pervers en exemple négatif ; il alimente une crainte profonde liée au péché. Ainsi parvient-il à ce que l'on s'intéresse à lui, fût-ce négativement. Mais c'est peut-être là pour lui une contre-performance, puisqu'il veut tout autre chose : se trouver une place, exister par l'abjection qu'il déclenche, parvenir à instituer dans nos sociétés un territoire identifié qui serait le sien. Or il est l'artisan de sa propre exclusion de l'ordre moral, de sa mise en marge de la collectivité. On voit rarement une meilleure réussite masochiste.

En outre, si le pervers ne regrette pas ses actes, à la différence des névrosés complexés, ce serait lié à sa problématique caractérielle. La perversion entre en effet dans la catégorie des troubles de la personnalité. C'est aussi parce que c'est une maladie du surmoi : les pervers souhaitent s'imposer aux autres, soutenus par un discours dont la construction est tout un art. Cette dimension *rhétorique*,

qui véhicule en fait une pensée, est au centre de leur fonctionnement.

Le vrai scandale

Les images équivoques qui dominent sur la perversion m'ont incité à écrire cet ouvrage. Un regard dépassionné, objectif si possible, aidera à mieux comprendre le véritable scandale de la perversion. Car il y en a un, et il est lié à la corruption des esprits. En voici des exemples.

Le développement massif de la perversion sur les enfants, du tourisme sexuel, de la prostitution, de la pédophilie criminelle. Aujourd'hui, l'augmentation des abus sexuels émanant de proches ou d'étrangers est un fait d'autant plus regrettable que la position de l'enfant est de plus en plus prise en considération et que ses droits à un traitement juste sont réaffirmés par des lois et des conventions internationales. Tout se passe comme si plus on essayait de défendre le besoin d'éducation des enfants, le respect de leur parole, du confort de leur vie et de leur protection afin qu'ils se développent dans la sérénité, plus certaines personnes désiraient entraîner les enfants du côté des plaisirs adultes. Jusqu'à l'horreur. Comme si les enfants étaient devenus d'autant plus excitants qu'ils sont plus enviables. Pour certains, les considérer consisterait à les rattacher à des privilèges auxquels auraient uniquement droit les adultes. Le pédophile essaierait ainsi de les réinstaller dans le statut de chose, associé à tort à leur statut ancien.

Chez les jeunes filles, 10 % des premières expériences sexuelles semblent avoir été forcées (H. Lagrange et B. Lhomme, 1997). Dans certaines professions, elles semblent particulièrement exposées aux pressions, au harcèlement sexuel, au « droit de cuissage ». N'oublions pas non plus les viols collectifs sous prétexte de purification ethnique. Encore une fois, la sexualité sert à souligner l'infériorité de l'autre, à le marquer physiquement. Elle annule les diffé-

rences, fait table rase des acquis et des progrès de notre civilisation.

À côté de ces extrêmes sexuels, une place importante doit être accordée aux abus psychiques. Tout d'abord quand ils s'exercent dans la famille, sur des enfants ou sur des conjoints. Ils ont alors une influence néfaste sur l'estime de soi et le développement intellectuel, et sont à l'origine de peurs et d'autres troubles psychiques.

Dans le monde de l'entreprise, les « coups bas », le manque de scrupules, l'absence de solidarité sont fréquents entre collègues. L'encadrement exploite les faiblesses des employés craignant le chômage. Il est juste de parler de perversion quand on repère des abus autorisés par des différences hiérarchiques.

Le rôle des sectes, leur prolifération et leur nuisances : des jeunes sont attirés vers des paradis artificiels, leur carrière est interrompue, leur émancipation est empêchée, au profit d'une « robotisation ». Quant à leurs familles, elles sont parasitées, appauvries psychiquement et économiquement par l'effet direct ou indirect de gourous, individus que l'on pourrait identifier comme des pervers-narcissiques.

De même, le monde des bandes ne me paraît pas étranger à une mise en mouvement de positions perverses ; on y trouve des ressemblances notoires avec le monde des sectes : la fascination et la peur envers les leaders, la domination interne au groupe justifiée par l'hostilité réelle ou fantasmée du milieu, et toujours entretenue, une idéologie de l'efficacité de la force morale ou physique selon les cas, et la victimisation à l'intérieur du groupe et par rapport au monde.

Il apparaît donc urgent d'étudier ces différentes formes de perversion et de bien distinguer les variantes, comme les mécanismes de base. *Jouissance et domination* : tels sont, selon moi les deux traits qui caractérisent en profondeur la quête personnelle du pervers. Ils comptent plus, je crois, que le renversement moral qu'on leur attribue.

Deux défis s'imposent à nous.

Sans doute la réprobation et le rejet qui nous font réagir face à certaines perversions s'expliquent-ils par des raisons morales. Mais, ici, il s'agit de comprendre. Donc de « suspendre notre jugement » ; c'est d'autant plus essentiel que les glissements moralisants risquent de nous engager sur de fausses pistes.

De plus, le langage ne nous est pas d'un grand secours quand les concepts et les symptômes sont désignés de façon arbitraire, souvent très peu appropriée. C'est que la perversion risque sans cesse de se confondre avec d'autres entités. Cela nous incite à être vigilant, et parfois à avancer des termes nouveaux. Par exemple, celui de pervers-narcissique.

Au total, le but de ce livre est de proposer un tableau des principales perversions et de mieux faire saisir les mécanismes qui sont à leur fondement. Pour purger le lecteur de certains clichés, le protéger de certaines fascinations ou de certaines formes de rejet fondées sur une mécompréhension. Pour aider les pervers aussi à y voir plus clair. Nombreux sont en effet ceux qui ne se résignent plus à leur souffrance. Pour faciliter enfin le repérage des comportements pervers et éviter de se trouver piégé.

Attention, toutefois. De nombreux traits qui jouent un rôle dans les perversions, certaines pratiques sexuelles, certains comportements ou modes de pensée se rencontrent chez des personnes qu'on ne saurait qualifier de perverses ou qui ne le sont qu'en surface. Ne confondons pas la personnalité ou la structure perverse avec ses avatars. Ne confondons pas non plus certains jeux et la perversion, qui n'est nullement ludique.

Ce livre porte avant tout sur des formes pathologiques graves et douloureuses, pour les victimes et les pervers. Sous l'effet de certains livres, beaucoup de gens utilisent aujourd'hui le terme de « pervers » à tort et à travers. C'est une forme de banalisation qui fait oublier ce qu'ont de grave certains comportements.

Puisse ce livre remettre un peu les choses en place.

Première partie

DES PERVERSIONS EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que la perversion ?

Les perversions forment une unité clinique dont la structure est bien spécifique. Elles se différencient donc des névroses, des psychoses, des états limites, des états psychosomatiques, des troubles de la personnalité, même des psychopathies. De quoi s'agit-il ? Globalement, le terme perversion désigne une conduite sexuelle déviante dans laquelle le partenaire est considéré comme un simple objet au service de la satisfaction recherchée. Ce comportement camoufle en fait une forte hostilité. La perversion recouvre des formes très différentes.

Perversions sexuelles et perversions morales

Dans le cas de la sexualité aberrante, elles sont au nombre de deux :

1. quand l'objet sexuel est autre que celui que l'on peut considérer comme le plus pertinent (enfant, animal) ;
2. quand la nature (ou le but) du geste sexuel est différente (sadisme, exhibitionnisme).

Il convient d'ores et déjà de bien distinguer, d'un côté, les comportements et les symptômes pervers, et, de l'autre, la structure perverse. Les premiers sont des signes par les-

quels les perversions s'expriment, tandis que la structure perverse est un mode inconscient d'organisation qui est stable, voire permanent, et qui détermine un fonctionnement psychique précis. En outre, les symptômes pervers peuvent se manifester de manière occasionnelle, alors que la structure inconsciente de la personne n'est pas précise, et lors de crises ou face à des traumatismes déstabilisants. Dans ce cas, ils n'ont pas tendance à se reproduire. Dès lors, la conduite thérapeutique sera différente.

Une deuxième différenciation mérite notre attention : il faut distinguer perversion de caractère et perversion sexuelle. La perversion de caractère, qu'on appelle aussi de comportement ou morale, ou encore perversité, représente une forme de déviation majeure de la personnalité, mais elle ne s'accompagne pas nécessairement de trouble sexuel. La manifestation de ce dernier est même assez rare. En revanche, les comportements pervers sont fréquents chez les personnes présentant des symptômes sexuels pervers.

En 1997 (a), j'ai tenté de caractériser la perversion morale. Cette expression est synonyme de « psychologique », mais elle renvoie aussi à une déviation ou à une absence de sens moral. Les pervers moraux adoptent une attitude de malignité ou de perfidie ; ils ont tendance à manipuler les autres pour leurs fins. Ils semblent en général agréables et ont un abord facile en société, même si leur ton parfois excessivement familier et leur attitude trop envahissante ou intrusive peuvent agacer. Mais cette façon de ne pas s'encombrer de manières de politesse peut aussi fasciner. En fait, cela révèle un aspect caractéristique : l'absence de sens moral porte ces pervers à ne se préoccuper que rarement des autres et à ne guère se sentir coupables. Pour beaucoup de gens, c'est là une « solution » à leurs peines, un modèle dont l'imitation les soulagerait de leurs tourments inutiles.

Autre trait typique des pervers moraux : le goût du secret concernant leurs buts et leurs projets relationnels, l'organisation de stratagèmes, et même un certain plaisir à

la « rétention ». Quand il s'agit de révéler à l'autre qu'il a été dupe, le pervers peut éprouver un sentiment de triomphe supplémentaire, en constatant l'humiliation qu'il vient d'infliger. Cette jubilation va de pair avec un fort mépris, une exaltation mégalomane à exercer ses capacités intellectuelles pour organiser une duperie. Quand celle-ci est dévoilée au grand jour, cela entraîne rarement un désir de se corriger ou de se racheter, mais plutôt un gain narcissique au détriment des autres, de leur sécurité, de leur estime d'eux-mêmes.

Les pervers moraux font en général preuve d'habileté de raisonnement pour présenter de façon ordonnée des arguments appuyant leurs conduites. Ils ne donnent pas l'impression de tenter de se justifier, mais en appellent plutôt au sens commun et invoquent des « évidences », vantant au passage leurs bonnes intentions. Ces manipulations ont pour objectif d'assujettir. Le désir de rétention, le vœu de dénigrement, l'emprise évoque une fixation anale, autrement dit rattachée à l'étape du développement infantile où il est question de la maîtrise de la propreté, dont un des excès serait la contrainte et la domination pour faire souffrir (J. Chasseguet-Smirgel, 1984 et d'autres).

Dire que les pervers moraux sont des provocateurs est à la fois approprié et incomplet. Il convient de voir dans leur provocation un certain calcul et une entreprise démythificatrice, ce qui n'est pas le cas du provocateur : tout dépend de la part de désir de susciter ou non chez l'autre un certain dynamisme. Autrement dit, le pervers provoque pour paralyser, plus que pour enclencher un processus créatif.

Comment définir la perversion sexuelle ?

C'est une pratique érotique dont l'individu concerné a impérativement besoin pour atteindre la satisfaction. Comme les perversions morales, elle possède des traits

généraux communs à ses différentes formes. L'activité sexuelle concernée devient exclusive et remplace progressivement toute autre forme de satisfaction. Elle nécessite des éléments associés. Un rituel : une série ordonnée de gestes à laquelle doivent se plier les participants, l'inclusion éventuelle d'instruments et d'artefacts. Ce rituel peut être long et préparé avec soin. Plus il paraît stéréotypé, moins il suscite des pensées ou des propos l'accompagnant. Une des caractéristiques des pervers sexuels, c'est la pauvreté de leur imagination, même si la jouissance s'accompagne d'images ou de mots. À ce propos, il convient de dire que, dans le cas du pervers, il ne s'agit pas tant de plaisir que de jouissance. L'exaltation des sensations prend une dimension telle qu'elle ne laisse pas de place pour de l'éprouvé, encore moins pour des sentiments et leur rattachement à des mots et à des symboles. Quoi qu'il en soit de la nature de la sensation recherchée, le pervers sexuel aime à se vanter de sa capacité à atteindre ces états « sublimes », proches selon lui de l'extase. Il n'est pas rare par ailleurs que l'association entre perversion et toxicomanie soit présente (A. Eiguer, 1994). Il est probable que ces deux perturbations revêtent des caractéristiques structurelles semblables.

Les pervers sexuels ont un besoin impératif de réaliser leur geste sexuel. C'est pourquoi on tend à les considérer comme des individus impulsifs. À la différence des compulsifs qui éprouvent une certaine gêne, les impulsifs apparaissent comme désinhibés, essentiellement agités, revendiquant leur droit à la satisfaction, qui justifie n'importe quel moyen pour atteindre le but recherché. Une discussion a été engagée à propos des conséquences légales des agissements pervers, car s'ils agissaient par contrainte psychique (compulsion), ils seraient juridiquement « moins responsables ». La différence radicale entre ces deux symptômes est que la compulsion gêne et dérègle le moi, inquiet des éventuelles remontrances du surmoi, ce qui n'est pas le cas de l'impulsion. Les pervers seraient plutôt sous l'effet d'une impulsion et en recherche d'équilibre interne. Leur

narcissisme semble déstabilisé : il craint l'imminente survenue de charges anarchiques, tout cela pouvant expliquer l'impétuosité du geste et l'urgence à réclamer satisfaction. La folie n'est pas loin, l'acte sexuel a souvent une dimension inexplicquée ; il apparaît comme gratuit.

Un besoin impératif de partager

Si l'acte sexuel pervers devient mécanique, il n'en implique pas moins un autre. Mais celui-ci sert surtout de prétexte à la volupté, il est ignoré dans ses désirs propres, au fond déprécié, voire haï. Tout l'art du pervers consiste alors à agir de façon à ne pas solliciter l'autre tout en le relançant sans en avoir l'air et en feignant de lui promettre un plaisir à venir. En fait, ici, la satisfaction est surtout autoérotique et se nourrit de la « présence absentifiée » de la victime.

Il est difficile d'imaginer une perversion sexuelle ou morale sans un partenaire, un autre qui serve en quelque sorte de truchement et contribue plus ou moins activement à la mise en scène ou à la manipulation. Le pervers est seul, mais il s'entoure d'autres qui sont les ingrédients nécessaires de sa jouissance.

Dans les pays industrialisés, des regroupements de pervers se constituent, associations, clubs d'échangistes, réseaux d'érotiques. Je ne parle pas des maisons spécialisées qui offrent des services ponctuels ; je pense plutôt aux clubs qui créent des liens et les stimulent. À l'origine, ils se donnent comme but de faciliter les rencontres ou d'offrir les moyens d'établir des lignes de défense contre un milieu hostile, et de fournir des informations utiles. En fait, leur influence va bien au-delà. La solidarité ainsi créée favorise la mise en place d'une culture commune, l'identification et le développement de goûts et de comportements communs.

Mais « à qui » s'adresse en fait le pervers sexuel ? Il semble rechercher comme interlocuteur le père imaginaire

— quelqu'un d'inexistant, en fait — afin de s'approprier ses qualités et ses dons qu'il imagine supérieurs. C'est ainsi que Jacques Lacan explique le vœu profond du pervers : « pervers », « vers le père » (1996). Le père imaginaire est pensé comme le reflet amélioré du sujet lui-même ; ce n'est donc pas un autre distinct et ayant une fonction d'autorité. Chez le psychotique, cela se passe différemment : il se considère lui-même comme le père. Il *est* le père, il s'est fait tout seul, il s'est auto-engendré. En revanche, le pervers aspire à le devenir, il se sent tout désigné pour l'être ; sa convoitise le conduit à vouloir arracher cette puissance au père.

Ces idées ont inspiré la démarche de certains auteurs, comme S. André (1994), qui parle de l'imposture perverse : au double sens de tromperie et de jeu théâtral, d'absence de conviction profonde. Le pervers joue à devenir quelqu'un. L'acte sadomasochiste imite un rituel d'expiation, dans une ascèse, mais c'est une mascarade. L'homosexuel pervers imagine sa démarche comme une initiation pour devenir un homme¹.

Cet aperçu dramatique de la perversion ne laisse pas disparaître la révolution que cette entité a contribué à susciter lorsque Freud a avancé l'idée qu'il y aurait un potentiel pervers chez tout être humain. Sa vision de la question perverse est positive d'une certaine façon ; et bien que nous établissions des différences claires entre la pathologie et le bagage pervers s'activant dans notre inconscient, elle nous rend familiers ces éléments cliniques. En 1905 (a), Freud rappelle aussi que les « jeux pervers », oraux, anaux, visuels (revues ou films érotiques) peuvent faire partie des préliminaires de l'étreinte sexuelle habituelle, et, pourvu que l'acte aboutisse à la pénétration, ces conduites peuvent

1. On peut suggérer d'autres situations : le travesti en est lui-même un bon exemple ; il utilise le masque ou l'habillement d'un autre à qui il aurait arraché la peau. Le fétichiste l'aurait dépecé et aurait intronisé une partie du corps en relique. Ce dernier imite un geste religieux.

faciliter, voire rendre plus ardent, son accomplissement satisfaisant¹.

Dans la démarche théorique de Freud, la réflexion sur la perversion apparaîtra comme un recours dynamisant pour sa pensée, comme ce fut le cas à un autre moment de la vie du créateur de la psychanalyse — je me réfère à l'année 1927 — quand une nouvelle impulsion se fit sentir dans son œuvre. C'est une année riche en propositions. En particulier, l'humour et la religion (Freud, 1927 b, c) sont expliqués de façon originale. Freud dit, par exemple, que le surmoi (notre conscience morale, notre vigile et figure tutélaire inconsciente) a des contours fondamentalement positifs et qu'il aide à protéger les individus. Le surmoi calme les craintes et les affects désagréables qui risquent de nous paralyser, suggère-t-il. C'est comme si par l'étude de la perversion la recherche était revigorée. Curieux passage d'énergie entre une entité clinique et une œuvre scientifique.

Le tournant freudien s'est produit grâce à la mise en lumière de cet ingrédient pervers de la sexualité pulsionnelle qui joue un rôle dans notre dynamique quotidienne, et qui se reflète dans nos activités, les excitant et les rendant parfois passionnantes.

Aujourd'hui que la nudité et l'acte sexuel s'étalent dans des films, des revues, des livres érotiques ou pornographiques, de nouveaux défis sont lancés au clinicien. En se « vulgarisant », les perversions perdent deux des dimensions qui leur sont associées depuis le début de notre culture : leur caractère d'exception et leur aura de mystère. Et pourtant elles ont encore bien des choses à nous dévoiler.

1. Pour bien établir des différences, il convient de rappeler à ce propos que certains hommes pervers ont un goût préférentiel pour la pénétration intempestive, violente, sans préparation (comme s'ils ne souhaitent pas que la femme tire satisfaction de l'acte). Les violeurs, par exemple. Dans ce cas, le but pervers est principal.

CHAPITRE 2

Deux siècles de recherches

Le point de vue moral a influencé les premières études sur les perversions. Depuis des temps immémoriaux, en effet, elles ont été condamnées, en particulier par la religion, parce qu'elles étaient synonymes de débauche. Ce sont les psychiatres qui, les premiers, ont essayé de les dégager de cette emprise moraliste. Les pervers ne délirent pas comme les psychotiques. Cependant, leur responsabilité légale était-elle engagée ? C'est ainsi que l'idée de « folie morale » ou de « manie sans délire » a été avancée par Pinel (1798) dans le but d'éviter à ces patients le jugement sévère qu'on leur réservait habituellement. Le concept de *moral insanity*, dû à Pritchard (1835), est assez proche. Quant à Esquirol, il insistera sur la dimension impulsive. Toutefois, la distinction entre perversion sexuelle et perversité n'était pas encore claire au milieu du XIX^e siècle.

Les précurseurs

Par la suite, deux orientations se sont développées successivement.

La première consistait à invoquer une origine dégénérative : la perversion était censée traduire « un déséquilibre

psychique congénital ». À l'appui de cette hypothèse, la recherche minutieuse des stigmates et d'autres signes de dégénérescence supposée sera l'œuvre de Magnan (1880). Aucune preuve valable n'a pu être apportée par la suite à cette hypothèse, bien qu'elle ait eu le mérite de sortir la perversion du carcan éthique pour inciter à la considérer comme un trouble psychique. La deuxième orientation était fortement influencée par les hypothèses héréditaires. Cependant, il s'agissait surtout d'étudier la clinique, en apportant des précisions descriptives qui sont précieuses aujourd'hui encore (Krafft Ebing, 1888 ; H. Ellis, 1932), mais aussi des tableaux cliniques et des classifications utiles (Sérieux, 1888, Arnaud, Ball, Régis, 1884, Garnier). C'est aussi à Krafft-Ebing qu'on doit les termes de sadisme et de masochisme, décrits avec un grand luxe de détails dans sa *Psychopathia sexualis*. On trouvera dans ce livre des notions qui ont eu un destin certain dans l'œuvre freudienne, celle de masochisme féminin par exemple. La position de H. Ellis, auteur plus proche de nous, reste assez originale car, tout en étant un clinicien et un sexologue encore influencé par l'époque préfreudienne, il n'a pas seulement contribué à l'enrichissement de la psychanalyse (par ses notions d'auto-érotisme, de narcissisme), il l'a de plus accompagnée et soutenue.

Freud : tous pervers ?

Avec Freud, la perversion est envisagée comme une composante psychologique universelle ; l'idée d'une sexualité inconsciente se développe progressivement dans ses travaux, d'abord à propos des névroses actuelles et de la place de la génitalité dans le déclenchement du symptôme (1894), ensuite, plus largement, avec l'idée que l'hystérie est le négatif d'une perversion, ce que le patient « ignore » par l'action d'un refoulement (1895). Le contenu et le travail du rêve sont marqués par les fantasmes pervers (1900), les lapsus et les

actes manqués en seraient également l'expression (1905 b). Le développement psychologique de l'enfant serait infléchi par ses tendances perverses polymorphes (1905 a), expression de la sexualité infantile, dégageant de façon ordonnée des manifestations localisées (orale, anale, urétrale, phallique, génitale), où la libido s'épanouit momentanément et gère l'ensemble de la vie psychique. Ces pulsions sexuelles partielles risquent néanmoins de rester vives au-delà de cette période infantile, ce qui provoquerait des troubles névrotiques. En 1911, Freud propose une explication de la paranoïa : elle serait liée à une homosexualité refoulée ; une petite catastrophe psychologique, un colapse interne expulserait vers l'extérieur des contenus psychiques insupportables (forclusion), donnant lieu au délire. Les différentes pulsions perverses sont examinées en 1915 (a), et leurs évolutions et mécanismes de fonctionnement dégagés sous l'égide du principe de leur renversement dans leur contraire : passivité en activité, sadisme en masochisme, voyeurisme en exhibitionnisme, haine en amour, et d'un retournement vers le sujet. Pour exposer le travail de transformation des pulsions, Freud insistera sur l'évolution de certains fantasmes masochistes, en 1919, ou sur l'évolution de la libido féminine, en 1924 (a), et la reconnaissance de la différence sexuelle, en 1925.

Dans ces travaux apparaît une approche assez originale de la psychologie. Un fantasme ou un affect subit des modifications au fur et à mesure qu'il rencontre des contextes et des situations différents : des changements dans l'environnement ou dans la biologie des individus. Pour Freud, c'est tout cet ensemble qui déterminerait l'émergence du phénomène. Un élément organisateur y trouvera sa place (Œdipe, fantasme originaire). Cette approche se retrouve dans la méthode découverte des années après par le structuralisme en sciences humaines.

Dans son article sur le fétichisme (1927 a), Freud dit que, pour le petit enfant candidat à cette perversion, la mère possède un organe mâle ; puis, le jour où il constate que ce n'est pas le cas, il serait pris d'effroi ; il craindrait pour

l'intégrité de son propre organe (angoisse de castration). Pour surmonter ce choc, il se refuserait à l'admettre. Cette non-reconnaissance d'une absence est définie par le terme de déni. En fait, il s'agit d'un processus complexe, qui part d'un constat puis de son annulation. Ces deux attitudes se traduiraient par un effet sur le moi, qui est désigné par le terme de *clivage*, et qui aurait des répercussions sur l'ensemble des processus de connaissance du sujet, car désormais il serait amené à vivre avec cette contradiction, et, petit à petit, l'ensemble de la personnalité en serait marqué. Les pervers seraient donc des champions de « la double vie » : citoyens consciencieux et respectables d'un côté, pratiques sexuelles ou relationnelles cruelles, de l'autre, par exemple.

L'idée de clivage du moi avait précédemment été appliquée à la psychose par Freud, mais, chez le pervers fétichiste, le clivage concerne l'appareil perceptuel, la connaissance, la personnalité. Il est responsable de contrastes dont un des aspects est compatible avec une vie bien adaptée, ce qui est difficile chez le psychotique. En somme, le clivage permet l'existence, voire la survivance, d'un être pour ainsi dire diabolique, à l'abri du regard de la société.

Ce sont ces hypothèses qui ont progressivement conduit Freud à définir la censure, la défense, le moi, le surmoi, l'action de l'idéal. Des mécanismes spécifiques à la perversion clinique comme le clivage ou le déni, la place de la perception ou de la théorie sexuelle ont aussi influencé l'ensemble de sa réflexion théorique pendant les années 1920 et 1930. La perversion a marqué la psychologie freudienne et, avec elle, l'ensemble de la psychologie du xx^e siècle et au-delà.

Après Freud

Plus près de nous, de nombreux analystes se sont consacrés à l'étude des perversions. Le masochisme a été visité par T. Reik (1912), W. Reich (1933), S. Nacht (1938), E. Bergler (1949), qui en fait l'entité à la base de toutes les

pathologies, etc. ; le fétichisme, par J. Glover (1927), A. Lussier (1983) ; le voyeurisme et l'exhibitionnisme, par G. Bonnet (1983). Citons également la nouvelle théorie proposée par R. Stoller (1975), au titre évocateur, *La Perversion, forme érotique de la haine*.

Différentes approches non psychanalytiques ont également permis d'aborder l'aspect comportemental ou existentiel (Binswanger, 1947), anthropologique (M. Mead, 1948) ou sociologique : le rapport Kinsey (1948) qui a suscité d'autres recherches statistiques importantes, notamment lorsque la perversion est associée à des conduites antisociales (délinquance, prostitution).

L'expérience tirée de la pratique sexologique a certainement beaucoup contribué à l'amélioration de nos connaissances. Souvent, le patient s'adresse en effet à un spécialiste pour d'autres raisons, liées à des dysfonctionnements sexuels ou à une mésentente conjugale, ce qui permet de découvrir des pratiques qu'il considère comme banales et de les traiter grâce à des techniques sexologiques très variées, moyennant des approches dynamiques ou comportementales, ou en associant les deux.

Aujourd'hui, la tendance est forte de banaliser la portée psychopathologique des perversions, surtout afin d'éviter de les considérer de manière moralisante. C'est pour cette raison que le mot perversion a disparu de la classification des maladies mentales qu'on peut trouver dans le DSM IV (*Diagnostic and Statistical Manual of Psychological Disorders IV*). Il est remplacé par le terme « paraphilie ». Certaines voix se font entendre également pour distinguer les paraphilies pénales plus graves et récidivantes (viol, inceste, pédophilie, exhibitionnisme) de celles qui sont non délictives, tout compte fait « proches » de la névrose (G. Bonnet).

Toutefois, cette attitude néglige l'apport de la psychanalyse qui, en mettant la pulsion sexuelle au centre de l'édifice de l'inconscient, a confronté chacun de nous à sa part perverse, ce qui est une façon de la rendre « socialement ou moralement correcte ».

CHAPITRE 3

Les mécanismes de base

Chacune des perversions, qu'elle soit ou non sexuelle, constitue une entité à part. Ses manifestations symptomatiques répondent à une structure inconsciente particulière. Elles ne doivent pas être prises à la légère, car le symptôme pervers est d'une grande complexité, et chacun de ses éléments peut être rattaché à un symbole : le scénario, le contrat, l'exigence d'un certain ordre, la participation d'un observateur, l'utilisation de certains gestes ou expressions et de certaines productions de l'imagination (G. Bonnet, 1993).

La structure perverse utilise des défenses spécifiques, le déni, le clivage, la maîtrise. Le surmoi est faible et trop peu exigeant. Ou, au contraire, il semble parfois particulièrement impitoyable et dévastateur, comme cela a été souligné à propos du surmoi dit primitif, de nature orale, et en référence à la mère primitive vengeresse. Dans tous les cas, la relation d'objet serait de type fétichiste : l'autre est vu et traité comme un instrument au service de ses propres vœux.

La volupté se substitue à l'investissement libidinal, celui-ci étant plus près du désir, de la parole, de la rencontre avec la sensualité de l'autre. En fait, pour le pervers, il n'y a pas de véritable rencontre.

Percevoir

La perception semble dominer sur les représentations, avec ses zones d'ombre et d'ignorance. Les pervers guettent le regard de l'autre pour savoir quel effet exaltant et admiratif produisent chez eux leurs propositions sexuelles. Ils sont aussi curieux de savoir si leur victime se sent vaincue, voire démolie. C'est l'autre qui construit leur savoir sur eux-mêmes, leur identité qui se veut une exception. Il y a là un jeu de miroir où le reflet n'admet qu'une seule image. Ils s'accrochent en fait à l'idée qu'ils ont été intronisés par une mère les considérant comme leur emblème phallique. C'est du moins ce qu'ils ont compris de l'attitude de celle-ci. L'acte pervers ne serait que la réédition jusqu'à l'infini de cette puissance qui serait attribuée à leur être et qui leur serait déléguée. Mais les pervers ne sont pas au fond d'eux-mêmes des êtres à part entière : ils sont la conséquence de cette attribution phallique établie par la mère ; ils y croient fermement ; ils se battent toute leur vie pour la soutenir. Ils adoptent donc une position de combat.

Le patient est harcelé entre le besoin maternel de faire de lui le dieu unique de son ciel et la reconnaissance de sa fragilité, tout compte fait humaine. Sa position est moins certaine que celle du délirant, qui peut se protéger des critiques adressées à l'endroit de ses croyances en s'isolant dans son monde propre ; le pervers, lui, est plus désarmé. Il doit donc constamment jongler avec ses deux perceptions et mentir, à lui-même et aux autres. L'imposture devient une habitude, un exercice rodé au long des années, assez efficace.

Théoriser

Mais le jeu de miroir ou les supercheries sont fragiles. Apparaît alors un fort désir de construire des théories, des idées générales et des croyances, souvent dogmatiques, qui

s'imposent plus ou moins comme des vérités absolues. Les conclusions ne sont pas la conséquence d'une déduction : le pervers « sait » d'avance ce qu'il va démontrer. Il défend ses théories, il en fait un étendard, et toute sa pratique tend à confirmer leur validité, ce qui l'incite à pratiquer le prosélytisme et l'endoctrinement. Or ces théories ne peuvent pas toujours être verbalisées. Ce n'est possible que lorsque le patient parvient à en prendre conscience, en analyse notamment et après un long processus. On en trouve des exemples en littérature, comme dans le long monologue du *Dom Juan* de Molière, où le héros expose le plaisir qu'il trouve à vaincre une à une les oppositions de ses conquêtes, puis le plaisir qu'elles savent en tirer.

Quant aux victimes-complices, elles vénèrent le pervers, il représente pour elles une image de phallus vivant et éternel, ce qui dément aussi en conséquence la finitude de toute entreprise personnelle. Elles se prêtent volontiers, ou feignent de le faire (devenant elles-mêmes des tricheurs), aux jeux du démenti et de l'imposture. Elles font leur possible pour répondre à la logique de la théorie que le pervers leur propose. Un patient frotteur concevait la femme comme un être réduit à une peau excitable. Il s'étonnait de la facilité avec laquelle il obtenait une réponse quand il essayait d'approcher physiquement et de caresser de jeunes filles dans les transports en commun.

En somme, la théorie a une fonction de défense pour assurer le clivage entre une vision exaltée de la puissance phallique de la mère et sa réalité. En même temps, cette théorie mobilise l'activité perverse elle-même, confirmant ses postulats. Pour la soutenir, il faut avancer des arguments solides, et le pervers est particulièrement doué à cet égard. La rhétorique perverse est empreinte de cynisme : il exalte ainsi des éléments négatifs, qui nient les valeurs établies et l'authenticité des qualités humaines, en même temps que les éléments qui suscitent une attraction envers son univers : se posant ainsi comme le « vrai » porteur d'une éthique inversée, justifiant les transgressions (P. L. Assoun,

1992). Le pervers a ainsi le sentiment d'être capable d'amener l'autre à s'affranchir de ses « préjugés », de l'idée qu'il se fait du mal, afin de laisser libre cours à sa naturelle prédisposition à satisfaire une jouissance interdite.

Une patiente, Edwige, qui avait fréquenté des trafiquants de drogue, m'expliquait que ce commerce permettait à de nombreux marginaux sans ressources de faire face à leurs besoins. Donc, c'était à conseiller... Elle trouvait aussi intéressant de prendre le chemin le plus court pour parvenir à ses fins. « Il y a ceux qui travaillent et ceux qui prennent des raccourcis », aimait-elle dire. Exemple : elle avait pu éviter de payer une dette grâce à des menaces et au chantage. Elle vantait l'efficacité de cette méthode (les pervers sont des partisans convaincus du pragmatisme), le courage et la détermination des voyous qui l'avaient aidée.

Le discours du pervers se met notamment en branle au moment où il entre en contact avec sa victime potentielle ou s'il craint la rupture d'un lien déjà établi.

Je suis parti de l'idée de Winnicott, appliquée en premier lieu aux patients « antisociaux » (1956) : le futur pervers, ayant vécu une expérience de « déprivation maternelle », s'installe dans la croyance que la sensualité seule va lui donner ce qu'il ne reçoit pas du côté de l'autoconservation. S'il a besoin de chaleur, le contact caressant lui paraîtra suffisant. S'il a faim, la sensation plaisante des lèvres représentera tout pour lui ; s'il lui faut du *holding*, le plaisir du balancement fera le travail. Et puis si le plaisir oral arrive, il ne sera pas l'œuvre d'une mère, d'un mamelon. Ce seront ses propres lèvres qui exciteront le mamelon et non l'inverse. Une décharge orgasmique servirait à tout bout de champ : à manger, à être tenu, à être comblé, à penser. Pendant l'absence de la mère, l'enfant n'a probablement pas réussi à penser que le père la satisfait, tellement il la supposait auto-satisfaite. De la jouissance de la mère, ce serait lui le garant, quand il ne se pense pas le seul capable de la stimuler. J. Chasseguet-Smirgel (1984) synthétise cette croyance infantile de la façon suivante : « Le sein n'est pas

nécessaire à l'enfant [...], mais l'enfant est nécessaire au sein. »

Ce n'est pas tant que l'autre n'existe pas, mais qu'il faut le faire entrer dans la logique de l'absence de miroir, pour qu'il baisse son prix, pour qu'il réclame le moins possible et pour qu'il soit en conséquence disposé à se vendre. Le discours cynique est à cet égard un bon outil.

Le pervers se vit également comme persécuté par une culpabilité interne qu'il refuse, parce qu'il considère qu'elle le rabaisse que les conséquences de ses actes. Par exemple, ce n'est pas tant la perte d'un être proche qui l'inquiète que le dommage narcissique qu'il subit : il garde ainsi rancœur au disparu, qui lui a « causé » honte et dépréciation. Il va alors jusqu'à imaginer ce qu'il aurait pu infliger à l'autre comme corrections et comme tortures.

En même temps, la différence des sexes ne serait pas tant niée que subvertie, autrement dit partiellement admise et imaginée en tant que point de départ d'une lutte sadomasochiste dont l'enjeu principal serait alors le pouvoir. Le pervers donne la curieuse impression d'avoir un grand sens de la réalité et une certaine intelligence combinés avec un certain rétrécissement de ses intérêts, portés de façon privilégiée vers ses propres projets d'emprise. Sa pensée s'anime de préférence lorsqu'elle a une cause à défendre.

Le glissement vers la mort

Dans son désir d'occulter la vérité sur la castration, le pervers élabore des théories ; le symptôme aurait cette même fonction ainsi que la construction d'un rituel chez le pervers sexuel ou un scénario chez le pervers moral, comme c'est le cas des mythomanes. Mais l'horreur de la castration ne serait pas aussi repoussante si elle n'était pas connotée d'autres attributs et ne réveillait pas d'autres sentiments. Divers auteurs et courants de pensée mettent en valeur d'autres aspects du psychisme. Rappelons-les.

Pour certains, la face sinistre du pervers évoque l'angoisse de perte et la dépression ; l'exaltation qu'il semble éprouver est alors associée à une défense maniaque, qui mêle idéalisation, euphorie, mépris envers l'objet. Le pervers passe par des moments de découragement, de désillusion fort pénibles pour lui, et il tente de les fuir (H. Rosenfeld, 1965). Certains analystes insistent sur la désorganisation psychique à l'œuvre dans la perversion, le « retour au chaos » lorsque toutes les différences sont abolies et que les « essences des êtres et des choses se dissolvent » (Chasseguet-Smirgel, *op. cit.*, p. 200 et 236), ou encore sur le manque d'identité stable qui rend vulnérable à l'extrême (Tomassini, 1992). Différents exemples mettent en évidence la crainte de devenir fou.

Les angoisses de persécution apparaissent quand le jeu pervers perd de sa consistance ou quand la victime ne souhaite plus s'y prêter, n'accepte plus de se laisser diminuer. Le pacte inconscient qui le lie à cet autre étant rompu, des accès de panique violents se manifestent.

On parle d'envie de la force et de la pulsionnalité de l'autre, de son émotivité ; bien des pervers ne souhaitent pas tant faire du mal que s'approprier les virtualités d'autrui. C'est pourquoi certains ont parlé de déprédation morale et d'utilitarisme (P. C. Racamier, 1993), de vampirisme (P. Wilgowitz, 2000).

Comment expliquer ces comportements ? Les pervers ne sont-ils pas des individus qui luttent contre le dessèchement psychologique en voulant instaurer des relations fétichistes (donc froides et chosifiantes) avec leurs victimes ? Ces interrogations posent la question de la haine et celle de la violence indirecte et directe — dans les cas d'échec de l'aménagement pervers. S'il y a haine, elle est fortement connotée d'avidité et de désir de survie. Le déni de la castration de la mère serait à la fois un produit et une défense contre de tels extrêmes. Admettre la castration conduirait à la misère morale.

Or la plupart des chercheurs ayant adopté le point de vue faisant prévaloir la dimension de désorganisation oublie la valeur de la jouissance, ou ils la considèrent comme aléatoire, comme un simple prétexte ; ils « désérotisent » de cette manière la sexualité perverse, alors que la dimension de volupté ne peut être escamotée, même chez les pervers moraux, sous peine d'oublier l'un de leurs mobiles les plus importants. La place de la séduction de la mère, qui cherche de son côté une solution à la souffrance liée à son propre manque, est ainsi négligée. Tout le tableau apparaît comme réduit à un avatar de la perte de l'objet ou de la persécution redoutée. Or il y a dans l'érotisme du pervers une invention qui est originale. On a trop dit que ses productions étaient mécaniques et en rien créatives. C'est ignorer la valeur du rituel comme substitut ou, mieux, comme traduction d'une vie psychique probablement intense mais restée en rade et qui ne peut trouver d'autre modalité d'expression.

L'hypothèse contraire qui centre l'examen des perversions exclusivement sur la dimension phallique pourrait également être critiquée. Car il y a toujours une dimension mortifère, certes plus exaltante que délétère, jointe à une tendance à l'esthétisme. Les cas de glissement vers l'atteinte corporelle ou le meurtre ne font que confirmer cet aspect. On trouve de célèbres exemples de pyromanes qui glorifient le sacrifice en regardant le feu qu'ils viennent d'allumer (l'empereur Néron). Quoi qu'il en soit, la destructivité ne peut être dissociée du reste de la symptomatologie : elle mérite d'autant plus de soin qu'elle est l'aspect le plus préoccupant. Il y a ceux qui à la suite de la convivialité avec la perversion meurent de honte, ou qui s'acheminent vers la déchéance.

La répétition, une autre caractéristique de la clinique de la perversion, trouve ici une explication. Le rituel, par exemple, se fait de manière stéréotypée, reproduisant avec minutie les mêmes gestes, comme si l'acmé ne comblait jamais le patient, qui a besoin de recommencer. N'y aurait-

il pas assez de traces psychiques, de représentations permettant de garder en lui des souvenirs des plaisirs pourtant si vantés ? Il lui faut voir, toucher, bouger, concrètement, mille et une fois. Il s'agirait d'un défaut d'autoérotisme dans un moi harcelé par des angoisses destructrices (G. Bonnet, *op. cit.*). Peut-être lui faut-il effacer les traces du crime. Mais, en réalisant cet acte d'annulation, le criminel disparaît avec. Alors en reproduisant le rituel, le pervers a le sentiment de se retrouver, de revivre. « Je sens alors le sang courir dans mes artères à nouveau », disait une patiente. La faiblesse du surmoi ne suffit pas à expliquer ce point (McDougall, 1991). La machine broie son créateur. La similitude avec la dévoration, triturer sans digestion ni assimilation de la nourriture, est saisissante.

Des familles perverses ?

Peu d'études ont été menées sur le fonctionnement des familles jugées perverses. Toutefois, elles semblent marquées par un certain effacement du père dans sa réalité comme dans son influence symbolique. La mère est omniprésente, mais sur un mode différent que dans les états limites et psychotiques. Elle apparaît comme hyperexcitante, hypersensuelle, marquée dans ses attitudes par le désir de faire prévaloir la satisfaction érotique sur tout autre besoin physique ou narcissique. Cette logique du « tout plaisir » peut prendre des formes diverses et multiples, de l'excitation directe à l'exaltation intellectuelle ; l'important, c'est que cette logique serve à confirmer que l'enfant occupe pour elle une place de phallus, de fétiche vivant, d'objet idolâtre (M. Khan, 1979). Évidemment, dans cet aménagement, le père n'a pas droit au chapitre. La loi du « tout plaisir » peut s'inspirer d'un personnage mythique, d'un aïeul ou d'un ancêtre dont la transgression aurait conduit à une réussite (à l'origine était l'acte, Freud, 1912). Escroc, voleur de grands chemins, père incestueux, mystificateur, tricheur, il

suscite régulièrement de l'admiration. Ce personnage aide à former le mythe familial du bénéfique qu'apportent les activités illicites pour le bien-être du noyau familial (A. Eiguer, 1997 b).

Rosolato (1969) insiste sur cette référence au père « idéal », figure du père incestueux et autocrate des débuts de la civilisation. Il l'oppose au « père mort », le père sacrifié, symbole de l'interdit et des privations que nous sommes amenés à accepter pour vivre en collectivité ; les qualités du père mort inspirent l'attachement familial au père ambassadeur de la culture et de sa loi. Cette figure emblématique du père mort est dramatiquement absente de l'univers de ces familles.

L'environnement des pervers semble souvent avoir été marqué par des maltraitances physiques et psychiques, des violences sexuelles, des négligences graves de la part de parents incapables de percevoir les vrais besoins émotionnels, médicaux, voire alimentaires, de leur progéniture. Ruptures familiales, placements fréquents et changements multiples de partenaires, prostitution peuvent aussi favoriser l'apparition de conduites perverses.

Un patient fétichiste d'objets féminins intimes avait connu une situation apparemment moins traumatique. Sa mère était décédée alors qu'il avait quatre ans. D'elle, il gardait un souvenir vague, mais ému. Le père avait fait venir ses propres parents chez lui et il s'était remarié et avait eu trois garçons. Mon patient reçut des soins corrects, mais il se sentit toujours en rivalité avec ses demi-frères. Il aimait s'isoler dans le grand jardin de la maison pour jouer. Dans la famille, on résolvait les conflits en les étouffant et en faisant bloc. Adulte, il intégra l'entreprise du père, tout comme plus tard ses demi-frères. Petit à petit, ces derniers, « plus déterminés et rusés » que lui, en vinrent à occuper tous les postes clés jusqu'au jour où, se sentant exclu, il laissa éclater sa colère et son ressentiment contenus depuis des années. La situation tourna en sa défaveur, et il dut partir. Il m'avoua sa déception de voir son père, en qui il avait placé sa

confiance, totalement débordé et incapable de le défendre. Par son symptôme fétichiste, le patient, dégoûté de tant de trahisons, rendait un hommage à sa mère morte, à travers des reliques.

Un autre patient, fétichiste lui aussi et masochiste également, parlait de son père avec mépris. Il m'a raconté que, pendant sa puberté, il a connu un « vrai » père, celui d'un de ses camarades. « Ouvert d'esprit », celui-ci lui a appris à se masturber, en lui expliquant dans le détail cette pratique. Cet homme lui a montré comment le faire sur son propre pénis, en les encourageant lui et son copain. Cette initiation, dans un contexte d'instigation par un adulte, l'inceste n'étant pas exclu, je l'ai retrouvée dans d'autres cas : j'ai ainsi rencontré un patient fétichiste de l'odeur et de la texture des alèses. Cela lui rappelait celle sur laquelle son père l'allongeait enfant pour le « guérir » de son phimosis en tirant sur son prépuce. La séduction est souvent ouverte et brutale, bien que travestie en geste éducatif. Un de mes patients était parti à la puberté avec son père dans une autre ville, laissant sa mère à la maison. Pendant le trajet, le père lui avoua qu'il allait rencontrer sa maîtresse. Il espérait que le jeune homme séduirait la fille de celle-ci, dont il vantait la beauté et les formes, pour connaître sa première expérience sexuelle. Plus tard, il l'a conduit au bordel. Mon patient avait gardé le souvenir épouvanté des prostituées usées, bien plus laides que sa mère. À l'époque, il n'en dit rien car il ne voulait pas contrarier son père. Aujourd'hui qu'il est âgé, il continue à se demander pourquoi son père avait de tels goûts.

Le rejet

Chez les pervers, le refus social résulte à la fois de l'attitude hostile envers le monde et de l'ostentation. Certes, il existe des perversions discrètes, voire totalement occultes ; cela répond à un réflexe de survie ou cela s'inscrit dans une

stratégie de surprise qui permet de garder l'initiative. Toutefois, l'exhibition est le plus souvent une tactique servant à confirmer le bien-fondé de ce qui est fait. Plus c'est laid et sordide, plus cela devrait susciter la réprobation. Le pervers cherche la confrontation. L'autre, le public, le monde, « doivent savoir » que cela leur plairait bien de faire comme lui. Ils devraient en conclure que, puisqu'ils se l'interdisent, ce sont des « coincés », des pusillanimes incapables d'aller jusqu'au bout, d'assumer leur nature.

L'abjection synthétise dans un même mouvement le dégoût et l'admiration ; oser aller aussi loin, cela fait rêver. Une situation connue et habituelle peut glisser vers quelque chose de sinistre. Un être apparaissant aimable, un peu banal, mais totalement convenable, se transforme en un personnage dévergondé. Même si la dimension exhibitionniste et la perspective masochiste se mêlent aux yeux de l'observateur, elles ne revêtent pas la même signification pour celui qui agit. Pour lui, il est question de forcer le barrage et de montrer l'« utilité » de son geste : sa fonction de révélateur est essentielle. Tel a été le cas dans l'histoire.

Les grands écrivains de la perversion étaient de piètres praticiens. Sade, Sacher-Masoch, Genet n'ont guère fait de carrière dans leur spécialité. Ils ont surtout fait réagir, ils ont révélé les limites de la sexualité bourgeoise. Et, bien plus que d'autres, ils ont attiré l'attention sur les offensés et les humiliés de notre civilisation : les enfants, les femmes, les marginaux de toutes sortes. De même, Machiavel nous a ouvert les yeux sur les excès du pouvoir politique. L'extravagance aide à penser ; elle sert d'avertissement.

En même temps, cette exhibition provocante mêle les genres : le plaisir côtoie la déchéance. Ce qui aurait pu servir à éveiller n'est le plus souvent que message confus. En lieu et place de la reconnaissance de la pulsion dans ce qu'elle peut avoir de générateur d'énergie et de vitalité, on ne trouve qu'une espèce de feu d'artifice de mauvais goût. Le message novateur s'affaiblit néanmoins lorsque la trahison se présente comme inévitable (Genet), la soumission à

l'autorité, au lieu de conduire à la libération, devient simplement humiliation et moquerie du chef.

Peut-être une autre voie s'avère-t-elle nécessaire : le groupe. Pour changer, on a besoin du nombre, on doit se laisser envahir par les autres. Ainsi faudrait-il que le pervers surmonte son penchant de tête brûlée et de franc-tireur.

CHAPITRE 4

Un essai de classification

La classification freudienne reste une référence majeure en ce qui concerne les perversions sexuelles. La perversion morale ou perversité n'a pas connu une classification aussi simple et pratique. Sur ce terrain, il reste encore beaucoup à faire.

La perversion du but sexuel est une anomalie affectant la modalité d'accomplissement ; la *perversion quant à l'objet*, une déviation quant à la personne. Il va de soi que ces différentes variantes peuvent être associées.

Le groupe d'anomalie de but a été divisé judicieusement en deux sous-groupes par G. Rosolato (1968), avec participation volontaire ou non d'un partenaire.

Avec participation volontaire :

Le *sadomasochisme*. Il comporte des variantes et des spécialisations : citons le marquage, le bandage, les flagellations, les privations et l'enfermement, l'utilisation d'anneaux péniers ou le *piercing* génital, etc. Nous trouvons des sadiques dont la pratique est exclusive ainsi que des masochistes dans le même cas. Des hommes ou des femmes. Ils peuvent vivre et pratiquer en couple, chacun fonctionnant

selon son orientation. D'autres peuvent « alterner », soit au niveau sexuel, soit au niveau caractériel. L'idée de participation volontaire doit être nuancée tant il est vrai que certains sadiques restent indifférents au plaisir du partenaire. Ils éprouvent une satisfaction à brutaliser leur victime, sans se soucier de la participation de l'autre au rituel. En cela, l'indifférence est en elle-même un ingrédient du sadisme. On trouve des couples sadomasochistes plus ou moins stables également ; cette situation paraît les préserver de certaines difficultés et des conséquences sur des tiers.

Les perversions à prédilection *orale, anale, urétrale*, avec observation ou non de l'exonération ou de la miction, voire l'ingestion d'excréments ou l'expansion d'urines (l'ondinisme). Excitation de certaines parties du corps, à rattacher au fétichisme.

La préférence pour des personnes *infirmes*, des *malades* portant éventuellement des corsets, des plâtres, des prothèses.

Le *pluralisme* ou échangeisme (amour à plusieurs, sexualité de groupe ou polyérotisme). Les variantes : *gang bang* (plusieurs partenaires possèdent successivement ou simultanément une femme), triolisme (trois amants), candaulisme (une personne regardant un couple), *two minutes packing lot test* (différents hommes sont appréciés dans une présélection, la femme finit par choisir le « plus performant »).

La *prostitution*, notamment si elle s'inscrit dans des réseaux « spécialisés » en telle ou telle pratique perverse. Les rapports du souteneur à « sa protégée » sont de nature perverse.

Le *satyriasis* (du mot grec satyre, recherche irrésistible de rapports sexuels, version masculine). La nymphomanie (du mot grec nymphe, version féminine). Le donjuanisme.

La *pictophilie* : nécessité de regarder des images pornographiques pour s'exciter ; la *production* de films, de sites Internet ou de littérature de cette nature ainsi que son *utilisation* exclusive, en tant que spectateur.

Sans participation volontaire :

L'exhibitionnisme, le *voyeurisme* (en principe l'acte se passe à l'insu du partenaire, qu'il finisse par le savoir ou non ; on appelle *scoptophilie* la forme consentante d'excitation de la vue).

Le *viol* (individuel ou collectif, associé à d'autres formes de « prédilection », à des tortures, de la séquestration).

Le *frotteurisme*.

La *scatophilie téléphonique* : appels téléphoniques obscènes (DMS IV, p. 249). La *coprophémie* : « plaisir de déconter des moralistes avec des paroles obscènes ».

La perversion avec anomalie de l'objet. Une distinction est proposée en ce qui concerne le choix d'un objet humain ou d'un autre (Rosolato, *op. cit.*).

Sans objet humain :

Le *fétichisme*.

La *zoophilie* érotique.

Avec objet humain :

L'inceste. Il convient d'insister sur ses variantes : de premier type (proche parent), de deuxième type (avec un allié, c'est-à-dire parent, consanguin ou enfant d'un partenaire), de troisième type (avec un adopté).

L'homosexualité.

La *pédophilie*. La *gérontophilie*.

La *nécrophilie*. Le cannibalisme, qui associe plusieurs formes de perversion.

Rosolato (*op. cit.*) présente un groupe de cas comportant *simultanément une anomalie d'objet et de but*.

Le *travestisme*. Le *transsexualisme*.

Mentionnons maintenant quelques tableaux de *perversion morale*.

La *perversion-narcissique*.

Le *sadomasochisme moral*.

Le *cynisme*.

Le *jeu pathologique*.

La *mythomanie*.

La *kleptomanie* (considérée parfois comme une compulsion ; l'expression *kleptophilie* serait plus pertinente pour désigner la forme perverse). La *pyromanie* (forme compulsive). La *pyrophilie* (forme impulsive).

Dans ce contexte, il serait opportun de situer le cas de celui qui envoie des lettres anonymes dans le but de fomenter des conflits ou qui fait des révélations dont l'effet serait la déstabilisation d'autrui. Je les ai rapprochés des intriguants et inclus parmi les pervers-narcissiques (Eiguer, 1997 a). C'est le cas aussi des « corrupteurs ».

Certains délinquants, comme les arnaqueurs ou les escrocs, seraient proches de ces patients. On peut penser qu'une classification judicieuse distinguerait les cas ayant comme but le gain financier de ceux qui auraient un but ludique. Cette possibilité est voisine des perversions sexuelles divisées en « avec ou sans participation active de la victime ». Toutefois, il convient de rappeler que le consentement de cette dernière est toujours relatif : toute victime est abusée d'une certaine manière.

Il est fréquent que les modalités cliniques s'enchevêtrent entre elles et qu'un pervers de caractère présente côte à côte des manifestations de mythomanie ou de cynisme. Ce dernier trait apparaît plus comme un moyen dans l'exercice de l'emprise que comme une entité distincte. Je propose aussi de réfléchir à une forme morale de perversion fétichiste, dont l'exemple serait l'anorexie-boulimie.

Deuxième partie

**DU CÔTÉ DE LA JOUISSANCE
LES PERVERSIONS SEXUELLES**

CHAPITRE 5

Sur l'autel des sacrifices *Sadismes et masochismes*

Les pratiques perverses regroupées sous le nom de sadomasochisme doivent leur interprétation globale à Freud. C'est lui qui a su voir leur complémentarité et leur alternance chez certains pervers ; c'est lui qui a souligné le rôle important qu'elles jouent dans le fonctionnement des fantasmes névrotiques. Le renversement du sadisme en masochisme, et *vice versa*, est une constante de sa réflexion. Ces pathologies ont en commun la recherche de la douleur et de l'avilissement, provoqués ou ressentis. Krafft-Ebing les a étudiées en premier, et ses descriptions restent assez justes et riches. Le caractère énigmatique de l'association entre douleur et volupté est d'autant plus bouleversant que personne n'est à l'abri de tels excès. Cela peut d'ailleurs expliquer le goût pour les films d'horreur ou *gore*. La souffrance psychologique est également l'émotion la plus répandue ; la douleur physique, la sensation la plus étendue sur la peau ou à l'intérieur du corps. L'humain se fait vulnérable par la douleur morale ou physique, mais il peut, grâce à elle, réagir et rechercher de l'aide. Le sadomasochisme renvoie ainsi à de grandes questions, qui impliquent même la religion, encore qu'il serait réducteur de croire que la soumission, la culpabilité ou le sacrifice sont de simples pro-

blèmes dérivés de notre relation au sacré. Toutefois, une certaine forme de masochisme est de façon consubstantielle liée à notre appartenance à la société. Peut-être comprendrions-nous mieux la fréquence du sentiment de culpabilité si nous pensions aux contraintes liées à l'environnement.

Il convient de bien distinguer les formes sexuelles et morales du sadisme et du masochisme. Leur destin est tout autre, voire contraire. On ne peut pas dire que les modalités sexuelles évitent de glisser vers des formes morales, car elles coexistent souvent chez une même personne — bien qu'après l'acte sexuel les comportements pervers s'effacent. Certains patients masochistes sexuels deviennent des sadiques moraux dans d'autres contextes et face à d'autres personnes, tout en présentant des traits particuliers, pour ne citer que cette variante. Un époux écrasé par sa femme peut aimer rencontrer une autre femme pour l'humilier ou la violer. Le trait particulier, dans la sexualité perverse, c'est le lien érotique, c'est la quête de satisfaction sexuelle directe, alors que la perversité implique le moi, la construction de la personnalité et l'identité dans son ensemble.

« Dans le mal se trouve toute volupté... » (Baudelaire)

Voici comment le *DSM IV* définit le sadisme sexuel.

Il souligne tout d'abord la « présence de fantaisies imaginatives sexuellement excitantes, d'impulsions sexuelles ou de comportements, survenant de façon répétée et intense, pendant une période d'au moins six mois [une durée minimale est requise pour toutes les "paraphilies", nom donné aux perversions dans ce manuel], impliquant des actes (réels, non simulés) dans lesquels la souffrance psychologique ou physique de la victime (y compris son humiliation) déclenche une excitation sexuelle chez le sujet ».

Par ailleurs, « les fantaisies, impulsions sexuelles, ou comportements sont à l'origine d'une souffrance cliniquement significative ou d'une altération du fonctionnement

social, professionnel ou dans d'autres domaines importants ». Caractéristique qu'on retrouve dans toutes les autres perversions.

Cette définition introduit des éléments importants, comme le fait que le patient peut être gêné ou peut souffrir de ses troubles ; il ne s'agit pas de simuler. Le sadique a vraiment besoin de provoquer la douleur et l'humiliation pour atteindre la jouissance. Les mortifications provoquées s'inscrivent généralement dans un acte ritualisé, préparé avec un grand luxe de détails. Si l'acte provoque la souffrance, l'extrême de la mort n'en est pas moins évité. Il lui est nécessaire de « marquer » le corps de l'autre sans que cela mette en cause sa santé, ni ne laisse de traces, même si le soumis doit sentir que le danger est grand (strangulations, pendaisons, évanouissements par des manœuvres physiques). Le sadique peut alors penser qu'il domine l'horloge de la vie (comme Dieu), qu'il pourrait aller plus loin, perdre totalement le contrôle de lui-même, mais qu'il sait s'arrêter à temps. La tentation est grande de faire franchir la barrière entre la vie et la mort à la victime, puis de la « ressusciter ». La victime devrait ressentir de la terreur, puis du soulagement quand le danger est écarté. Un état d'extase peut alors survenir chez le « vainqueur » et chez le « vaincu ».

Il convient de distinguer deux catégories de sadisme, aux profils et aux conséquences bien différents : ceux qui s'exercent avec le consentement du partenaire, dans des pratiques SM (sodomasochistes) ; ceux qui excluent le consentement de la victime et vont du « pinceur de fesses » au violeur et au meurtrier par lubricité.

L'acte sadique comporte des morsures, des brûlures, des piqûres, des flagellations (sur des zones sensibles, notamment les muqueuses ou les sphincters), accompagnées d'injures et d'humiliations de toute sorte (crachats, excréments). L'utilisation d'instruments est fréquente, épingles, chaînes, fouets, courant électrique, poids pour provoquer des étirements, fil et aiguille pour coudre les

lèvres... Les jeux sanglants sont une spécialité : signe de domination, la vue du sang est source d'excitation quand il jaillit par l'action de l'objet métallique dur coupant la peau tendre. Rappelons-nous les blessures infligées par Sade à Mlle Keller. Ils interrogent la continuité et l'étanchéité que représente la peau et la nécessité de créer d'autres ruptures que celle des orifices naturels. Il n'est pas rare que le sadique se livre à des épilations ou qu'il rase la toison pubienne de la femme. Parfois, les vêtements sont brûlés : s'agit-il, dans cet acte symbolique, d'annihiler le féminin dans la femme, source de désir et de fierté ?

Si le sadique, appelé « dominateur » et pour la femme « maîtresse » dans les pratiques SM, se préoccupe peu de sa victime, il n'oublie pas de la préparer, de la stimuler par des attouchements ou des caresses, car il sait qu'ainsi elle sera mieux disposée et qu'elle supportera mieux les châtiments. Il n'est pas rare toutefois que la pénétration ait lieu avec violence et sans préparation, par sodomie souvent. On observe une curieuse prédilection pour l'orifice anal, ainsi que pour la pénétration par le poing, l'introduction d'objets ou d'animaux morts ou vivants (comme le craignait l'homme aux rats décrit par Freud en 1909).

Certains « dominateurs » expliquent par ailleurs que la sphère du contact sexuel proprement dite ne paraît pas suffisamment diversifiée, alors que l'ensemble des gestes qu'ils savent aménager est riche. Il s'agit dans tous les cas de ne pas susciter de la jouissance, mais de jouir de la souffrance provoquée (G. Bonnet, *op. cit.*).

L'agression sexuelle s'exerce sur des humains du même sexe ou du sexe opposé, voire sur des animaux, tandis que certains masochistes adoptent des attitudes imitant les animaux domestiques. De telles positions nécessitent une caution idéologique, une série d'arguments la justifiant.

Ce que croit le sadique sexuel

Quelles sont les pensées, les schémas cognitifs de ces personnes ? Cet aspect me semble essentiel dans leur fonctionnement¹. Les théories que se construit le sadique lui permettent tout à la fois de se défendre des conséquences de ses actes et de les rendre « utiles », de les inscrire dans une sorte de « mission ». Ces idées ne sont pas forcément conscientes, même si elles ont pu l'être à un certain moment avant de devenir inconscientes. Le plus souvent, le « dominateur » en dit peu sur ce qu'il tire de sa pratique sexuelle ; c'est l'objet qui saura « en profiter ». Du rituel, il considère qu'il a une action de catharsis, de libération purificatrice.

La faute de l'autre serait expurgée par la punition qu'il lui fait subir. À ce titre, le sadique se dit justicier, prêtre ou « ange exterminateur ». Jack l'Éventreur torture et tue des prostituées pour faire justice. La faute est marquée jusque dans le corps, l'éviscération ayant une signification de purification extrême. Faute de père symbolique, il en joue le rôle et se fait agent du destin tragique, visant un rééquilibrage entre le mal et le bien.

Chez le pervers sadique, la mise en scène le libérerait lui aussi de sa cruauté et de son propre désir meurtrier, par le jeu maîtrisé et plus ou moins médiatisé. Il éviterait ainsi la tentation suprême, l'anéantissement de l'autre. C'est pour cette raison que le rituel se veut minutieux, et le lieu, le moment, la durée soigneusement choisis.

Mais quel est l'être à sacrifier ? Un enfant ? Le sadique lui-même ou un double, le frère rival, l'autre enfant allié du père castrateur qui est en lui ? Celui qui lui rappelle la scène d'amour fantasmé entre ses parents ? Il s'agirait pour le pervers de déloger le rival par crainte d'être définitivement évacué du monde. Plusieurs éléments vont dans ce sens : il n'est

1. Pour chaque perversion sexuelle, j'essaierai de dégager les arguments avancés et les théorisations spécifiques.

pas rare que la pratique sadique apparaisse dès l'enfance sur de petits animaux, torturés, décortiqués, classés (une patiente s'amusa à pratiquer des lavements à son chien) et que la note sexuelle vienne s'ajouter après la puberté (un patient a pratiqué des pénétrations sexuelles sur des poules ; curieusement, il ne s'apercevait pas du sens argotique du mot « poule »).

Un certain nombre de sadomasochistes ont passé une partie de leur enfance au lit, reçu des soins intensifs, à la suite de maladies pénibles et handicapantes, ce qui leur a probablement donné le sentiment que leur sort était joué ou qu'il était préférable de disparaître.

À l'une de mes patientes, par exemple, on a précocement diagnostiqué une maladie des os, qui risquait de s'aggraver si elle faisait des efforts (Claire). Sa mère, observant les conseils du médecin d'une façon trop radicale, lui a demandé d'éviter les sorties, de ne pas jouer à des jeux brusques, de ne pas rejoindre ses petits camarades. Progressivement, on lui a retiré tout plaisir ludique. Elle restait assise toute la journée, faisant ses devoirs à la maison, quand elle ne ruminait pas sa colère contre les uns et les autres. Ainsi, elle développait son imagination autour d'actes punitifs qui incluaient déjà une satisfaction à faire du mal. Le père, homme violent et infidèle à son épouse, était la cible préférée de ses pensées morbides. Adulte, elle a trouvé dans les jeux sadomasochistes sexuels un exutoire à son ressentiment.

Sadisme et société

Bien que le sadique construise son scénario dans la plus stricte intimité, certaines pratiques sociales évoquent de semblables orientations. Depuis la nuit des temps, des rites sacrificiels sont apparus, chez les Phéniciens, qui offraient des enfants au dieu Moloch, ou encore chez les Aztèques, qui immolaient de jeunes filles enivrées pour « calmer » la

colère du dieu de la pluie. En Occident, le caractère érotique des exécutions capitales en public ne laisse pas de doute. Elles parvenaient à attirer beaucoup de monde, des femmes s'évanouissaient, des hommes ivres de colère tendaient le poing vers l'accusé. L'ambiance autour du lieu de l'exécution était exaltée et rappelait celle d'une foire ; on mangeait, on buvait, des couples louaient des chambres face à l'échafaud ; ils étaient particulièrement stimulés par le spectacle. Les exemples sont nombreux d'association entre cruauté et sexualité. Messaline ou Théodora, impératrices sanguinaires, se livraient ainsi à la masturbation en assistant à des scènes de viol et de meurtre. Un bon nombre de tortionnaires modernes sont également des dominateurs. De même, le « repos du guerrier » suit la bataille : c'est le viol des femmes des vaincus. Ce sadisme nous éclaire autrement sur le sens même de la guerre. Si la volupté sadique peut précéder ou accompagner le plaisir sexuel, elle peut aussi lui succéder.

Le spectacle de la mort attire les foules, depuis le cirque romain jusqu'à la corrida. Aujourd'hui encore, l'attrait est vif pour les nouvelles de destruction pendant les guerres ou une révolution, pour les accidents de circulation, pour les faits divers, pour les films d'horreur ou *gore*, nouvelle variante encore plus sanguinaire. Le meurtrier sadique s'adonne éventuellement à d'horribles gestes : boire du sang, manger des morceaux de chair, se frotter aux viscères ou violer le cadavre, confectionner des masques avec la peau de la victime pour réaliser des rituels magico-macabres. Des corps sont déchiquetés, dépecés, éviscérés ; ils perdent leur humanité. Des assassins deviennent des héros. Quels secrets penchants guident ici les spectateurs ? Sadisme ou masochisme ?

La spécificité du masochisme sexuel

Le pervers masochiste a besoin d'éprouver avilissement et souffrance physique pour atteindre la jouissance. « Le sujet est humilié, battu, attaché, ou livré à une souffrance par d'autres moyens » (*DSM IV*, p. 248). Comme chez le sadique, le rituel est longuement préparé. Reik (1912) parle de trois facteurs, démonstratif, suspensif et provocateur. Le temps de latence importe ; l'acte de souffrance ne doit pas arriver précipitamment (facteur suspensif). L'attente excite l'imagination, et la souffrance est déjà présente. La stimulation sensuelle de la peau et des muqueuses prépare le terrain, pour que la douleur soit encore plus vive le moment venu.

Le masochiste verbalise son vécu plus facilement que d'autres pervers. Il peut se montrer sensible ou lyrique dans le regard qu'il porte sur ses goûts, orgueilleux aussi. Les douleurs et les dégradations physiques, les blessures, les tortures, les enchaînements, les piétinements se combinent à des privations de liberté ou de nourriture : le sujet peut même s'imposer lui-même des régimes drastiques et des jeûnes, preuves d'endurance. Les zones hypersensibles sont choisies, en premier lieu les parties sexuelles, en évitant certains débordements. Blessures d'organes vitaux, l'œil par exemple.

Le masochiste adore être infériorisé. Pendant le rituel, il accepte totalement d'être dirigé. Toute volonté de révolte est anéantie. Le partenaire dominateur impose des actes rabaissants : léchage des pieds, de l'anus, absorption d'urine, de matières fécales. Le masochiste aime aller de plus en plus loin dans ces pratiques pénibles, les combinant, les perfectionnant, se servant de diverses informations parues dans des livres, revues et sur le net. Mais ces pratiques ne sont pas réalisées à n'importe quels moments ou circonstances. Il lui faut être disponible, dans un état d'humeur particulière, en « transe » (R. Stoller, 1991, p. 232).

Alors la douleur est recherchée, la volupté la rend qualitativement « différente », mieux tolérée, et le corps est traversé d'intenses sensations, l'esprit est en état d'ivresse. Dans l'exemple de patients ayant souffert pendant l'enfance de sévices ou de douleurs somatiques et de privations, la volupté apparaît, à la limite, comme une issue et une délivrance.

Servir

Le rôle qui convient au masochiste est celui de serviteur, sous une forme théâtralisée, amplifiée ; il n'ira jamais se plaindre au syndicat du personnel de maison. Il est fidèle à son « dominateur » ou à sa « maîtresse » ; il reste entièrement à sa disposition, sans rien demander en échange. Ces différents aspects sont parfois écrits sous forme de contrats, comme ce fut le cas pour Sacher-Masoch. Par les soins promis, certaines ressemblances se dégagent de l'étude de ces contrats entre l'attitude du masochiste et celle d'une mère exceptionnellement dévouée à son enfant. Dans le contrat, on y parle de soins corporels du maître, de lavage de son linge « sale » : le masochiste promet de tout mettre en œuvre pour assurer le bien-être du dominateur en le purifiant de toute souillure. Au cas où ces conditions ne seraient pas remplies, le contrat prévoit des punitions.

D'après nombre d'observations cliniques, le masochisme s'exprime par la préoccupation du sujet à adopter des rôles qui ne correspondraient pas à sa situation sociale et qu'il aurait besoin d'adopter de manière impérative. Le premier exemple est celui de Leopold von Sacher-Masoch, noble Autrichien qui propose à la femme qu'il aime de devenir son esclave, c'est-à-dire de la servir, de travailler pour elle, de satisfaire ses besoins et ses caprices, d'exécuter ses ordres, en lui procurant tout genre de délices sans rien en réclamer et en acceptant ses remontrances et ses punitions sans se rebeller. Elle pourrait abuser de lui jusqu'à la mort

si elle le pensait indispensable. Les privations et les mutilations ne feraient l'objet d'aucune protestation. Un des contrats établis avec Wanda von Dunajew stipule que l'esclave doit renoncer à être lui-même, en somme ne plus « disposer de volonté ».

Le pagisme (agir en page, en serviteur) est une autre activité pathologique dans laquelle se développe cette orientation. Effectuer des tâches répugnantes... avec plaisir. Krafft-Ebing a décrit le plaisir que prenait un jeune employé à brosser les chaussures de l'ensemble du personnel et des résidents d'une institution, à majorité féminine.

Il faut toutefois préciser les différences entre servilité et serviabilité. Il y aurait chez le masochiste une certaine imposture puisqu'il tourne en dérision le rôle même qu'il veut réaliser en le poussant à l'extrême. Il le ridiculise en se ridiculisant. C'est pour cela qu'il suit scrupuleusement les termes et l'ordre du rituel.

Pourquoi un contrat écrit et paraphé par le soumis et son dominateur ? Cette curieuse façon d'organiser leurs rapports peut s'expliquer par la crainte qu'une fois la relation engagée l'un des deux change d'avis ; le masochiste trop secoué peut souhaiter se dégager ou le dominateur trouver cela trop difficile. Le contrat évite ainsi l'attendrissement et le regret. En outre, on peut y discerner comme une vengeance contre une mère peu aimante. Un double triomphe a lieu : narcissique, car le masochiste a le sentiment de maîtriser l'opération en prenant les devants ; libidinal, car la loi a été dictée par lui sans intervention de tiers, de père. L'inversion des générations est totale ; il punit une mère, mais essaie aussi de castrer le père pour offrir le pénis à cette mère (B. Grunberger, 1954, repris *in* 1989). Cela se passerait durant la scène primitive, un coït violent entre les parents a lieu. Mais c'est le sujet lui-même qui le commande et l'organise.

Et les animaux ?

Dans certains cas, le masochiste s'identifie à des animaux domestiques. Il admire la façon dont le maître sait les plier à sa volonté et dont l'animal supporte sa condition, accepte les vexations, les menaces, et oublie les châtiments. C'est un serviteur idéal. Les exemples les plus fréquents sont le cheval (*equus eroticus*) et le chien. Le patient éprouve un plaisir exquis à se laisser installer des brides, à être monté et fouetté comme un cheval. Il imite les mouvements et les hennissements de l'animal. Voyez la fixation liée à ce choix sur les parures de cuir chez tous les masochistes : bottes particulièrement, décorées avec du métal (équivalent des éperons). Une opposition entre le solide et le mou, le dur et le lisse, le coupant et l'émuoussé est soulignée comme pour symboliser l'universalité de l'emprise que le supérieur peut excercer sur l'inférieur. Le sadique est habillé de cuir ou de fourrures, aujourd'hui souvent de latex et de vinyle (matériaux solides, lisses, brillants). Le « marquage » figure sur le corps la possession : *piercings* et tatouages indiquent que le sujet est la propriété du maître (comme jadis les ceintures dites de chasteté).

Ainsi, le masochiste semble refaire le travail de la civilisation ; il se considère comme un produit raffiné de celle-ci. La condition animale ne l'intéresse pas tant que l'accomplissement de la domestication instinctuelle.

Les théories

Les argumentations des masochistes nous éclairent sur certains mécanismes inconscients qui sont aussi à l'œuvre dans d'autres perversions.

Le rituel permettrait de faire émerger le sujet d'un quotidien anesthésiant, d'une vie peu trépidante, sans joie ni plaisir. L'hyperactivisme est, par ailleurs, une composante du comportement masochiste. Accumuler des activités, les

enchaîner ou les superposer sans moments de répit ou de réflexion sert à une même économie de la contrainte que l'on s'impose aux fins d'empêcher le moi de s'épanouir.

Le moi serait-il coupable ? En fait, le rituel viendrait sacrer la punition par un maître. Certains masochistes expliquent qu'après tant d'humiliations le moindre geste aimable ou tendre venant du dominateur leur paraît merveilleux. Le masochiste aurait besoin de contrastes, d'oppositions radicales pour sentir que l'on s'occupe de lui. Il réveille alors ses émotions endormies. À la limite, peu importe comment. Il a été un long moment objet d'intérêt et a obligé l'autre à imaginer comment le faire souffrir. La douleur concentre l'intérêt sur le corps et vide la tête des soucis.

Tout compte fait, les fantasmes sexuels comblent et étouffent les regrets ; si l'on a fait « du mal », on est en train de le payer. Couramment, la transgression donne lieu à une punition et éveille un sentiment de culpabilité. Chez le masochiste, ce processus s'intervertit. « D'abord, dit-il, je me punis, désormais j'ai le droit de transgresser. »

En 1919, dans un article intitulé « On bat un enfant », Freud évoque trois différents fantasmes masochistes successifs, notamment chez de jeunes fillettes. Cette évolution est marquée par des renversements.

Dans un *premier temps* (« mon père bat un enfant »), l'enfant imagine que, si son père bat un autre enfant, c'est qu'il met en exécution son désir de châtier son rival détesté. Ce premier fantasme serait dominé par un conflit de rivalité fraternelle. Le plaisir est typiquement sadique, c'est celui d'une punition à distance ; l'amour et la préférence du père envers le sujet sont au service du désir de vengeance.

Deuxième temps : l'enfant fantasme qu'il est battu par le père avec effroi et secrète satisfaction. La punition est retournée vers soi, mais l'enfant pense que, s'il est battu, c'est parce qu'il est aimé. On reconnaît ici la dimension œdipienne qui structure l'ensemble. La punition est liée au désir incestueux, à cette nuance près — mais elle est de taille —

que c'est le même parent qui est aimé et qui châtie. Se dégage une des caractéristiques du fonctionnement masochiste : la simultanéité du désir et du contre-désir tournés vers le même objet. D'ordinaire, dans l'évolution normale du complexe d'Œdipe, ces éléments se suivent : amour, condamnation, réparation, identification. Dans le cas du masochiste, l'individu ne peut plus se libérer de la fixation à la souffrance. Le masochiste cherche à être à la fois aimé et puni par le père.

Troisième temps : l'enfant imagine le père battant un enfant ou un groupe d'enfants. Le patient a mieux intégré la loi et n'a plus tellement besoin de se sentir coupable ni de recevoir un châtiment.

Dans l'histoire de ces enfants devenus adultes, on peut effectivement repérer un environnement sévère, des figures parentales terrifiantes, où amour et tendresse ne s'arrachent qu'au prix de grands sacrifices. Un enfant écrasé aurait la chance d'être aimé et il se conforterait à l'idéal de passivité souhaité par le père. « Là où il y a une baffe à recevoir, j'y suis », dirait le masochiste. Plus profondément, toute loi est mise en pièces ; la soumission est une injure, une insolence par obséquiosité, comme dit Gilles Deleuze. Quoi qu'il en soit, le père serait perdant, devancé, leurré. Si le masochiste masculin se met en position de femme comme pour reconnaître à sa mère sa position de mère bafouée, il la prend aussi en dérision (« T'as voulu d'un homme, voilà ce que tu as obtenu »). C'est ce que met en actes Jean-Paul.

Jean-Paul : un mari « idéal »

Ce cas est celui d'un homme qui avait des pratiques masochistes et fétichistes. Il a atteint par ailleurs un haut niveau dans son activité professionnelle, une reconnaissance sociale et une notable performance dans son métier de technicien en électronique. Personne ne savait qu'il s'adonnait à une activité perverse dans ses moments de loi-

sirs, même son épouse, qui jouait pourtant un rôle dans son jeu. Mon patient fréquentait des prostituées sadiques et des sex-shops où il visionnait des cassettes spécialisées. Avant de s'y rendre, il se préparait longuement en pratiquant de curieuses blessures sur son corps et notamment sur son sexe. Une fois, il avait essayé de se couper le prépuce, de pratiquer sur lui la circoncision, mais, comme l'opération lui avait semblé compliquée, il l'avait cousu en le transperçant avec une aiguille et un fil, puis entouré de l'intérieur avec ce même fil. Il avait sorti l'aiguille et, le fil y étant resté, il avait serré très fort de façon à se bloquer pratiquement le méat. Cela n'empêchait pourtant pas l'émission d'urine, mais cela provoquait une forte douleur au gland lors de ses érections. Il s'étonna toutefois que son « opération » ne lui eût pas provoqué d'infection, alors qu'il avait laissé son pénis dans cet état pendant quelques jours. En me l'expliquant, il exprima une sorte de fierté pour son « courage », tout en vantant le summum voluptueux qu'il avait atteint. « Vous pouvez essayer, ce n'est pas compliqué », ajouta-t-il triomphant.

Cet homme marié était venu me voir pour un problème d'impuissance. Pendant longtemps, sa vie sexuelle était partagée entre cette activité perverse masochiste et fétichiste, et une sexualité plus « classique », même si faire l'amour représentait pour lui une « corvée », un « tiraillement » : sa femme, qu'il décrivait comme acariâtre, lui donnait des ordres, des prescriptions, lui faisait des reproches. Elle se plaignait longuement de difficultés de tout genre, mais c'est au moment où elle devenait triste et qu'elle pleurait qu'il éprouvait le plus grand plaisir et se masturbait en sa présence.

Quand il commença à noter les premiers signes de dysérection, il intensifia son agressivité envers son pénis, le frappant comme « pour le punir » de ne pas rendre son épouse heureuse. C'est à ce moment qu'il pratiqua ses « opérations » sur son sexe. L'idée de la circoncision lui a été suggérée par la lecture d'une revue américaine, la donnant comme un bon traitement de l'impuissance. Cette impuissance semblait également satisfaire son penchant masochiste moral : les récri-

minations de sa femme y trouvaient un terrain favorable. Celle-ci ne s'est d'ailleurs pas privée d'ébruiter l'affaire, qu'elle présentait comme une attaque contre elle.

Ce patient aimait aussi s'exciter avec des sous-vêtements féminins, des serviettes hygiéniques. Leur odeur lui procurait une grande volupté. Il y exprimait une certaine dévotion pour l'univers des femmes.

À l'inverse, il était très violent à l'encontre des hommes qui lui paraissaient arrogants, autoritaires, « rouleurs de mécaniques ». Soupçonneux et querelleur, il les voyait comme des rivaux. Il voulait, selon ses termes, « les faire tomber de cheval ». Envers la femme, il manifestait, au contraire, une grande considération, qui le conduisait à lui « pardonner » tout excès, même s'il souffrait. Il apparaissait comme un homme extrêmement sensible et dévoué : il faisait siennes les difficultés et les frustrations de sa femme, notamment si celles-ci s'associaient à une perte narcissique : statut professionnel, offenses venant d'un tiers¹.

Enfant, il avait connu une mère très froide et « efficace » qui dirigeait d'une main ferme la maison au détriment du père qui semblait irréaliste, peureux, hyperdépendant. Après la naissance de sa sœur, mon patient, qui avait trois ans, a dû renoncer à réclamer du soutien ou de la protection, sentant que l'on exigeait de lui qu'il assume des positions de « grand ». Sa petite sœur était une enfant chétive, qui se refusait à manger. On faisait appel à lui pour la faire rire et, profitant de ce moment de divertissement, pour obliger sa sœur à ingurgiter de la nourriture. Ainsi est né en lui un sentiment qui mêlait hypermaturité, soumission, servi-

1. Il faudrait différencier, parmi les hommes qui se soumettent à une partenaire, ceux qui y déploient leur « complexe féminin », supportant l'emprise de leur conjointe, et ceux qui vivent leur partenaire comme une *intrusion* ; elle est alors associée à un être masculin et persécutif. Dans ce dernier cas, ils ont le sentiment que la femme les remplit et les envahit violemment, les dérégplant. Ils finissent par se sentir débordés. Chez les premiers, la structure psychique semble névrotique, chez les seconds, perverse.

lité, renoncement pulsionnel, incapacité à montrer sa détresse, qui était pourtant considérable, ainsi que ses comportements et ses rêves le montraient.

Il rêva un jour (alors que ses conduites sexuelles perverses avaient cessé) que sa femme montait dans un train. Elle descend ; il la suit mais ne la retrouve pas ; il remonte dans le train. Elle n'y est pas. Dans ses commentaires, il sent que sa vie n'est qu'un long couloir où il ne fait que suivre un autre. Dans un deuxième rêve, au cours de la même séance, il est à l'intérieur de son ancienne maison, configurée autrement car il y a des escaliers qui montent et descendent. Il voit un homme sans visage habillé d'un imperméable, qui lui fait peur, puis disparaît. Se cache-t-il ? Plus tard, il le voit se faufiler, il descend un des escaliers et se dit : « C'est un homme invisible. »

De ces rêves et de ces associations ressortent des vécus de perte et de vide. Jean-Paul pensait peu à lui, passait son temps à imaginer ce qui ferait plaisir aux autres. Par ailleurs, il allait à la recherche des pensées et des jugements des autres. Sensible, capable d'empathie, il était incapable de définir son désir propre. L'homme invisible, sans visage, cela pouvait être lui, en quête de lui-même par la descente et la montée d'escaliers (symboles de l'activité sexuelle).

Dépression et masochisme

Jean-Paul n'a jamais exprimé des idées ou des symptômes dépressifs. Son masochisme ne lui permettait-il pas d'en faire l'économie ? De fait, bien des dépressifs émergent ou maîtrisent leur mal en accédant à des pratiques masochistes. La soumission à un surmoi sévère, la douleur psychique, le sentiment de culpabilité, l'inhibition de certains émois sont communs aux déprimés et aux masochistes. L'acte masochiste permettrait de récupérer une énergie perdue. Celui qui rabaisse et qui brutalise est alors présent en chair et en os ; il n'est pas un souvenir ou une partie de soi-

même, comme le surmoi. Dans la dépression, c'est ce dernier qui accable le moi de ses remontrances, alors que le moi s'est préalablement identifié à l'objet perdu et haï, parce que absent. Le dépressif a en lui toute la quincaille du tortionnaire. Il se rabat sur le masochisme moral, bien qu'à la longue celui-ci lui paraisse trop coûteux : jusqu'où chercher l'échec, se refuser le plaisir, nier ses qualités ? Alors, il essaie de traiter « directement » avec le bourreau inconscient.

Mais c'est ici que les ressemblances s'estompent. Le masochiste prône la soumission à l'autre pour se donner le sentiment d'avoir un surmoi, alors que le dépressif cherche à soulager un surmoi qui le harcèle déjà. Tous les deux veulent vaincre des inhibitions, mais le masochiste est le metteur en scène qui imite un auteur de parodie, alors que le dépressif est en quête d'un metteur en scène qui soutienne son moi trop critiqué. La volupté n'est pas tellement son affaire.

C'est ainsi que le masochisme permet au dépressif de sortir du cercle infernal de l'affect douloureux qui conduit à l'affadissement émotionnel, et *vice versa*. Un pas important est franchi. Il peut se laisser entraîner sans se perdre. Il sait qu'il y aura un début et une fin au rituel masochiste. Peut-être cela le rassure-t-il.

Une dernière différence mérite d'être soulignée. Le déprimé est dans la sollicitude et dans l'attente. Il cherche à réparer. Le masochiste, lui, est en dehors du rituel froid, il ne voit pas l'autre.

Les différences entre le sadisme et le masochisme

Je reprends ici sous forme de tableau l'étude de Gilles Deleuze (1967) en ajoutant des commentaires entre parenthèses. On y voit que les fonctions du sadisme et du masochisme sexuels ne sont pas symétriques. Deleuze clarifie ces différences qui montrent ce désaccordage. Le sadique apparaît capable de spéculer, car il traite facilement les faits réels comme des objets d'examen les décortiquant (ce qui est

peut-être le propre de la pensée). J'ai déjà souligné les potentialités créatrices et fantasmatiques du masochiste.

	Le sadique	Le masochiste
<i>Pensée</i>	Plutôt spéculatif (veut prouver quelque chose)	Plutôt imaginatif (veut trouver de nouvelles formes)
<i>Comportement sexuel</i>	Accumule les actes. Est impétueux	Cultive la qualité en multipliant les raffinements. Aime l'attente
<i>Affectivité</i>	Apathie, insensibilité	Froideur ou sentimentalité déplacée
<i>Humeur et esprit</i>	Manie l'ironie ou le sarcasme	Utilise l'auto-dérision
<i>Pactes et alliances</i>	S'appuie sur les institutions sociales (pour les utiliser ou les renverser ?)	S'appuie sur des contrats particuliers
<i>Mère</i>	Nie la mère	Dénie la mère
<i>Père</i>	Identification partielle au père tyran	Annihile le père, ou le castre

Dès ce premier coup de projecteur sur deux perversions majeures, une première difficulté apparaît. Elle tient à leur intrication complexe, ainsi qu'à leur lien avec le social et à leur proximité avec la névrose. Les sadomasochistes se présentent comme de bons pères de famille, de bons citoyens, de bons travailleurs. Nous devons faire un effort pour repérer en quoi et comment ils sont perturbés. Il est

vrai que l'activité rituelle peut parfaitement coexister avec une sexualité normale. Mais l'entraînement des autres n'est pas dépourvu de danger. La perversion s'aggrave par des « à-côtés » comme la dépendance toxicomane, la consommation d'alcool.

Les clubs SM prolifèrent dans une société qui est devenue plus tolérante et où les dispositions répressives tendent à disparaître ; mais le paradoxe est là : au sein d'une société démocratique, des individus ont encore besoin de dominateurs et de chimères. L'oppression tend à passer de la sphère publique à la sphère privée.

Le monde a changé, la famille a perdu en partie le rôle rassembleur qu'elle jouait jadis, les lieux d'épanouissement se font rares ; on est passé d'un monde de réjouissances à un monde de morosité. Alors, ces pratiques perverses se présentent comme une fête, comme l'occasion de « se surpasser ». Cette pratique sociale nous incite donc à redonner un nouvel élan au plaisir.

CHAPITRE 6

Les détournements de la vision *Exhibitionnisme et voyeurisme*

À la différence d'autres perversions, comme le sadisme, le masochisme, le fétichisme ou la nymphomanie, l'exhibitionnisme et le voyeurisme tirent leur nom de leur lieu d'investissement privilégié : la vue.

L'autre est réduit, absorbé par le regard. Autrement dit, un organe sensoriel prend toute la place du psychisme et du lien sentimental (ainsi que la douleur chez le sadique et le masochiste, ou que l'odorat et le toucher chez le fétichiste). Il convient de rappeler le rôle vital de la vue et son lien étroit avec l'identité : le regard que je me porte, celui que l'autre me porte et qui influence à son tour le mien. De même, la vue du sexuel est prohibée par la culture. La nudité n'est pourtant pas une affaire de banale curiosité pour l'exhibitionniste ou le voyeur. Ce qui l'intéresse principalement, c'est ce que la vision déclenche dès lors que l'on est mis à nu (soi-même ou un tiers). On sait que les exhibitionnistes et les voyeurs n'aiment pas les nudistes, par exemple : ils redoutent d'être confrontés à une nudité banalisée et codée par la pensée naturaliste. Certains exhibitionnistes sont grandement désorientés si leurs victimes manifestent de l'indifférence, alors qu'ils s'attendaient à de l'effroi, de la terreur, de l'attrait ou de l'admiration. Le pervers et la victime doi-

vent avoir la même idée des interdits, de ce qui est obscène et scandaleux, répondre au même code. L'exhibitionniste guette une confirmation de la part de l'autre.

Ces perversions nous aident à mieux cerner l'immobilisme contemplatif.

Le plaisir d'être vu

L'exhibitionniste éprouve un plaisir sélectif en imposant la vision de son corps nu et spécialement de ses parties génitales à « une personne étrangère prise au dépourvu par ce comportement » (*DSM IV*, p. 245). Pour lui, l'acte est l'aboutissement d'une lutte interne ; sa réalisation le calme. Déjà pendant sa préparation, qui est minutieuse, le lieu et l'heure étant soigneusement choisis, la volupté monte sur fond d'inquiétude. L'exhibition peut être *simple* — montrer son sexe sans érection — ou *complexe* — avec masturbation, éjaculation, accompagnée de présentation d'images érotiques, de mots injurieux.

D'autres variantes sont possibles.

L'exhibition indirecte — Il s'agit de la distribution dans les boîtes aux lettres et l'envoi par courrier de photos, à la faveur de réponses à des petites annonces ou de publications dans des revues spécialisées. Des couples adressent ainsi des photos aux revues échangistes.

L'exhibition par procuration — C'est le cas du sujet qui envoie son partenaire à sa place, sur des lieux publics où il peut être vu. Le développement technologique d'Internet permet la création de sites d'exhibition installés par des hommes qui montrent leurs partenaires (en photo, en vidéo, en direct par des microcaméras). Ils peuvent y placer des informations, pendant les heures de transmission, donner des adresses, échanger pendant l'émission avec des internautes anonymes (P. Leleu, 1999). Internet a ainsi permis l'apparition de véritables « vedettes ». Une pornographie produite par des « particuliers » et qui met en scène des

proches et des amis s'y développe aussi. Par son importance, elle tendrait même à se substituer aux cassettes vidéo.

L'exhibitionnisme des ébats amoureux est en expansion à travers ces nouvelles techniques de communication visuelle de masse. On citera, dans ces formes d'exhibition à deux, les couples qui font l'amour en voiture, dans des lieux de passage ou dans les parkings des autoroutes.

On distingue enfin les formes *masculines* (les plus fréquentes) et *féminines*. L'exhibitionnisme féminin est moins sévèrement condamné. (À ce titre, dans l'art pictural ou la photographie artistique, le sexe des hommes a subi une censure plus longue et plus stricte que le sexe des femmes.) Les femmes préfèrent l'exhibition devant les fenêtres, des seins, du sexe, des gestes obscènes, ou devant le partenaire pour l'exciter sans toutefois le laisser accéder à l'accouplement.

Il convient de rappeler ici un geste aux conséquences imprévisibles : l'exhibition devant ses propres enfants. Sont-ils préparés à de telles démonstrations ? Que pensent-ils du contraste entre l'attrait du corps adulte et l'indifférence émotionnelle du parent, voire la banalisation idéologique de l'intimité ?

Citons également la sollicitation de la présence de *tiers* pendant le candaulisme et d'autres formes de pluralisme. Il s'agit d'un tiers « admirant », mais parfois critique, adulte ou agent de l'autorité, que l'exhibitionniste souhaite mettre au défi.

Un couple que j'ai suivi en thérapie aimait arpenter les rues en s'embrassant et en se caressant. Ils avaient une autre habitude, moins banale : le jeune homme devait retirer le slip ou le soutien-gorge de sa compagne toujours en marchant et sans trop la découvrir. Quand il y parvenait, ils lançaient un cri de triomphe dans un éclat de joie.

L'effet de surprise devait être total. L'exhibitionniste ne cherche pas à faire particulièrement peur, sans doute pas à amuser l'autre, mais à déclencher un regard excité. La sou-

daineté de la réaction recherchée chez la victime contraste avec la lente préméditation.

Les vêtements. Un manteau, un imperméable, une casquette, recouvrent le corps nu. L'absence de sous-vêtement doit faire aussi partie du code personnel adopté.

La victime. Pour l'exhibitionniste masculin, cela peut être une femme, un homme, adulte ou enfant. Comme dans d'autres perversions, la dimension d'innocence de la victime est prisée. Sa complicité est recherchée comme pour tenter de souiller cette innocence.

Le lieu et l'heure. Ils sont souvent symboliques, sortie d'école, d'église ; parfois un endroit fréquenté, ou au contraire isolé, campagne, banlieue. Sous prétexte d'efficacité et de moindre risque, la recherche de *no man's lands* peut recouvrir un désir symbolisant l'empreinte réduite du code social, un lieu intermédiaire, entre deux cadres. De même pour l'heure, entre deux activités, sortie de travail, d'école ou de cinéma. Les victimes pensent encore à l'activité qu'elles viennent de quitter.

Les conduites de *fuite*. Le trajet de fuite est étudié soigneusement, les patients prévoient des moyens pour la faciliter : auto, moto. Bon nombre de pervers exhibitionnistes cherchent, par des attitudes franchement masochistes, à se faire attraper. Du reste, certains sont appréhendés facilement et condamnés par la justice.

Formes cliniques. Pures ou secondaires à psychose, débilité, sénilité (cf. *Suzanne et les Vieillards*), ou maladies physiques ou neurologiques graves (l'exhibitionnisme est au service d'une reconstitution narcissique).

Ce que pensent les exhibitionnistes

Ils ont en fait une conception très convenue de la sexualité. La victime doit être impressionnée et confirmer le fait qu'ils ne sont pas « castrés ». Pour l'exhibitionniste, qui doute de lui, l'autre est un juge tout-puissant. Il faut alors dominer

la puissance qu'il représente en faisant de lui un « allié ». Ainsi, la reconnaissance recherchée au plan sexuel renvoie à celle d'une identité ressentie comme défaillante, et réciproquement. Quant à la jeunesse de la victime choisie, elle signe ce double jeu : l'enfant métaphorise le phallus. C'est sa propre enfance que le patient vise, enfance perdue, égarée, rarement vécue comme âge tendre, mais, la nostalgie à peine émergée, l'infantile est piétiné.

Selon Freud, l'exhibitionniste montre son sexe pour que l'autre en fasse autant. Le voyeurisme est ici implicite, ce qui témoigne du rapport entre ces deux perversions. Pourtant, chez l'exhibitionniste, l'observation du sexe de la femme est source d'horreur. Il abhorre les règles, les transformations physiques pendant la grossesse. Veut-il dégager une image de pureté qui peine à se présenter à son esprit ? Le cas d'Isidore semble le confirmer.

Isidore a eu une enfance de misère et de privation. De son père, il savait peu de choses, car celui-ci est parti quand il était très jeune. Sa mère l'a élevé dans des conditions difficiles. Elle souffrait de crises d'épilepsie « haut mal », avec incontinence urinaire et fécale, survenant de façon soudaine. Isidore en a été plusieurs fois témoin, dans la rue ou dans les magasins ; il devait lui tenir la langue, et ensuite la laver. Ces souvenirs sont marqués par le dégoût et le désespoir. Mais il ne lui était pas possible de l'abandonner. Cette maladie était une hantise pour lui ; la représentation de sa mère reste négative, imprégnée de la notion de souillure. Jusqu'à quarante-huit ans, Isidore s'est exhibé devant des garçons à la sortie de l'école, et cela lui a valu des procès. Finalement rentré dans le rang, peut-être grâce au traitement, il a néanmoins peu d'ambitions. Il voudrait simplement ne plus sentir l'odeur des matières fécales, dont le souvenir reste si prégnant.

En fait, Isidore a abandonné ses passages à l'acte exhibitionnistes pour des liaisons homosexuelles plus ou moins stables et prolongées. Elles lui ont permis de mieux s'épanouir dans des liens marqués par une relation plus person-

nalisée d'objet. Sa femme, car il était marié, et sans enfants, s'est montrée tolérante, invitant régulièrement ses partenaires à leur table. Cela lui donnait l'impression de bâtir une famille.

Le regard de l'autre aidait Isidore à se dégager de ses tourments et de ses misères. Guettait-il la reconnaissance de son père parti ? En général, chez l'exhibitionniste, le regard de l'autre est sollicité comme s'il était un miroir narcissique. Mais cet appui sur un autre réel confirme une double incertitude : 1. il n'est pas sûr de savoir *qui* il est ; 2. il voudrait bien que son organe soit reconnu dans ses puissants attributs *phalliques*.

Ainsi, la seule réponse envisageable réside dans l'auto-satisfaction narcissique. Est-ce le refus de la honte qui conduit à un handicap social ? Car la honte valorise le regard de l'autre. Est-ce pour cela que l'exhibitionniste ne parvient pas à mettre à sa disposition ses ressources afin de dire combien il a besoin d'être considéré ?

De même, l'exhibitionniste semble chercher un tiers personnage, le policier, le juge, un public non excité mais scandalisé, qui introduise une sociabilité sous l'apparence de la loi. C'est en effet la perversion qui est le plus souvent l'objet de poursuites judiciaires. Écoutons Robert Stoller (1984) : « Les gens sont choqués, la police m'arrête, la société — à travers ses représentants, les tribunaux — réaffirme la chose terrible que j'ai faite, et le prix que je paie est la ruine. Et tout ça, j'ai pu le faire simplement en montrant mon pénis. Quelle bite fantastique ! » Même incarcéré, l'exhibitionniste n'a qu'une idée vague et confuse de la gravité de son acte (G. Bonnet, 1999). Sans doute « ne risque-t-il pas sa réputation, sa sécurité, son avenir lorsqu'il se met lui-même en danger réel d'être arrêté. Oui, bien sûr. Mais, si mon explication est juste, il recherche ouvertement ce risque réel car c'est précisément cela qui lui montre qu'il a réussi à éviter ce qui représente inconsciemment pour lui un risque plus grand encore : l'humiliation ». Stoller (*op. cit.*) insiste sur la dynamique successive du public privé,

une solitude, ou une relation conjugale où le patient se sent dominé, puis la recherche d'un autre public, loin de son propre territoire, où il est un inconnu, une femme apeurée, furieuse ou révoltée, enfin une scène publique, le tribunal. La performance de l'exhibitionniste ? Rendre les gens voyeurs.

Le plaisir de voir

Chez le voyeur, cette même inquiétude apparaît concernant le reflet narcissique de l'autre lorsqu'il fait effraction dans son intimité. La part de violence y est néanmoins considérable. « Le voyeur se comporte comme si l'œil était réellement source du voir, il se fait œil voyant, et ça marche ! L'exhibitionniste agit comme si son sexe était réellement l'objet de toutes les convoitises, et avec quel brio ! », dit Gérard Bonnet en 1996, p. 58.

On définit le voyeurisme comme une pratique qui réside dans le fait d'épier l'intimité d'une autre personne, « qui ne sait pas qu'elle est observée » (*DSM IV*, p. 249) : son activité sexuelle essentiellement, mais aussi d'autres gestes à connotation sensuelle, le déshabillage, les besoins naturels, les soins physiques. Seul voir importe et exclut toute approche personnelle de la victime. Soulignons la différence avec le candaulisme et la scoptophilie, qui impliquent le consentement des personnes observées. Dans les sex-shops, les spectacles érotiques attirent des voyeurs, mais le véritable voyeur n'accepte pas d'être guidé. Toute forme de simulation lui paraît altérer la sexualité. Il recherche quelque chose comme l'« authenticité ». En revanche, dans les « cinémas porno », ces patients sont présents, mais pour eux le « vrai » spectacle est celui du *public* réagissant avec excitation aux films.

Par extension, regarder le journal du voisin dans le métro pourrait être considéré comme du voyeurisme. D'autres organes de sens sont aussi impliqués, bien qu'ils

jouent un rôle secondaire accompagnant la vue : entendre la respiration, la conversation, les soupirs et les pleurs, le craquement d'un lit, des signes révélant l'intensité de l'étreinte amoureuse. Le patient est en quelque sorte un « chercheur », un guetteur qui met à sa disposition les moyens les plus performants pour réaliser son projet, sans influencer la chose observée.

Certaines professions, comme celle de détective ou de *paparazzo* , impliquent une dose de voyeurisme, en ce sens que leur efficacité dépend de cette capacité à découvrir le moindre signe révélateur sans être vu. Mais, comme dans bien d'autres activités humaines, cette tendance y est sublimée ; le but véritable est de parvenir à la découverte de ce pourquoi on les a engagés. Le vrai voyeur est incapable d'approcher la nature de l'intimité qu'il épie. Il a déjà la « réponse » en lui, selon ses désirs lubriques.

En famille, alors que l'adolescent veille à défendre son intimité, certains parents se sentent perdus, prennent leurs lettres en cachette. Est-ce du voyeurisme ?

Trous dans les murs, dans les portes, lunettes, jumelles, téléobjectifs, appareils photo, caméras : les moyens sont multiples. Au fur et à mesure que cette activité se développe, le patient améliore sa technique d'observation. Il existe également des maisons spécialisées dans ce type de perversion ; les lieux y sont spécialement aménagés.

La dimension d'humiliation de l'autre rappelle le sadisme. Violer l'intimité de l'autre procure au patient un grand plaisir dans la paralysie souvent.

Ce que croit le voyeur

Il est probable que le patient entretienne le secret de ses agissements pour éviter d'être découvert, cela va de soi, ou, mieux encore, pour que l'activité observée ne soit pas modifiée. Mais une autre idée s'exprime au cours des psychothérapies. Si la sexualité est vécue comme dangereuse

en soi, l'épier est source de crainte ; le fait même de jeter un regard est fondamentalement violent. Il convient alors de bien séparer voir et vivre l'étreinte sexuelle. Une idée s'impose : il serait possible d'agir sans agir, par le seul fait d'adopter une attitude. On peut ainsi vivre la vie par figure interposée.

Le voyeur pense que quelque chose lui échappe tout de même. Cela l'incite à renouveler le symptôme, en changeant d'angle de vue, etc. Son vœu est de dévoiler les grands mystères de la sexualité. Certains patients pensent qu'agir est néfaste pour mener à bien cette entreprise, et que l'implication dilue le plaisir en question.

Gratien, un de mes patients, ayant appris que sa femme avait un amant, lui demanda de le faire venir chez eux afin qu'elle et son amant fassent l'amour dans la chambre conjugale. Lui serait caché dans la pièce à côté et observerait la scène. Le jour venu, pendant la réalisation de cette mise en scène, en même temps qu'il se sent emporté par une excitation inconnue de lui, il note que son propre pénis « se rétrécit complètement, au point de disparaître sous le pubis ». Alors il est affolé, il craint de ne jamais le revoir ; toutefois, il ne souhaite pas que la scène s'arrête. Il ne fera rien sur le moment. Bien entendu, son pénis ne s'est pas atrophié comme il le craignait. Cela le conduit à demander à sa femme de recommencer un autre jour. Il imagine de nouvelles positions, mais le rétrécissement de son pénis l'intrigue. Il n'ose plus faire l'amour avec sa compagne, qui ne demande pas mieux. Elle lui signalera que maintenant son amant est le trompé et elle en jouit à son tour. Cela incitera néanmoins mon patient à venir me consulter et à commencer une cure car il ne sait plus où il en est. Il sait que cela lui plaît que sa femme soit si « dévergondée ». Mais il la méprise de plus en plus, sans que l'excitation de ces « spectacles » en soit réduite, bien au contraire.

Quand il parvint à se retrouver, il me confia avoir voulu monter tout ce scénario parce qu'il pensait ainsi mieux connaître sa femme, alors qu'habituellement elle ne se laiss-

sait pas « piéger ». Elle allait être plus naturelle, dire des choses qu'il n'avait jamais vues ou entendues. Cela lui permettrait ainsi de noter comment elle s'y prenait pour exciter son amant et de guetter le moment où ce dernier perdrait la tête, fou d'excitation.

Deux théories soutiennent l'exaltation de la position du voyeur :

1. la lubricité lui apparaît profondément ancrée dans l'humain, mais elle se dérobe ;

2. la jouissance observée est un aliment pour sa propre sexualité ; elle est source d'une vitalité dont il a peur. Il lui faut alors l'« arracher » d'une certaine façon. Ici intervient l'orientation agressive de la vision dans le but possessif.

Gérard Bonnet a consacré des travaux fort éclairants à cette dimension de la violence du regard. Selon lui, dans le voyeurisme, il y aurait une dimension *exaltante* et une autre *dénigrante*. Autrement dit, il s'agirait de provoquer de la honte, voire le ridicule. La pensée est animée par le désir de découvrir à ce niveau les aspects négatifs, prosaïques, grotesques, malhabiles et bien d'autres du même gabarit. Mais le voyeur voit « ce qu'il pense voir », pas autre chose. En l'occurrence, de l'abject.

Le voyeur se sent exclu de l'essence de l'autre ; il lui échappe, insiste H. Castagnet (1999) ; ses manœuvres le conduisent à se déposséder de soi-même, à se désubjectiver par son regard ; la représentation s'effrite. Toutefois, pour lui le sujet épié cache habituellement sa misère.

Et ce dernier ? Il serait très malheureux s'il apprenait qu'il est épié. Le narcissisme est ici mis à rude épreuve. Chaque humain vise, à travers les rapports qu'il établit avec sa propre intimité, à consolider le territoire de son identité, de ce qui lui appartient en propre. À l'intérieur de son jardin secret, il se sent entièrement libre, débarrassé des contraintes sociales. Cette logique étant démontée par le pervers, le sujet épié risque de souffrir dans son auto-estime. On lui volerait quelque chose.

Alors que le sadique provoque la déchéance, le voyeur la guette, mais tous les deux visent à découvrir ce que l'autre a de « corrompu ». En parlant des perversions morales plus haut, j'ai évoqué, parmi leurs traits généraux, la tendance au secret, l'attitude d'observation, le discours dénigrant propre au cynisme. Nous le retrouverons dans ce qu'on peut appeler « le voyeurisme moral ».

Le narcissisme et le regard

Ce n'est pas l'œil qui observe, c'est le désir. Pourtant, ces perversions fonctionnent comme si l'être s'y concentrait. Le regard réfléchi de la mère n'a pas accompli sa fonction dans la constitution de l'unité identitaire. À partir de là, l'envie n'est qu'une puissante source de malentendus : le patient cherche à s'approprier les qualités manquantes. « Il les mange des yeux ! », aime-t-on dire. Ce dicton masque à peine un malaise. L'autre est trop éblouissant pour être appétissant.

Exhibitionnisme et voyeurisme permettent de mieux comprendre la place qu'occupe le reflet dans l'économie du narcissisme. Il y a chez ces patients une quête désespérée d'entrer en contact avec un autre en rompant les barrières que l'intimité construit. On ne saura jamais comment l'autre est ni comment il vit. Et le sujet ne peut s'arrêter de se poser la question des mystères qui palpitent en chacun.

Seulement, nous souffrons de ne pas assez nous connaître. Le sujet le plus mystérieux, c'est nous-même.

CHAPITRE 7

Le coin des adorateurs *Le fétichisme*

Les choses qui brillent, les formes et les apparences sont aussi objet de fascination. Avec le fétichisme, nous touchons un phénomène qui renseigne sur la place du non-verbal dans la communication, autrement dit sur sa mise en forme. Pour communiquer, il faut un message et deux personnes, l'une qui émet et l'autre qui reçoit. À son tour, le message est véhiculé par deux canaux au moins : la parole (la communication verbale), d'une part, et les intonations de la voix, les articulations du langage, comme le style, les gestes et même la conduite (la métacommunication ou le non-verbal), d'autre part.

De nombreuses pathologies peuvent être considérées sous l'angle de la communication, comme cela a été avancé par Ruesch et Bateson en 1951 ; c'est particulièrement le cas du fétichisme : malgré la totale maîtrise que le fétichiste souhaite établir sur l'objet et l'autoproclamation d'une création autarcique, il reste très sensible, en tant que récepteur de messages, à la métacommunication venant de l'émetteur extérieur, c'est-à-dire aux postures de l'autre. Il réagit de manière exaltée à l'observation des gestes, des conduites et des expressions de l'autre dont il veut dévoiler le sens. Certes, tous les rouages de la métacommunication ne susci-

tent pas chez lui un intérêt équivalent ; les expressions de l'émotion le laissent plus ou moins indifférent, par exemple.

« *Objets inanimés, avez-vous une âme ?* »

Le mot *fétiche* vient du latin *facticius*, qui signifie « artificiel », mais aussi l'« envoûtement », le « sortilège ». Pour les ethnologues occidentaux partis à la découverte de contrées lointaines, le fétiche est l'objet de culte. *Feiticeiro* en portugais est le sorcier. Ses dérivés en espagnol sont le verbe *afeitar* et le nom *afeite* ; le premier signifie « (se) farder », « (se) maquiller », avant de devenir « raser » (*afeitarse* : se raser), et le second artefact exagéré pour s'embellir, cosmétique. Aujourd'hui, ce dernier mot n'est utilisé que de façon péjorative.

Le fétichisme est une perversion d'objet. C'est même la plus caractéristique, probablement celle qui se retrouve au fondement des autres. La jouissance sexuelle est conditionnée par l'utilisation d'un *objet inanimé* affublé d'un pouvoir érotique, voire magique. Certains gestes et rites du fétichiste, de même que ceux de certaines personnes, sont « idolâtrés » par lui et sexualisés de façon spécifique, déclenchant des sensations voluptueuses intenses. Sa vie sexuelle peut s'y réduire. Ces pratiques mobilisent évidemment l'ensemble des organes des sens, l'odorat, le toucher, le goût, le regard.

L'objet de plaisir, le *fétiche*, attire autant par sa forme que par sa fonction, ce à quoi ou à qui il est destiné. Pour le fétichiste, il recèle une partie de l'âme de son usager. S'il a déjà servi, ses odeurs intimes, ses plis, ses ratures, l'investissement qu'il a suscité, figés à jamais sur l'objet, suscitent attrait et curiosité. Pour comprendre ce que le patient ressent, pensons à ce que nous attendons d'un portrait, qui est un témoignage du présent ou du passé que nous souhaitons éterniser. La vie n'y est plus, le fétichiste ne le sait que trop.

L'objet est souvent un vêtement de femme (une majorité de patients sont des hommes), une pièce de linge, un mouchoir, un soulier, un bijou, même un « accessoire » sans grande valeur matérielle. L'objet sera acheté ou volé — linge mis à sécher, sur l'étalage d'un supermarché. Il s'y associe une autre perversion, la kleptophilie (fréquente par ailleurs chez les femmes, dont la dimension homosexuelle est à souligner).

Si le fétichisme se reconnaît à l'attitude envers l'objet de ravissement, l'étude de ce dernier révèle la symbolique que le fétichiste lui attache. Il apparaît fin et sensible dans ses goûts, mais sa démarche vise toujours à démanteler l'émotivité que l'autre aurait suscitée.

Cependant, les fétichistes ne s'intéressent pas seulement à des objets matériels et intimes, mais aussi à une partie du corps de l'autre ou à une qualité physique ou psychique, à une action.

Quelles sont ces autres variantes d'objets fétichistes ?

Des parties du corps (partialisme) : la chevelure, la natte, le nez (le brillant du nez dans un cas rapporté par Freud en 1927 a), la main, la main qui caresse, le pied, le séant, la peau, certains contours de l'architecture corporelle observés à partir d'angles déterminés.

Une qualité corporelle, comme l'odeur ; une *infirmité,* comme le fait d'être borgne, manchot, boiteux.

Une qualité psychique : ici on entre dans des stimulations complexes, être viril par exemple, mais on notera que ces qualités en question sont rarement acquises ou issues d'un travail psychique. Ce sont des qualités biologiques, un don du ciel, et la personne n'y est pour rien.

Une action : uriner, se peigner, se maquiller, s'enduire de produits de beauté. Et bien sûr se vêtir, se dévêtir, étant donné l'importance que le cacher et le montrer occupent dans l'esprit du fétichiste, ainsi que le suspens enclenché. « Oui ou non » l'autre fera-t-il apparaître le secret de sa castration ? Sera-t-il porteur d'un pénis ? Le mouvement auto-érotique de la personne qui réalise ces gestes compte : sa

concentration, la façon dont il privilégie son confort, se protège, se cache.

Le fétichiste met la volupté au centre de ses buts. Il n'est pas certain qu'il réduise l'humanité de l'autre aux seuls aspects matériels. Dans le cas de l'objet usagé, par exemple, le fétichiste cherche l'érotisme et la vie qui l'imprégnent. Il guette ainsi (son) un secret, comme le voyeur, mais, à la différence de celui-ci, ce serait comme le reliquat d'un passé, d'un acte accompli. La disparition de la vie implique une mutation, l'objet se rapproche de la relique. Retenons enfin la parcimonie dans les gestes du fétichiste, proche de l'immobilisme contemplatif du voyeur, qui contraste, dans le cas de l'attrait pour la gestuelle de l'autre, avec le désir de voir cet autre déployer une activité excitante pour lui, qu'il s'agisse du présent (faire son chignon) ou des gestes passés (se moucher et ses traces sur le mouchoir). En général, le fétichiste ne participe pas, mais il peut solliciter, notamment si la partenaire participe au rituel sexuel.

Bien que le fétichisme soit une perversion sexuelle, il ne s'y réduit pas. La base de cette déshumanisation du geste, de cette « pétrification », on la reconnaît dans le fétichisme des relations, des conduites, des valeurs matérielles comme l'argent, des objets de collection, chez les fétichistes sexuels, mais plus souvent chez d'autres. L'important ici est de privilégier la *matière* au détriment de l'émotion immédiate ou de chercher à la démanteler : en récupérant ce qui est resté et a résisté à l'usure du temps. Si le patient sort de son isolement et, au moins pour l'exercice de sa perversion, s'ouvre à un partenaire, c'est un signe encourageant, mais souvent le centrage sur la volupté et le déni compliquent les choses : l'autre est attiré, revitalisé, et dévitalisé successivement.

Et les artistes ?

On rencontre également des fétichistes de l'œuvre d'art, de la musique, de la parole, qui aiment la forme par-dessus

tout, l'éclat, la vivacité des couleurs. Ils apprécient principalement l'impact visuel ou auditif que produisent l'œuvre et sa représentation.

On peut même avancer que toute œuvre de création littéraire ou artistique se fonde sur des mouvements fétichistes, l'artiste essayant d'extraire la quintessence de l'histoire ou de la situation pour lui donner une forme, la rendre agréable en la communiquant, belle au lecteur ou au spectateur, qui saura en tirer plaisir, se reconforter, se recueillir, se sentir proche, résonner avec le drame, s'identifier à tel ou tel personnage. Le message, s'il y en a un, intentionnel ou inconscient est plus ou moins occulté par la forme. L'artiste se passionne pour les mots et les couleurs, les esthétise, en fait aussi le centre de son orientation ; cette tendance a pris un grand essor au cours du xx^e siècle, au point que le « contenu » pour ainsi dire humain de l'œuvre puisse sembler disparaître. Il n'est pas rare qu'elle produise alors un malaise, le spectateur se sentant exclu d'une démarche qui ne le concerne pas.

Évidemment, l'artiste n'est pas un fétichiste — même si certaines formes maniéristes ou esthétisantes, surtout à la fin du xix^e siècle, semblent inciter à le croire, par exemple dans le célèbre *À rebours* de Huysmans —, mais un certain fétichisme animerait sa démarche.

Au-delà de la situation perverse, dans la vie amoureuse, un objet appartenant au partenaire peut être fétichisé, notamment s'il n'est pas présent et disponible, ou encore s'il se refuse au sujet. Il concentre tout l'amour contrarié. On peut lui chanter des poèmes enflammés.

D'où vient le fétichisme ?

Si on suit Freud (1927 a), le fétichisme viendrait se substituer à une perception particulière, celle qui hallucine la présence d'un pénis chez la mère. Le fétiche serait le « garant » de cette substitution. Freud dépeint un processus évo-

lutif spécifique chez l'enfant. Au cours de la première étape, le petit garçon épie l'organe génital de la femme. Ce geste est inspiré par le sentiment que quelque chose ne tourne pas rond. Il constate ce qu'il en est, mais se refuse à admettre la vérité. Le choc est si grand que Freud n'hésite pas à parler de traumatisme puis de « halte du souvenir » analogue à l'amnésie traumatique. C'est là la deuxième étape.

Après le choc vient le déni, au cours de la troisième étape, qui n'est pas la mise à l'écart d'une perception, mais l'affirmation d'un mensonge. Ce n'est pas « cela n'existe pas », mais « cette absence est fallacieuse ». Si toutes les perversions portent la marque de cet aménagement de la réalité, on peut comprendre pourquoi l'imposture est au centre de leur organisation¹. Le déni apaise également : le sujet se dit qu'il n'a aucun motif de crainte. Sa castration n'est pas pour demain.

Toutefois, le mécanisme du déni est insuffisant car l'enfant a recours au clivage du moi. C'est la quatrième étape. Sous un angle, on dénie, sous un autre, non. Le clivage dérive ici du déni.

Pendant la cinquième étape, un fétiche est construit, et la sixième voit surgir une théorie sexuelle : « Toutes les femmes possèdent un pénis », se dit le petit enfant, ou, mieux encore, « Aucune n'en est dépourvue ». En fait, pour lui, « la femme possède [...] un pénis, mais [...] plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a [été] désigné comme substitut. » Et l'intérêt qu'il suscite est d'autant plus grand que l'horreur de la castration l'a en quelque sorte érigé en « monument ».

D'où la folle passion, le ravissement qu'éprouve le fétichiste pour l'objet matériel de son investissement.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, le fétiche n'est pas à proprement parler un équivalent symbolique pur et simple du pénis halluciné. C'est un *intermédiaire*

1. Mais il y a comme un « retour du dénié » ; le cynisme est un panégyrique de la négativité, du manque.

qui laisse planer le suspens : entre déni et affirmation de la castration. La fourrure, la gaine pubienne, le geste de déshabillage, la natte coupée, ce sont des objets ou des gestes qui essaient d'intégrer ces deux perceptions incompatibles.

On note ainsi que Freud donne au fétiche une place de pensée paradoxale. La théorie sexuelle n'a pas été suffisante pour résoudre son dilemme, mais le mécanisme d'élaboration acquiert la qualité de système dont les conséquences se feront désormais sentir sur l'ensemble des opérations cognitives. Cette théorie sexuelle conduit à une floraison théorique. Le moi se sent grandi en retour ; il se vivra comme inexpugnable. Basées sur le principe de trouver le bon argument pour justifier un mensonge, ces théorisations ne nécessitent ni preuves, ni expérience, ni médiations. Elles n'admettent pas la contradiction. Comme dans le savoir initiatique, qui sera transmis par un maître. Rosolato la compare à la gnose (*in Le Désir et la perversion*). Quand un fétichiste cherche la quintessence dans l'objet qui a déjà servi, il reproduit cette même aspiration vers une connaissance ésotérique, une vérité occulte. La gnose reproduit la théorisation caractéristique de la visée perverse.

Dans le cas du fétichiste exposé par Freud en 1938, une théorie sexuelle occupe aussi la place de transition avant l'éclosion du symptôme. Ici l'enfant a cru qu'un pénis allait pousser chez la femme. On peut avancer que dans ce processus s'opèrent deux substitutions successives : la triade perception-déni-clivage est remplacée par une théorie, plus tard le fétiche occupera la place de celle-ci. Mais le fonctionnement précédent survit partiellement. Des éléments sont créés l'un après l'autre : la perception traumatique conduit à la perception illusoire ; sur le lieu de l'horreur, un monument est érigé.

Comme dans d'autres développements de son œuvre, Freud prête une attention privilégiée à la succession par étapes. Il me paraît que bon nombre de ses continuateurs qui ont travaillé la question du fétichisme ont trop négligé cela. Ils se sont attaqués au contenu du fantasme central,

non au processus : à la place du phallus maternel dont l'absence est pour Freud déniée, ils ont préféré, avec un succès inégal, le bâton fécal (B. Grunberger, 1976 ; J. Chasseguet-Smirguel, 1984), le mamelon (J. Glover, 1927), le sein (M. Wulff, 1946), le corps propre de l'enfant (Ph. Greenacre, 1953), le corps de la mère (M. Wulff 1946 ; R. Bak, 1953 ; Ph. Weissman, 1957), la situation intra-utérine (C. Socaridès, 1960)¹. Mais ce qui intéresse Freud est plutôt le mécanisme en jeu, la manière de procéder, savoir comment une étape engendre la suivante. Un structuraliste avant l'heure ? Dans d'autres écrits de l'époque, la même démarche est utilisée : Freud, 1924 (b) et 1925.

En somme, la théorie sexuelle du fétichiste recouvre les imperfections du clivage-déni. La conviction affirmée assure sa construction, qui nourrira chez lui une compulsion à théoriser, puis le conduira à ériger la simulation en système de pensée. Il sait d'avance ce qu'il va découvrir, Pas de surprise.

L'exaltation du bas

Pour illustrer mon propos, voici l'histoire d'Ignace, patient fétichiste de bas et de porte-jarretelles qui s'excite, entre autres situations, en regardant passer les femmes à bicyclette, à côté de sa voiture. Le mouvement des jambes qui fait monter et descendre la jupe laisse entrevoir alternativement la partie supérieure des bas. Montrer et occulter reproduisent son dilemme : accepter la vérité ou la désavouer. Sa théorie sexuelle peut se décliner ainsi : « La femme nous cache le meilleur morceau. » Elle conduit à se créer des situations où cette vision se réalise le mieux. Un jour, son système fut démantelé par un excès d'excitation :

1. Par rapport à l'autre ont été suggérés ; le vœu de fusion avec lui (Ph. Weissman, *op. cit.*) ; l'angoisse de perte (M. Tomassini, *op. cit.*) ; la haine absolue (R. Stoller, *op. cit.*).

il se mit à proférer des mots obscènes à l'une de ces femmes à bicyclette, tout en éprouvant un fort désir de se masturber dans sa voiture. Cet accident lui valut une plainte en justice, puis une condamnation.

Sa vie érotique aurait été un exemple de « non-finition ». Il créait les conditions pour réussir, mais s'arrêtait juste au moment où il allait atteindre son but. Sa première partenaire fut une cousine, au cours d'une relation totalement chaste. Il est arrivé au mariage sans expérience. Vite, il a été déçu par sa femme, extrêmement rigoureuse, attachée à l'ordre, au ménage. Le couple s'est installé dans la monotonie, sans humour, sans plaisir. Le croyant heureux, son frère a épousé l'une des sœurs de sa femme. Il pensait que les filles de cette famille étaient des « perles ». Mon patient n'a pas osé lui « ouvrir les yeux ». La dernière des sœurs de sa femme a épousé un homme bon vivant, ouvert, qui est avec le temps devenu son ami. Il aimait lui raconter que sa femme (donc sa belle-sœur) était une femme chaleureuse, sensuelle et ardente. Ignace en concevait une espèce de jalousie que sa sympathie envers son ami dissipait chaque fois qu'il le rencontrait. Encore une fois, Ignace n'expliqua rien de sa vie de couple. Il en avait honte. Il y a dix ans, son ami et beau-frère mourut. Mon patient commença à fréquenter sa belle-sœur. Ils se sentirent proches, se désirèrent, regrettèrent toutes ces années perdues. La retenue, la peur du scandale auront pourtant raison de cette liaison. Il décida de l'interrompre la mort dans l'âme.

Son fétichisme des bas de femme prit alors une intensité nouvelle. « Manque de pot », la mode des bas est remplacée depuis quelques années par celle des collants ; même les bas de sa femme lui donnaient envie de se masturber en solitaire. Une fois, il dut partir pour l'Afrique avec elle. Il l'aida à faire les valises pour y cacher une paire. Son épouse l'enleva, et lui l'y remit. « En Afrique, à quoi bon des bas ? » s'étonna-t-elle. Ignace ne put répondre. Sa passion devait rester secrète sous peine de perdre son enchantement.

Le goût du secret est puissant, autant que l'attrait du mouvement des jambes montrant et occultant le rebord des bas, et que le fétichisme de la métacommunication. Y voit-il l'expression du féminin livrant son énigme, le geste gracieux typique de la femme ? À l'instar de nombreux fétichistes, peut-être est-il gêné et voudrait-il le corriger, l'annuler. Il n'accepte pas d'être l'esclave de la différence qui sépare les sexes. Pourtant, il ne peut que la valoriser, la déifier. Si un fétichiste idolâtre le geste courtois dans le métro de céder sa place à une dame, il y voit le contraste entre hommes et femmes, et pour lui c'est cela leur sexualité. Ignace s'arrêtait toujours au seuil de l'amour. Il n'en franchissait jamais la porte.

Certaines professions sont l'exemple même de cette démarche, celle de la mode par exemple. Je ne crois pas forcer le trait en disant que le fétichisme les inspire. Celui du consommateur ou de la consommatrice également. On soulignera même que la clinique du gestuel, du préverbal, exprime le résidu d'une trace encore plus ancienne que la génitalité, d'avant l'acquisition du langage. Celle-ci abrase habituellement toutes les modalités premières de communication, celle laissée par les *signifiants formels*, premières représentations de l'espace corporel, celui de la mère, celui de l'environnement physique, matériel. C'est la question que je me suis posée en 1992, dans mon texte étudiant les rapports entre la théorie du contenant de Bion et celle du moi-peau et des signifiants formels d'Anzieu. Dans le fétichisme, ne s'agit-il pas de la renaissance de ces repaires — réparations de nos premiers contacts avec les formes ? Aujourd'hui, j'ajouterais que ces signifiants sont retravaillés, par la pétrification du phallus dont la sensualité réveillée par les objets et les mouvements sont le témoignage.

Un exemple des plus saisissants de la vibration produite par les signifiants formels est celui du plaisir esthétique, de cette émotion subite et intense qui n'a besoin ni de mots, ni d'image, ni de représentation pour que le spectateur ou le

lecteur se sentent en communication (a-verbale) avec l'œuvre et son créateur.

Don Quichotte et Sancho arrivent dans un village en fête. « Ne crains rien, Sancho — dit le premier —, là où il y a de la musique, il ne peut y avoir quelque chose de mauvais. »

Les hommes sont-ils les seuls fétichistes ?

Le fétichisme féminin adopte des formes complexes, fréquemment associées à la vie érotique, comme dans le cas de cette femme qui, perdant le goût du sexe et se refusant à son mari, se voit offrir un bijou et, joyeuse, finit par céder. Ce geste est devenu par la suite un accompagnement précédant chaque acte sexuel. Il ne s'agissait pas de bijou en or chaque fois, cela aurait ruiné le mari, mais de cadeaux modestes à usage personnel, tous liés à l'habillement.

Trois formes de fétichisme se manifestent chez la femme.

1. La nécessité d'introduire dans la pratique amoureuse des objets comme des amulettes, des médailles, des « artefacts » issus de la culture de la mode. Cela reste furtif, et le plus souvent secret. Chanel expliquait que l'introduction de gros boutons dans les tailleurs des femmes avait été inspirée par un épisode de sa vie sentimentale. Elle avait comme compagnon un militaire qui venait la voir avec son uniforme. Quand il la serrait dans ses bras, elle appréciait la *pression* des boutons de sa veste sur son corps. Il lui est alors venu l'idée que les gros boutons plairaient aussi aux autres femmes.

2. La passion privilégiée pour certaines caractéristiques physiques chez les hommes, la couleur de la peau, la musculature, la pilosité.

3. L'attrait peut aussi se développer principalement dans la sphère filiale. Des mères sont ainsi particulièrement excitées par certaines caractéristiques de leurs enfants,

intelligence, douceur, performances sportives, qu'elles « idolâtrant ». C'est au niveau de leur relation à l'enfant que « s'épanouirait » la perversion chez la femme, rappellent W. Granoff et F. Perrier en 1963.

Le fétichiste peut-il aimer alors qu'il bouge à peine ? Il semble souffrir de son existence en marge des plaisirs, comme nous l'avons senti chez Ignace. Le fétichiste aime recevoir des témoignages qui ne lui sont pas adressés, mais qu'il essaie de saisir en éprouvant le sentiment d'être le seul capable de sentir leur vérité ultime. Il est le héraut de la métacommunication, du message qui se dérobe derrière la parole. Il adore ce qui n'est pas évident. Peut-être se sent-il privilégié.

Mais le fétiche n'est pas une synthèse ; il n'incarne pas ce qui pour nous serait le principal, la force qui mobilise le geste, l'axe du désir qui véhicule le symbole. Le fétichiste ne le prétend pas, d'ailleurs. Il se dit esthète. La trame, la disposition, l'interstice est plutôt son objet d'observation. Non la chair, mais l'ossature. Non la sensibilité d'une peau, mais sa structure, sa forme ou sa couleur. Ce qui l'intéresse, c'est la « contre-vérité » qui échappe au commun des mortels : l'appétit de leur dévotion. Le reflet envoyé par la lumière, par Dieu.

CHAPITRE 8

Scénarios de l'horreur

Travestisme, transsexualisme, pédophilie

Comme l'homosexualité, le travestisme a trait à l'identification à l'autre sexe et à l'attirance pour son propre sexe, mais il est centré sur la parure : la satisfaction sexuelle ne serait atteinte qu'à condition de porter les vêtements de l'autre sexe, en particulier ceux qui, comme aussi les maquillages, soulignent l'aspect érotique.

Au sens strict, cette pratique est réservée à la seule intimité de l'acte sexuel et à la séduction du partenaire. Hautement ritualisée, elle rappelle le fétichisme.

Dans un sens plus large, on retrouve des travestis chez qui la note d'exhibition est importante : ils aiment se montrer de manière ostentatoire avec des vêtements de l'autre sexe. Certains cherchent à rendre leur exhibition insupportable ; la victime troublée devrait s'interroger sur ses assises identitaires. Le jeu de caché-montré vise en premier lieu à provoquer l'étonnement, voire l'adulation devant une telle performance dans le déguisement. Comme chez d'autres pervers, le ravissement du travesti a lieu aux dépens du spectateur qui se sent humilié dans son erreur. La barrière entre les sexes semble facile à franchir. Seule une étoffe sépare les sexes. C'est une partie de la théorie sexuelle à laquelle adhère le travesti.

Dans ce groupe, on inclut les *drag queens*, des hommes qui aiment s'habiller en femmes et adopter des comportements exubérants, excentriques, dans un but d'amusement, et qui évoluent souvent dans le monde du spectacle ou des boîtes de nuit. Les homosexuels prostitués en représentent une variante. Ils s'offrent à des hommes habituellement hétérosexuels plus ou moins complices de la tromperie. La fellation est ici la pratique sexuelle privilégiée. Du côté des femmes, on parle de *drag kings*. Certaines poussent l'analogie jusqu'à adopter des poses d'hommes « hypervirils » (le mimétisme du camionneur).

Certains homosexuels aiment se travestir, d'autres préfèrent que leur partenaire le fasse, mais ils représentent en fait une proportion réduite parmi les *gays*. Le travestisme a une signification toute particulière.

Le travestissement joue enfin un rôle dans les actes sadomasochistes : certaines femmes dominatrices souhaitent accentuer l'effet d'humiliation et vont jusqu'à exiger que leurs partenaires s'habillent en femme. Le féminin est ici signe de dévalorisation, ce qui n'est pas le cas quand on se travestit en homme, bien au contraire. Dans ce registre punitif, rappelons l'ancienne pratique de la *petticoat discipline*, l'application punitive à des garçons de l'habillement féminin, par leurs père ou mère.

Que cherche le travesti ?

Soucieux de se réassurer narcissiquement, le travesti éprouve de la fierté à porter des vêtements de l'autre sexe. Il retire des satisfactions de la qualité du jeu ; il s'attend notamment à ce que l'on admire sa versatilité dans le domaine des goûts féminins. Le vêtement que l'on porte « contient » la peau et assure son étanchéité. Il s'agit donc chez certains d'exciter la peau contenante et calmante. Mais c'est aussi une façon de réduire la complexité de l'autre sexe à sa simple apparence. Autrement dit, on ignore toute la

dimension de l'intériorité psychologique rattachée à la différence sexuelle. Le fait que les organes sexuels féminins se situent principalement dans l'intérieur du corps doit jouer un rôle important dans le cas des travestis hommes. La parure souligne doublement le déni de cette réalité : le sujet peut à la fois montrer combien il est facile de faire croire qu'il est une femme et qu'une femme n'a nullement besoin de disposer d'une anatomie spécifique.

Le travesti postule ainsi que, par la jouissance provoquée, cette apparence « fait la femme ». On devine l'aspect meurtrier de cette démarche, non dépourvue de dimension sadique : faire disparaître l'être pour prendre sa peau, se l'approprier et la porter sur soi. La forme équivalente du comportement pervers (moral) du travestisme serait la mythomanie (voir plus loin).

Le transsexualisme est-il une perversion ?

D'autres perversions d'objet sexuel mériteraient d'être étudiées comme le transsexualisme, mais il est probable que dans ce dernier intervienne une dimension délirante : il s'agit d'hommes et de femmes fermement convaincus d'appartenir à l'autre sexe. Les transsexuels réclament de la science médicale une transformation corporelle qui les conforterait dans leur conviction. On peut y voir un désir d'auto-engendrement (fantasme de s'engendrer par ses propres moyens), qui correspondrait à un autre fantasme dans l'esprit de leur mère, cette fois (notamment chez les transsexuels hommes) : le sentiment d'avoir engendré seule un être qui lui ressemble sexuellement, comme par parthénogenèse, comme pour donner un clone sexuel. La réalité du sexe de l'enfant contrarie cette perspective imaginaire. Étant donné l'importance ici du facteur délirant, même s'il porte essentiellement sur l'appartenance au genre sexuel, nous n'allons pas approfondir l'étude du transsexualisme,

bien qu'il confirme à certains égards des points importants pour notre propos.

Plus notre réflexion progresse, plus nous avons le sentiment que la perversion sexuelle et la perversion morale constituent une entité commune ; la première a besoin de la seconde pour que le pervers réussisse à s'affirmer face à l'autre, à l'attirer, à le posséder. Dans le transsexualisme, le plaider est important. Tout est mis en œuvre pour convaincre que la nature biologique du sujet est une erreur. Mais le malaise du patient, lui, est authentique et bien réel, et il persiste aussi longtemps que la réalité biologique contredit la croyance personnelle. C'est pourquoi il a si fortement besoin d'impliquer l'autre dans son sillon, comme s'il faisait sien l'argument du nombre : « Si nous sommes si nombreux, c'est que nous avons raison. » Cet aspect est présent chez le transsexuel, malgré le fait que sa pathologie montre, sur d'autres plans, des différences par rapport aux perversions proprement dites.

La pédophilie ou le modèle de l'emprise

La pédophilie est à ce titre l'exemple même d'une sexualité mise au service d'une emprise, celle qui s'exerce sur un enfant. Étant une des perversions les plus graves, la pédophilie défraie la chronique, elle suscite la fondation d'associations, le remaniement périodique du dispositif légal. La notion d'abus et de maltraitance sexuels s'applique à la pédophilie, et elle s'intègre dans le tableau des maltraitements dont l'enfant est objet (les autres étant la violence physique, les négligences et les privations dans les soins et la perversité). Il s'agit de la recherche et de l'exécution de l'acte sexuel par un adulte à l'encontre d'un enfant ou d'un adolescent. « Le sujet est âgé de seize ans au moins et a au moins cinq ans de plus que l'enfant », précise le *DSM IV* (p. 247). Ce manuel recommande de ne pas inclure parmi

les pédophiles « un sujet en fin d'adolescence qui entretient des relations sexuelles avec un enfant de douze-treize ans ».

L'acte peut être partiel, incomplet, limité aux attouchements, ou complet, avec pénétration. Le sexe peut être le même ou autre que celui de l'adulte (fréquemment des hommes) : 60 % des pédophiles abusent de petites filles, 30 % des garçons, 10 % les deux (F. Thibaut, 2000). La récidive est fréquente après une condamnation. Certains pédophiles usent de séduction dans l'approche de leurs victimes, les sachant attirées par des subterfuges, ce qui démontre combien ils connaissent les besoins des enfants. D'autres pédophiles préfèrent agir par surprise. Dans tous les cas, il s'agit d'un acte assimilable à un viol, car le consentement de la victime, qui est un enfant, ne peut être admis. Ce même raisonnement s'applique à la participation ou au plaisir éventuel de la victime. Un certain nombre de cas sont aggravés par le sadisme sexuel (ligotage, etc.) et d'autres violences physiques, voire le meurtre. Quant à la prostitution infantine et au « tourisme sexuel », ils sont parfois justifiés avec extravagance au motif que, « dans ces pays, la sexualité est plus libre » ou que, « là bas, les enfants sont vite matures ». On feint surtout d'ignorer que c'est souvent la misère qui conduit ces enfants à de telles extrémités. La misère... et/ou la contrainte (S. Képès, 2000).

Les pédophiles trouvent des enfants dans leur entourage (dans ce cas, on est proche de l'inceste) ou dans des cadres collectifs, comme l'école, les maisons, les lieux de vacances. Ils vont dans des pays lointains pour s'adonner à cette pratique. Parmi les pédophiles incarcérés, 75 % connaissaient leur victime (Thibaut, *op. cit.*). Un certain nombre s'occupent habituellement d'enfants : ils semblent bien avoir une sensibilité particulière pour les comprendre. Il n'est pas rare qu'ils se justifient ainsi et invoquent l'amour qu'ils éprouvent pour les enfants.

D'autres paraissent inadaptés socialement. Chez eux, la haine envieuse de l'autre se confond avec le désespoir de ne pas trouver les moyens pour accéder à l'épanouissement

relationnel. Il n'est pas rare que des psychopathes emprisonnés pour d'autres délits aient commis également des crimes sexuels (environ 20 à 40 %, selon Thibaut, *op. cit.*).

Les victimes de violences sexuelles dans le cadre de la pédophilie se sentent souvent souillées, passant de l'état de perplexité à la colère. Elles souffrent autant des conséquences sur leur corps que du fait d'avoir cru en la parole de l'adulte qui leur présentait cet acte comme « habituel », « nécessaire à la formation sexuelle ». Elles se sentent aussi leurrées de s'être crues investies ou valorisées par l'adulte qui voulait partager avec elles sa sexualité. Alors que l'enfant attend réassurance et soutien des adultes, comme le soulignait Sandor Ferenczi (1933), et que son physique et son esprit ne sont pas encore préparés pour partager une activité sexuelle, il est confronté abruptement aux vœux passionnels des adultes. L'activité de jeu et de fantasmatisation propre à son âge risque de s'arrêter brusquement. La sexualité agit porte atteinte à la sexualité psychique, et à tout ce qu'elle représente de central dans le développement. À ce titre, il est bien différent pour un enfant de se livrer à des jeux exploratoires, entre enfants, de nature sexuelle ou équivalente, ce qui permet le rêve, l'imagination, la curiosité, et de subir directement les effets de la sexualité adulte. Mais un autre facteur est source de déception, voire d'effondrement : le fait que les parents, la mère généralement, n'ont pas réagi, n'ont rien vu, et ont soupçonné l'enfant de mythomanie.

Ils se montrent ainsi implicitement consentants, solidaires entre adultes, notamment si l'abuseur est un ami de la maison. Cette attitude laisse l'enfant très démuni et lui donne le sentiment qu'il est un jouet livré au caprice des autres.

Dans le cas de l'inceste, ce dernier facteur est aggravé par le fait qu'un des parents reste aveugle à l'abus commis par l'autre parent, voire le tolère. Le premier, la mère souvent, serait anesthésié, souvent dépressif, en grand conflit avec son conjoint. La potentialité destructive de ces atti-

tudes ne laisse pas de doute. Le père qui commet l'inceste sait souvent combien son acte blesse son épouse. Il souhaite se venger le cas échéant dans la guerre qu'il mène contre elle, l'atteindre au plus intime de son être de mère et de femme. Comme dans bien des cas d'abus et de violence, la situation se joue à plusieurs : sous la bannière du sexe roi, par l'utilisation de la différence sexuelle, de la supériorité du phallus, l'avilissement et la vassalité sont au bout de l'extase promise.

La clinique nous révèle que ces pères incestueux ne se sont pas occupés de leurs enfants quand ils étaient tout jeunes. Ils n'ont pas eu l'occasion de jouer avec eux ou d'intervenir dans leur éducation. Je n'essaierai pas d'analyser les multiples causes de cette étrange mise à distance. En revanche, je dirais que l'absence de contacts doit faire sentir au père incestueux que son enfant est un étranger, objet de ses pulsions inassouviées. La tendresse du contact physique et psychologique permet de recycler et de transformer les affects et les passions trop vifs. S'instaure ainsi un lien intime où *les identifications primaires* réciproques font éprouver un *sentiment de proximité* comme si le parent et l'enfant étaient une même personne. Or on ne fait pas l'amour avec « soi-même ».

Sur le plan de la sensualité, les pédophiles semblent attirés par la peau, la chevelure, la gestuelle, l'odeur des enfants, et ils éprouvent d'étranges réactions à leur contact. Cl. Balier évoque l'un de ses patients emprisonnés et suivi dans un hôpital de jour (1996) : « En fabriquant une assiette à l'atelier de poterie, par exemple, il passe et repasse indéfiniment son doigt sur la surface lisse du fond de l'assiette sans cacher son plaisir. Par ailleurs, il a parlé au médecin de son écoëurement à sentir sa propre odeur le matin au réveil, allant vite ouvrir la fenêtre afin d'aérer la pièce. La surface lisse n'est pas sans nous faire penser, évidemment, à la peau de l'enfant. » Nostalgie de l'enfance perdue, altérée par la puberté ? Idolâtrie de l'infantile, diabolisation du masculin ?

Contrairement à ce que l'on peut supposer, les pédophiles sont fréquemment courtois et savent s'adapter à des interlocuteurs différents pour éviter de les froisser, mais, comme bien d'autres pervers, ils frappent par leur manque de consistance ou leur attitude « doucereuse », « mielleuse ».

Il est connu qu'un certain nombre de pédophiles ont vécu eux-mêmes des abus sexuels étant enfants (environ 30 %, A. Ciavaldini, 1999), une blessure qu'il est difficile de guérir. L'outrage subi aurait perturbé l'ordre des choses et autoriserait l'acte, dans une position de vengeance sadique. Derrière l'idolâtrie de l'infantile et de la recherche de la vénération paralysante plane un désir voulant démanteler l'infantile chez l'enfant. On parlera d'excitation de la violence et de violence dans l'excitation.

Une société perverse ?

Le développement de circuits de pédophiles, de la prostitution d'enfants, du tourisme sexuel dans des contrées du tiers monde où des pédophiles venant des pays riches s'adonnent à ces pratiques, ce qui suppose des organisations criminelles, incite à s'interroger sur les soubassements collectifs de cette prolifération. Les techniques audiovisuelles modernes et la libre circulation des personnes attirent le phénomène. Mais une civilisation qui multiplie des excès commis sur l'enfant doit impérativement faire son examen critique pour y voir plus clair.

Les changements dans la perception collective de l'enfant ne sont-ils pas en jeu ? Au moment même où les droits des enfants sont défendus avec tant d'énergie, pourquoi la tendance opposée s'épanouit-elle ? D'un côté, l'enfant roi ; de l'autre, l'enfant prostitué.

Tout se passe comme si on détruisait en même temps ce que l'on offre. Les enfants deviendraient-ils plus attirants dès lors qu'ils seraient mieux considérés ? Deviendraient-ils

plus proches des adultes ? L'omniprésence médiatique des enfants, leur utilisation à des fins publicitaires, leur « vedetariat » cinématographique représentent des phénomènes de société qui peuvent susciter des appétits à la fois sexuels et destructeurs. Vengeance de certains adultes, qui veulent encore affirmer leur suprématie, rappeler leur supériorité ? Il n'est pas exclu également que les enfants modernes soient tentés par une société qui les excite avec des valeurs d'adulte, qui, à coups de héros artificiels, « adultifie » de plus en plus leur environnement, leur apparence, leurs jouets. Les enfants sont par nature confrontés aux limites de leur situation, mais, au lieu de leur donner des éléments pour qu'ils apprécient leur univers et qu'ils retrouvent les instruments de leur développement dans leurs compétences propres, certains adultes les tentent avec leur propre univers. Bien évidemment, ce n'est pas la règle, car de nombreuses réalisations sont en cours pour améliorer l'éducation infantile sans outillages étrangers à leur âge. Mais une forte tendance à la séduction généralisée des enfants est à l'œuvre, et nous devons réagir.

Bien sûr, un pédophile ne se « fabrique » pas sous la seule influence du milieu. Des facteurs personnels spécifiques interviennent. Attention toutefois aux glissements pervers de la société. L'égalité des droits ne doit pas engendrer la suppression des différences et des barrières naturelles entre les générations, nécessaires pour la circulation des savoirs, pour l'efficacité de la transmission psychique entre générations et pour l'amélioration des performances corrélative à l'émancipation des jeunes. Si l'on ne marque plus la différence entre adulte et enfant, comment s'instaurera l'émulation, le désir de progresser ? Si l'on a tout en étant enfant, qu'aura-t-on envie de posséder plus tard ? Prendre un objet, le gagner soi-même, voire le voler, serait-il mieux que de le recevoir sans être en mesure d'apprécier sa valeur ?

Je crois aussi que les adultes ne devraient plus se culpabiliser en assumant des positions d'autorité, ce qui implique

le respect de leur territoire et de leurs prérogatives. C'est important pour eux et pour l'épanouissement psychologique des enfants. Du conflit surgit plus facilement la flamme que de l'uniformité fade du consensus.

Allons maintenant vers une synthèse des différentes propositions sur la perversion sexuelle qui permettra de mieux préciser la place de la perversité morale dans l'ensemble des perversions.

CHAPITRE 9

Affreux, sales et méchants ?

Malgré leur côté extravagant, les perversions sexuelles, il faut le reconnaître, ne sont pas aussi abominables qu'on pourrait le penser (à l'exception du sadisme et de la pédophilie). Elles paraissent plutôt désespérantes, parce que ceux qui y plongent ont choisi une voie de traverse, pour surmonter le dilemme auquel ils sont confrontés. Ils doivent en effet épanouir leur sexualité, mais, pour la satisfaire, ils doivent compter avec un autre et les exigences de sa sexualité propre, ce qu'ils veulent justement ignorer. En guise de synthèse et de transition, je voudrais maintenant risquer des interrogations un peu paradoxales pour faire mieux ressortir les mécanismes qui me semblent à la base des perversions sexuelles.

Le pervers est-il bloqué ?

Les perversions sexuelles ont ceci de spécifiques qu'elles supposent toujours un rituel, ou plutôt la mascarade d'un rituel, un simulacre. On dirait même que le pervers détourne le rituel social de sa symbolique, alors que celle-ci en fait sa substance. Le sadique mime le sacrifice d'enfant ; le travesti, l'utilisation des masques et le déguise-

ment carnavalesque ; le fétichiste, l'adoration des reliques ; l'homosexuel, le rite d'initiation pour devenir un homme ; le pédophile, l'acte éducatif ; le voyeur, la démarche du scientifique, etc. Frappant est le soin avec lequel tous préparent ce rituel alors qu'ils se désintéressent de leurs affaires personnelles. L'immobilisme de certains est patent (les voyeurs, les fétichistes, les masochistes), caché parfois derrière un activisme pas forcément productif, une vie consacrée à la réalisation de cette apparente source de satisfactions qu'est la sensation. Je crois qu'il serait juste de dire que les pervers sont des êtres très passifs, parfois en attente d'un grand événement qui les sorte de leur torpeur.

Le remarquable livre de Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, nous aide à saisir l'importance de cet immobilisme. L'auteur dépeint des pans de notre société avec élégance et détail, en particulier le monde des clubs échangistes et des villages de vacances où on pratique l'amour à plusieurs (pluralisme). Il décrit l'aménagement des lieux, les activités proposées aux touristes, en tout semblables aux lieux habituels de vacances, et dans une atmosphère générale qui donne une impression de connu et de familier, de grande tolérance aussi. Cette perversion à plusieurs est réalisée par des individus qui se montrent extrêmement passifs, dans leurs gestes comme dans leur attitude psychologique. Bruno semble très infantile ; il a un penchant pour le ressentiment, il ne mâche pas ses colères, mais il demeure étonnamment sans réaction. S'il prise les rapports oraux, la fellation principalement, c'est que cela lui permet de rester presque immobile pendant le coït. Sa compagne semble s'y livrer avec entrain et savoir-faire, mais elle n'est pas la seule dans ce cas parmi les connaissances que le couple rencontre. Cela donne à Bruno le sentiment d'être objet de plaisir ; l'attitude de la femme est empreinte à la fois d'offre, d'apparente soumission et de dévouement techniquement performant. Dans une des scènes, pendant qu'elle pratique une fellation, elle est pénétrée successivement par plusieurs hommes, en position *a tergo*, sans trop

s'émouvoir. Toute son attention est concentrée sur le pénis de Bruno. On peut remarquer la circulation des « désirs », le besoin de « totalité », qui colmate tous les besoins et tous les appétits. Ne se priver de rien, aller jusqu'au bout de sa volonté, se permettre tout ce dont on a envie : telle serait la consigne.

On peut estimer que c'est là une forme très « évoluée » d'épanouissement. Mais on peut aussi penser que cette « solution » érotique ne vise qu'à garder intacte la mémoire du confort douillet, ou imaginé tel, du nourrisson : dans l'immobilisme, il n'y a même pas besoin de faire l'effort de sucer ou d'avaler. Si le jeune enfant a vécu des privations orales, l'adulte y trouve une compensation et une revanche.

Le pervers fantasme-t-il ?

Autre caractéristique des pervers, qui s'inscrit précisément dans cette paralysie et qui l'explique même : la répulsion envers leur inconscient, qui recèle ces mêmes fantasmes sexuels que réalisent leurs agirs. Les pervers sadiques ne supportent guère leurs propres fantasmes sadiques. Fantasmer risque de conduire loin, non pas, comme on pourrait le croire trop facilement, à des actions plus extrêmes, mais plus précisément à ne pas avoir besoin d'agir. En effet, il n'est pas possible de mener une vie psychique épanouie en se privant des possibilités ouvertes par la vie fantasmatique. Dominer avant de se laisser dominer par ses propres pulsions, par sa vie intérieure, par les faveurs que demande l'autre pour satisfaire les rêves (du sujet), ses images, ses désirs : voilà peut-être ce que cherche le pervers. J. McDougall (1991) a remarqué précisément que le pervers introduit deux nouveautés dans sa vie psychique afin d'éviter un dérèglement majeur du fonctionnement mental, dans le but de préserver l'homéostasie aussi bien libidinale que narcissique. La *néosexualité* se sert d'objets et d'actes concrets, fixes, moins incertains que les désirs, car

habituellement les objets de désir sont toujours mobiles, « à découvrir et à construire ». Les *néobesoins* se satisferont dans un appétit frénétique, une toxicomanie vis-à-vis d'un autre individu (sexualité addictive), « recherché sans relâche », dans le but de compléter une identité que l'on sent défaillante. Ces deux nouveautés court-circuitent, dit encore J. McDougall, l'élaboration psychique de l'angoisse phallique-œdipienne, autrement dit les fantasmes de nature sexuelle qui risquent de déranger la conscience.

Pour autant, il n'est guère évident de faire tenir ensemble toutes ces contradictions. C'est là qu'intervient la propension théoricienne de chaque pervers. De plus, il transforme sa pratique, moyennant son dispositif, en laboratoire : prouver, démontrer, constater ses propres théories. Le rituel sert précisément à l'entretien de l'édifice.

Des croyances uniques

Dans les chapitres précédents, j'ai tenté d'indiquer certaines des idées qui sous-tendent la pratique perverse. Certaines sont communes à toutes les perversions, d'autres sont spécifiques.

Parmi les *idées communes*, on trouve tout d'abord le sentiment de posséder un grand et enviable savoir sur la sexualité, l'impression d'en maîtriser les secrets. Le pervers se sent animé par une mission, quasi divine, celle de réveiller l'être lascif qui sommeille en chacun ; à ce titre, il n'hésite pas à tromper l'innocence de sa victime. Le pervers sexuel, mais aussi le pervers moral, comme nous le verrons, à quelque différence près néanmoins, se sent animé par un esprit de pédagogue. Être enseignant, être prêtre, être parent : un personnage auquel il refuse lui-même de se soumettre, mais qu'il aspire à devenir.

Parmi les *idées spécifiques* que le patient met en œuvre, le destin justicier apparaît lié au sadisme : faire la loi, appliquer le châtement, qui rend l'autre coupable. Bien des sado-

masochistes semblent ainsi posséder le remède contre la morosité, réputée provoquée par une culpabilité profonde. Il est bien évident que la visée est d'empêcher une interrogation sur soi à propos de ses malaises. L'exhibitionniste, à son tour, cherche à faire évoluer les identités. Il pense qu'être soi est une question de spectacle ; être dans le champ visuel de l'autre, recevoir son « exclamation », son excitation, sa désapprobation, la reconnaissance intime d'une découverte. Le voyeur pense que la vue résume et rassemble toute la sexualité. Il prêche la supériorité de l'œil sur la main qui caresse et sur toute sensation tactile. La contemplation serait plus certaine et rassurante que l'expérience. Aucun pervers n'a envie de confirmation ; le doute n'appartient pas à son champ logique. Le fétichiste pense trouver la synthèse de la vitalité, mais il n'obtient que ce qu'il veut trouver, à savoir sa surface et non son essence. Le frotteur croit que la femme est une peau excitable, comme je l'évoquerai plus loin à travers un exemple clinique.

Nombre de ces croyances réduisent l'être à l'organe, les émotions à des sensualités. Mais, au-delà de ces glissements, le pervers connaît et exalte la beauté des choses, il a la passion du détail et des formes, peut-être comme aucun autre. C'est là une source de sensibilité qui n'est pas négligeable. Elle explique que de nombreux pervers soient des esthètes et que leur contribution individuelle à l'art soit parfois remarquable. Sur ces considérations, abordons la deuxième étape de notre voyage : le domaine des perversions morales.

Troisième partie

**DU CÔTÉ DE LA DOMINATION
LES PERVERSIONS MORALES**

CHAPITRE 10

L'emprise vassalisante *La perversion-narcissique*

J'ai abordé cette forme de perversion de caractère à différentes occasions, dans des articles, dans un livre, *Le Pervers-narcissique et son complice*, et dans un chapitre du *Petit Traité des perversions morales*. Mon point de départ a été une série d'observations cliniques concernant des couples et des familles où ces individus apparaissaient comme tirant les ficelles du groupe. C'est Racamier qui m'a aidé à mieux définir leur psychopathologie, lorsqu'il remarque dans son livre sur les schizophrènes que « le pervers-narcissique se fait valoir aux dépens d'un autre ». Depuis, ce concept clinique s'est enrichi d'observations, de découvertes, auxquelles ont contribué d'autres cliniciens, au point qu'il est devenu nodal pour identifier un certain nombre de manipulations psychiques se manifestant dans des champs aussi divers que l'entreprise, les institutions de formation et de soins, la publicité, le marketing. À la différence du sadique moral, qui cherche à éprouver une satisfaction en humiliant et en maltraitant un tiers de façon très impulsive, le pervers-narcissique est plus calculateur et moins porté vers la jouissance ; c'est pour cette raison qu'il prolifère dans des contextes où il est question de rapport de pouvoir. Il agit par intimidation, produisant perplexité, paralysie, dévalori-

sation, sentiment envahissant de culpabilité chez ses victimes, qui finissent par accepter tous les compromis au détriment de leur estime d'eux-mêmes, voire acceptent de s'autodétruire, ou de justifier des actes contraires à leur propre morale (J.-P. Caillot et G. Decherf, 1987 ; M. Hurni et G. Stoll, 1996, 1998 ; M.-F. Hirigoyen, 1998 ; Ch. Dejours, 1998).

Le lien entre le pervers et son partenaire est ici particulièrement éclairant : en effet, c'est l'autre qui vit les conséquences de l'inflation narcissique voulue par le pervers-narcissique. Tout élément de différence psychologique entre les êtres humains, la force, les connaissances, l'expérience, l'aura sociale ; tout privilège dérivé de la richesse, de la position hiérarchique, de l'appartenance au sexe masculin, sont subvertis afin d'accentuer l'effet de domination. Comme les pervers-narcissiques préfèrent toujours avoir raison, leur situation sociale sert à affirmer ou à imposer sans discussion.

Ils ont également le goût du risque, aimant vivre dangereusement et s'en vantant avec facilité. En même temps, les organisations instituées ne leur inspirent aucun respect. Ils s'en moquent ouvertement, ils les ignorent, ou encore ils montrent, par leurs actions, leur inutilité, leur incapacité par exemple à procurer du bien-être à ceux qui en font partie et qui les respectent. Si les pervers-narcissiques se trouvent dans des positions marginales, leur comportement est celui d'un défi permanent, et ils cherchent à détrôner les puissants. Mais, quand ils sont les dépositaires du pouvoir, ils ignorent les règles les plus élémentaires de la démocratie relationnelle à l'intérieur d'un travail en équipe.

Une des ambitions des pervers-narcissiques est de vouloir faire *table rase* de toute pensée antérieure. Inaugurer une ère, fonder une nouvelle morale : tel est leur rêve.

Les premiers contacts

Ces personnes ont une présentation correcte. Parfois, certains éléments peuvent néanmoins choquer dans leur façon de s'habiller, discordante ou extravagante, dans le cadre toutefois d'une allure générale convenue. Ce ne sont pas des originaux : leurs goûts ne semblent pas répondre à un plaisir esthétique, même pas au désir d'attirer l'attention. Simple-ment, il s'agit de révéler qu'une partie d'eux est en quelque sorte hors du monde (Hurni et Stoll, *op. cit.*). Derrière cette apparence, la tension interne est grande, cela « bouillonne » et les « explosions » verbales sont coutumières. Déconcertants, certains patients adoptent successivement des attitudes colériques ou sereines, hyperpassionnelles ou neutres, sans que l'interlocuteur puisse les prévoir, car elles répondent à une stratégie manipulatoire. Au fond, ils sont émotionnellement froids, anesthésiés à la souffrance.

Les attitudes et la logique relationnelle

Les pervers-narcissiques peuvent se dire coupables, mais pour des fautes mineures. Ils se confondent alors en excuses, s'ils pensent que cela amènera les autres à se sentir proches d'eux. Ils éviteront toutefois de parler des gestes qui portent atteinte à la moralité la plus élémentaire, mais qu'ils accomplissent parfois : escroqueries, délations, manipulations. Ils cherchent en fait à utiliser les ressources de l'autre, ses compétences, sa vitalité, son enthousiasme. Cette stratégie est la conséquence d'un sentiment d'envie ; l'autre serait ainsi un *ustensile* au service des fonctions dont le pervers craint de manquer.

Dans tous les cas, l'éthique du pervers-narcissique repose sur la banalisation de ses méfaits : il y aurait toujours une raison noble pour balayer les principes, la sérénité, le prestige, les secrets de celui qui est en face. Comme

il sait que chacun a quelque chose à se reprocher, il n'hésite pas à exploiter cet aspect. À ce titre, un oubli chez la victime est présenté comme négligence ; une erreur comme un manque d'affection ; une manifestation spontanée comme un comportement agressif. Le pervers-narcissique traite facilement l'autre de « fou » ou comme ayant une volonté de nuire. Il interprète les actes manqués de la vie quotidienne sous l'angle d'une logique qui ignore l'inconscient. Tout est volontaire, tout est mauvaise intention. À l'inverse, il se présente comme ayant subi lui-même des méfaits et des injustices. Cela l'autorise à devenir juge, à arbitrer de ce qui est bien et de ce qui est mal. Face au monde, les pervers-narcissiques ont tendance à s'ériger en surmoi, en « donneurs de leçons », en « consciences morales ».

Du reste, il n'est pas rare que, parmi ceux qui se proclament « hypermoralistes », on trouve ce type de profil. Ils vantent ainsi leur propre morale, ce qui suscite admiration et désir de suivre leurs conseils. À l'occasion, ils opposent leur credo au groupe, à la société. Mais ils n'attaquent pas frontalement celui qu'ils ont en face d'eux ; ils ne lui font pas nécessairement des reproches, mais s'expriment par allusions, ou en portant des critiques concernant des tiers qui auraient des ressemblances avec la personne à laquelle ils s'adressent. L'effet déstabilisant est d'autant plus grand.

Ce type de langage est très efficace pour remettre en question les rapports entre le moi et le surmoi d'un interlocuteur. L'appel à des exemples tirés de la collectivité et de la majorité résonne avec l'origine du sentiment social chez les individus ; autrement dit, avec la loi commune que chacun admet pour vivre en société. En me faisant le porte-parole du plus grand nombre, je parviens à m'infiltrer dans le moi de celui qui est en face de moi et à m'ériger en représentant de son surmoi. L'avis collectif entre en résonance avec les objets parentaux de cette personne, autrement dit, ceux qui lui ont appris ce qui est bon ou mauvais. Si je dis à quelqu'un : « Tu n'as pas été correct hier soir », c'est moins fort que de lui dire : « Un tel pense que tu n'as pas été cor-

rect hier soir. » « On a dit en réunion que tu n'es pas très bon » ; « Le groupe pense que... » ; « Comment se fait-il que tu ne sois pas au courant que... » ; « Tu ne t'aperçois de rien, toi » ; « Les gens n'osent pas te le dire » ; les possibilités sont nombreuses.

Dans ce même registre, le pervers-narcissique met en avant le manque d'information de l'autre, signe d'isolement, d'incommunication, dont il le rend responsable. Il est désigné éventuellement comme peu sociable : personne ne souhaiterait le mettre dans la confiance, dans les petits secrets du groupe ou de l'établissement où il travaille. Personne, sauf le pervers-narcissique, bien sûr.

Fétichisme relationnel, voyeurisme moral

Tout ce que je viens de décrire confirme le sentiment que la perversion-narcissique intègre, dans le but d'atteindre ses objectifs, différentes modalités de perversion comportementale. Le fétichisme tout d'abord : si le besoin s'en fait sentir, les personnes sont considérées et traitées comme des objets matériels, à utiliser, à rejeter ; elles sont envisagées sous un aspect particulier, utile au sujet, et non dans leur intégralité personnelle. La froideur psychique trouve là une explication. Le voyeurisme entre également en jeu, puisqu'il s'agit de guetter les failles et les faiblesses de la victime, et de les décortiquer. De même, l'attitude d'attente et d'observation méticuleuse, avant d'établir la stratégie de conquête, rappelle ces perversions sexuelles qui surérotisent le regard.

Le plaisir du pervers-narcissique est moins évident. Certes, il sait imaginer les effets de telle ou telle phrase, se régaland d'avance des conséquences. Mais il paraît au fond très démuné, comme ces êtres affamés qui attendent avec impatience le moment de se procurer leur nourriture, narcissique en l'occurrence. C'est dire que leur dépendance à

l'autre est considérable. L'idée de « déprédation morale » a été suggérée par Racamier.

Dans tous les cas, le discours sert à nier cette dépendance, à souligner au contraire que c'est la victime qui a surtout besoin du pervers-narcissique, que c'est elle qui a pris l'initiative de rechercher sa compagnie, de nouer une relation avec lui. Le pervers est dépendant, mais il fait de sa victime le demandeur.

*Les procédés : séduction narcissique,
paradoxalité et induction*

De quels éléments le pervers-narcissique se sert-il pour parvenir aussi bien à ses fins ?

Tout d'abord, une grande capacité de persuasion. Son narcissisme pathologique exagère son estime de lui-même. Il est « le meilleur partout » ; il réussit tout ce qu'il entreprend. Comme la séduction tend à rehausser le narcissisme du sujet, l'autre aurait tout intérêt à s'associer à lui. Cela lui apportera un peu plus de bonheur. Toutefois, il n'exclut pas la flatterie facile ou le mensonge.

Il utilise des messages opposés et intenables du point de vue logique, ce qu'on appelle « les doubles contraintes » : « Tu n'as pas besoin d'un maître, je suis le seul capable de le devenir pour toi. » Ou encore : « Ce n'est pas que je le veuille, mais tu dois m'écouter plus souvent » ; « C'est pour toi que je le fais. » Ou encore le célèbre : « Sois un homme, mon fils. » La dimension d'obligation, de contrainte, de coercition est, bien que toujours présente, dissimulée derrière un message rempli de bonnes intentions. Ces paradoxes semblent totalement cohérents au sujet alors qu'un observateur extérieur n'aurait pas de mal à montrer son manque de logique. Toutefois, la découverte de la manœuvre ne laissera pas de susciter une réaction hostile. Pas uniquement parce que le pervers-narcissique ne supporte pas d'être en quelque sorte « démasqué », mis en

cause dans sa bonne volonté, mais parce que ces paradoxes ont un sens pour lui.

L'induction est certainement l'aspect le plus mystérieux. Si la victime se laisse abuser, c'est qu'elle peut se trouver dans une situation de dépendance et de fragilité, à la sortie d'un deuil par exemple. Le pervers le sent. Mais comment s'organise-t-il pour faire éprouver à la victime des sentiments inhabituels pour elle ? En psychanalyse, nous disposons d'un concept clinique approprié pour expliquer ces mouvements : l'identification projective. Le même appelle le même. L'autre doit reproduire ce que le sujet éprouve ou veut. On délègue ou on dépose activement dans l'autre des affects et des idées dont on souhaite se débarrasser. On le désigne ou on le catalogue d'une certaine façon, en lui attribuant souvent des rôles négatifs. Dans l'induction narcissique, le pervers va jusqu'à faire sentir à la victime ce que lui vit ou souhaite, et le fait agir. Il n'est pas question uniquement d'un vécu transmis, d'une influence psychologique, mais d'une impulsion à distance. Pousser la victime à la faute pour la critiquer ensuite et la mettre à sa merci enfin. C'est fort bien décrit dans le film de Bernard Rapp *Une affaire de goût*.

Peut-être le pervers-narcissique se réfère-t-il à un ordre qui ne serait pas organisé par la loi, mais par la pureté ; il officierait comme un intermédiaire entre la pureté, la perfection et le sujet (A. Eiguer, 1989). La forte personnalité du pervers-narcissique, dominé par un narcissisme monolithique, s'impose petit à petit à la victime. La logique du narcissisme pathologique : « Le monde et moi ne faisons qu'un » ; « Tout sera uniforme, tout sera à mon service. »

Cela explique pourquoi les adeptes des sectes commettent des atrocités au nom d'un gourou. Ils vont jusqu'à dépouiller financièrement leurs parents pour remplir les caisses de l'organisation, par exemple. On a parlé d'effet « hypnotique ». Le gourou est vécu comme le leader qui gouverne l'inconscient de l'adepte par son éthique de remplacement. Il va tantôt utiliser la dissuasion ou la terreur ;

fréquemment il associe sa démarche à un dessein supérieur. Les dictateurs le savent par expérience lorsqu'ils manipulent les foules. Autrement, nous ne saurions expliquer l'obéissance qu'ils suscitent, le respect aveugle du chef, qui « ne se trompe jamais », et l'altération du sens moral chez les opprimés, qui oublie le cas échéant la solidarité ou la valeur de l'humain, même de la vie. L'ennemi politique ne mériterait pas le respect ; il peut être emprisonné ou disparaître, ses biens confisqués, son nom effacé. La propagande politique fait également usage des rapports au surmoi des individus, pour instituer une morale fallacieuse.

Dans nos sociétés démocratiques, la propagande ne parvient-elle pas aussi à contourner l'esprit des lois lorsqu'elle fait appel au sens moral des citoyens, au « respect du bien général », à « la nécessité de sacrifices économiques », et dans l'entreprise, au fameux besoin de « dégraissage d'effectifs » ? La notion de respect de l'individu risque de passer à la trappe.

Les multiples visages de la perversion-narcissique

P.-C. Racamier (1980-1993) a décrit des variantes permanentes, plus ou moins stables, de perversion-narcissique et des variantes passagères, qui peuvent se manifester dans d'autres structures de façon défensive et à la suite de situations de ruptures, vécues traumatiquement. Certains patients se présentent comme des délirants, et ils le sont bien ; ce sont des illuminés qui se vivent en relation avec Dieu, ce qui les autorise à entraîner des adeptes, à les abuser. Si, d'un point de vue clinique, ils sont identifiés comme des psychotiques, en ce qui concerne leurs liens sociaux, ils suivent une logique manipulatrice, c'est-à-dire au service d'un utilitarisme pervers certain.

En général, la pathologie perverse-narcissique s'exprime par des agirs pesant sur des tiers. C'est dans ce cadre relationnel qu'on peut le mieux la détecter. Un certain

nombre de patients limites et psychotiques entrent dans cette catégorie. La perversion-narcissique leur permet de retrouver un certain équilibre, de renverser le sentiment d'emprise et d'intrusion, en devenant dominateurs et envahissants ; autrement, ils seraient submergés par leurs angoisses et leur perplexité.

Ainsi voit-on des patients à tendance sensitive se dire négligés, malmenés, harcelés, abusés, de manière à susciter la pitié, en même temps que la réprobation à l'encontre de ceux qui se seraient comportés agressivement envers eux, des individus qui auraient pour but de leur nuire. Ils soulignent uniquement ces conduites « préjudiciables » ou ils les déforment. L'interprétation comme mécanisme pathologique est ici la règle. Et ils en tirent aussitôt un sentiment de triomphe devant leurs accusés incapables de se défendre, parce que déçus et désorientés. Bon nombre de ces revendications sont inspirées par la lecture de faits divers. Échafaudés sur des éléments de la réalité, ces scénarios sont reconstruits de telle façon que les patients apparaissent comme des victimes innocentes et forcées. Le public, qui adhère à leur point de vue, exprimera à son tour de la réprobation en jugeant négativement les personnes désignées comme fautives.

D'autres personnalités pathologiques semblent assez proches de la perversion-narcissique : le pygmalion, l'intrigant.

Pygmalion fut un sculpteur et roi crétois qui, d'après la légende, était tombé amoureux de la statue qu'il avait sculptée. Le voyant désespéré, Vénus a insufflé la vie à cette dernière, qui est devenue sa femme. Le pygmalionnisme est une forme clinique qui reprend ces aspects : un sujet se propose de sculpter la personnalité d'un tiers, avec lequel il entretient des relations passionnelles souvent, et qu'il considère comme inculte, incomplet ou fragile. Pour cela, il utilise des méthodes à la limite du supportable pour son pupille, des punitions, mais aussi des récompenses. Il se réfère peut-être à un ordre qui ne serait pas organisé par la

loi et la transgression, mais par le pur et l'impur. Autrement dit, le plus important est l'exigence d'atteindre la perfection et l'harmonie des formes, et non le respect des autres. On parle également de pygmalionnisme à propos des pronostics gratuits et précipités des enseignants qui finissent par induire le destin de l'élève, pour des résultats négatifs et aussi positifs.

Le corrupteur diffère du pygmalion. Cette fois, le vœu est carrément destructeur, ce qui n'exclut pas qu'il aime sa victime, qu'il l'idéalise même. Toutefois, elle joue le rôle d'instrument, pour servir un objectif de gain, ou de revanche. On le voit dans le monde de l'entreprise, où peut régner un pervers-narcissique, qui, en même temps qu'il malmène certains employés, les méprisant, feignant de les ignorer dans leur savoir-faire ou dans leur besoin de participation, s'entoure de personnes entièrement dévouées, promptes à l'aider au moindre signe de faiblesse, les fidèles parmi les fidèles (Ch. Dejours, *op. cit.*). Ces dernières sont le calque de son désir. Mais elles ont souvent perdu le sens des choses vraies, c'est-à-dire des lois relationnelles. Le corrupteur, qui agit sur l'esprit de l'autre pour y trouver un soutien et une source de libido, lui apprend à se délester de considérations morales, « charge inutile » qui le dessert dans son ambition sociale. Dans de nombreux cas, le corrupteur essaie de mettre en contradiction les lois sociales et les désirs, le respect des bienséances et des conventions, et le bien être ; c'est sa doctrine. La réalisation du mythe du double est au centre de cet entraînement, Balzac (*Illusions perdues*) le remarque à propos du faux prêtre Herrera et de son pupille Lucien.

L'intrigant est assez proche, à cette nuance près qu'il suscite des oppositions et attise des conflits, sans avoir la prétention de former « un élève ». On peut invoquer le cas de Iago comme celui qui a saisi l'opposition entre le monde privé et le monde public (déjà repérée dans la tragédie de *Médée*) et l'a exploitée à des fins personnelles. Othello est le chef, mais il aime Desdémone, qu'il pense s'être unie à lui

par pitié. Cassio a perdu sa situation et souhaite se servir de la femme du Maure pour qu'elle intercède auprès de son mari. Les conditions étaient réunies pour susciter la jalousie du Maure. Je ne sais si toutes les intrigues se nouent dans des contextes semblables, mais il n'en reste pas moins que cette opposition tiraille souvent les esprits et se prête à un tissu d'impostures. Les politiciens connaissent la formule pour monter en grade dans leurs carrières. Un exemple du passé me permettra d'illustrer mes idées sur l'intrigue.

Alcibiade, homme d'État athénien

Alcibiade fut une personnalité politique de premier ordre qui vécut à Athènes entre 450 et 404 avant l'ère chrétienne. Figure riche en contrastes, brillant stratège militaire et politicien patricien, homme du monde, il nous intéresse par ses traits qui, rappelant la perversion-narcissique, lui ont permis d'accéder aux plus hautes fonctions. La cité a cru en lui, avant de connaître son déclin politique. Jacqueline de Romilly (1995) a bien souligné l'ambition démesurée du personnage, son égocentrisme et aussi ses dons et ses talents exceptionnels. Sa beauté lui facilitait les contacts sociaux ; il a su s'en servir pour séduire le beau sexe et l'utiliser admirablement, afin de trouver un accès au pouvoir ou, quand la situation a tourné en sa défaveur, pour prendre la fuite. Il ne s'est pas non plus privé de séduire amicalement des hommes. « Il savait enjôler, même ceux qu'il avait offensés, et il finissait par les mener où il voulait » ; le satrape perse Tissapherne, par exemple (Romilly, *op. cit.*, p. 19). Ses victoires sportives, très prisées en Grèce ancienne et contribuant à la popularité des hommes de pouvoir, ont joué également un rôle dans son ascension politique.

D'origine noble, il était riche. Fils adoptif et pupille de Périclès, il fut l'élève de Socrate aussi, dont il sut saisir le message au point que Platon le choisit pour prononcer son éloge.

Pendant sa jeunesse, Alcibiade se fit remarquer par ses accès d'insolence, ses prises de risques démesurées, par les critiques franches bien qu'excessives qu'il adressait aux autres, par des scandales enfin. Un épisode le dépeint admirablement : les Athéniens se réunissent en assemblée pour recevoir et acclamer des donateurs. Alcibiade, qui commence déjà à être populaire, offre une caille, qui, aussitôt libérée, s'envole. Désabusé, le public essaie de l'attraper. En vain. De même, on vient demander des comptes à Périclès sur sa gestion financière ; Alcibiade aurait répondu aux magistrats que Périclès ferait mieux de se débrouiller pour ne pas en rendre. Enfin, Alcibiade possède un chien, qui a une belle queue. Il la lui coupe ; les Athéniens se scandalisent. Lui est ravi que l'on parle de lui, quitte à passer pour un sauvage ou un désinvolte. Au moment où il entrera en disgrâce, bien d'autres histoires circuleront à Athènes, certaines fausses, d'autres plausibles : Alcibiade préfigure le politicien moderne qui adore se mettre en avant, même s'il est critiqué, car il sait que le plus important est de ne pas se faire oublier ; un jour, on pardonnera.

Si son insolence était proverbiale, certains problèmes suscitaient la réprobation : sa violence, son impulsivité. Mais il comptait sur son charme pour s'en tirer.

Homme marié, il aimait séduire les femmes, notamment les épouses de ses amis et protecteurs, comme le roi de Sparte, qui l'avait abrité après sa fuite d'Athènes. Sans scrupules, il trahira successivement sa ville, puis son ennemie, Sparte, pour finir par se réfugier en Perse. Il imaginait toujours des stratagèmes afin de « sauver sa peau », se servant des oppositions entre parties, choisissant le côté du plus fort, et, comme il était au fait de nombreux secrets d'État, il n'hésitait pas à les utiliser tour à tour, jusqu'à même les révéler aux opposants.

Dès son entrée en politique, il est porté par une grande ambition envers sa patrie. Sa gloire s'est construite grâce à des succès militaires. Son point de vue est favorable à l'expansion impériale ; il pousse sa cité à la guerre en dépit des

conditions de terrain et de stratégie, ce qui lui sera néfaste. On peut songer à un désir d'identification à Périclès, plus formel que profond et peu adapté aux circonstances nouvelles. Dans son action politique, il adopte des positions contraires : il s'allie facilement avec ses ennemis de jadis, puis il fait et défait les pactes sans autre considération que de parvenir à ses fins.

Ses points de vue vont fréquemment du côté de l'engagement guerrier ; pour cela, il aiguise la méfiance des Athéniens à l'égard de Sparte. Quand cette cité envoie une délégation avec le projet de signer une alliance, il fait tout pour que ce projet échoue. Alors qu'il propage l'idée que cette délégation ne veut nullement la paix, il entretient des contacts privés avec quelques-uns de ses membres, qui vont par la suite l'aider lorsqu'il ira se réfugier à Sparte. Alcibiade intrigue en mentant et en conduisant les autres à le faire, avec des promesses séduisantes quant au contenu, mais vagues et au fond irréalistes quant aux possibilités concrètes de les mettre en pratique. Il engage sa parole sans difficulté pour s'en dédire sans hésiter, si cela s'avère nécessaire. Il intrigue pour attiser les oppositions. Car il préfère la guerre qui lui donne l'occasion de démontrer ses talents et d'acquiescer plus de pouvoir personnel.

Une série d'« affaires » feront toutefois trembler l'édifice : elles concernent la religion, et, sur ce point, la cité n'est pas prête à passer outre. Il sera accusé d'avoir mutilé des statues dédiées à Hermès et d'avoir participé à une réunion hérétique, où l'on aurait ouvertement parodié les mystères. Le peuple y verra un signe de son ambition à s'installer en tyran. Ce sera l'une des premières difficultés qu'il rencontrera sur sa route, assez sérieuse pour entamer sa carrière. Il finira par trahir sa patrie ; deux fois proscrit, il reviendra plus tard en sauveur et mourra assassiné, en exil.

Quelle conclusion tirer de son exemple ? Alcibiade fut un homme exceptionnel, mais trop ambitieux et manquant de scrupules, aux méthodes faisant appel à la manipulation

ouverte. Il permet de saisir les complexités qu'entraîne ce type de procédé. Libre à chaque lecteur de se servir de ce modèle pour mieux comprendre certains exemples plus proches de nous. Bien que d'autres hommes de pouvoir aient pu opérer de même, au nom d'un groupe ou d'une conception idéologique, la différence réside dans la grandeur et l'importance historique des personnages. Toutefois, on peut toujours comploter et intriguer, mais c'est encore plus compliqué quand on n'est pas animé par un dessein collectif, mais personnel.

L'action d'Alcibiade s'est heureusement avérée bénéfique : dans le siècle suivant, prenant conscience des conséquences néfastes de l'inimitié entre cités si proches par leur culture, les Grecs ont décidé de créer des alliances en vue à se confédérer (J. de Romilly, *op. cit.*, p. 240). Désormais, ils ont commencé à parler d'une même voix. Au fond, les humains ne paraissent nullement disposés à se quereller, mais à se rapprocher et à vivre en paix. À moins que le mouvement ne soit cyclique. Trop d'intrigue finit par dégoûter. Mais en est-on pour autant protégé à jamais ?

La perversion-narcissique chez la femme

Le sexe masculin est largement représenté dans ces pathologies. Pourtant, on peut aussi les rencontrer chez les femmes, notamment dans le contexte de leur relation à l'enfant, ne serait-ce que parce que ce fut longtemps le domaine quasi réservé d'action des femmes. L'évolution changera sans doute de plus en plus la donne. On verra de plus en plus de perverses-narcissiques dans la vie professionnelle et politique. Il s'agit de mères qui ne reconnaissent pas à l'enfant son droit à l'autonomie, puis à une vie sociale et sexuelle d'adulte, qui entretiennent chez lui le sentiment qu'il ne peut exister sans leur regard, leur avis, leur stimulation et qu'il n'a pas le droit à disposer d'une pensée à lui et d'un espace intime. Le monde extérieur est dépeint négati-

vement, entretenant l'idée qu'il est « hostile » ou « insatisfaisant ». En même temps, on essaie de convaincre ces enfants qu'ils n'ont pas les capacités pour se développer dans ce milieu. Ces mères « sont » le rêve de leur enfant. Pour illustrer ce fonctionnement, voici une thérapie familiale.

La famille Jacinthe : faux départs et vrais clivages

Cette thérapie s'est déroulée pendant une période de deux ans à raison d'une séance tous les quinze jours, puis à un rythme d'une séance par semestre¹. Sont présents les parents et trois enfants, une fille aînée, le cadet, la dernière de vingt ans, qui présente des troubles psychotiques sérieux : délire multifocal, idées d'influence, crises clastiques. Le couple parental était divorcé depuis quelques années ; chacun des parents avait refait sa vie maritale, mais ils étaient restés proches. Lorsque la thérapie a commencé, les vieilles querelles entre les conjoints ont toutefois été remises sur le tapis. Nous avons compris que les circonstances de cette séparation pesaient encore lourdement sur leur existence et que, probablement, elles avaient eu une incidence sur les difficultés de la benjamine.

Le mari était parti de la maison après avoir appris une liaison de sa femme avec son « meilleur ami », un musicien « très romantique, inventif et drôle ». Il est revenu dans sa région natale où il a repris une affaire familiale. Sa propre mère occupait une place importante dans sa vie. Au pays, il a retrouvé une femme, ancienne connaissance, et s'est marié avec elle ; il voulait mettre cette dernière à l'écart de son « ex »-famille, « pour lui épargner » des soucis. Ses enfants n'avaient plus le droit de retourner dans la région de leurs proches du côté paternel. En fait, le père avait mis beaucoup de barrières parce qu'il était « écoeuré » de tant

1. J'ai évoqué ce cas dans *La Parenté fantasmatique*. Pour la présente version, j'ai choisi d'autres fragments inédits du processus de la thérapie.

de « conspirations » et de « trahisons ». On allait « saboter » sa liaison actuelle. J'ai pris connaissance de cet aspect de la vie familiale, pourtant essentiel bien longtemps, après le début de la thérapie, le père voulant toujours « isoler » ses différents investissements. Cela convenait un peu à tout le monde, car un pacte collectif s'était noué entre les différents membres de cette famille pour faire apparaître le père comme un être raté, cause des difficultés familiales. C'était probablement pour cette raison que lui-même ne faisait pas grand-chose pour revendiquer une position plus acceptable dans la famille.

C'est l'attitude de la jeune patiente qui a bousculé l'ordre des choses. Devenant progressivement plus lucide, elle nous a dit qu'elle était fortement attachée à son « malheureux père » et qu'il lui était pénible de ne pas pouvoir aller chez lui pour lui rendre visite. Évidemment, Mme Jacinthe ne s'est pas laissé faire si facilement. L'organisation des liens la montrait comme celle qui avait été plutôt la « victime ». Et comme une mère protectrice, dévouée. Sa fille dépendait grandement d'elle, elle savait s'occuper de sa douleur et « la calmer comme personne ». Son aura toute-puissante, celle d'une femme infaillible, devait être respectée sous peine de passer pour ingrat. De toute façon, personne n'osait la remettre en cause lors des séances. Quand elle sentait que le vent allait tourner en sa défaveur, elle devenait caustique, utilisant son sens aigu de l'observation. Pendant un court moment, elle a trouvé un bouc émissaire idéal en la personne de sa belle-mère qui « dirigeait » son ancien mari « à son insu ». Il n'en était que plus lourdement disqualifié. Son cas rappelait celui des pervers-narcissiques qui nourrissent leur narcissisme aux dépens de celui des autres. Son ex-mari, qui adoptait des attitudes inspirées de sa propre angoisse de persécution, ne faisait que confirmer la « valeur » supérieure de madame. Ces « accommodements » au désir de l'autre, si typiques de leurs relations, ont été interprétés en séance.

L'alliance père-dernière fille se dévoilant et se renforçant, celle-ci a pu elle-même trouver une plus grande sérénité, consolider son narcissisme. D'une alliance filiale secrète et mal en point, ils sont passés à une alliance susceptible de resserrer leurs liens objectaux. Le nœud de l'histoire familiale apparaissait lié *aux rapprochements timides des filles avec leur père lors de l'adolescence*. Les problèmes des parents en tant que couple, les infidélités, les manipulations, les positions de dédain ou d'admiration ont été compris et interprétés en séance comme réactionnels aux investissements libidinaux naissants père-filles, et difficilement négociables dans le cadre de leurs liens narcissiques réclamant de la fidélité absolue.

Lors d'une séance, au cours de la deuxième année, les cinq membres de la famille sont présents : ils me disent qu'ils ont envie de me parler de quelque chose qui les chagrine depuis longtemps. Ils ont l'impression que je m'ennuie avec eux. Comme preuve, j'ai bâillé à trois reprises pendant la séance précédente. La sœur aînée dit que je dois être très pris. Le père explique que lui-même est très occupé et que, pour venir ce matin, il a dû annuler six rendez-vous avant de prendre la route (!). La patiente s'énerve, elle dit qu'elle ne supporte pas qu'on la laisse de côté. On la fait taire en lui disant qu'ils parlent de choses importantes. La mère ajoute que, si le frère ne parle pas en séance, c'est qu'il a peur d'éclater de rire. J'aurais une ressemblance avec un ancien ami de la sœur, qui a eu un « comportement dégueulasse » avec elle, en la laissant tomber par ailleurs. La mère, toujours caustique, se plaint que les séances lui paraissent trop courtes, et qu'ils sont obligés d'aller au bistrot après pour discuter entre eux et la prolonger « comme une vraie séance ».

Il est évident que le sentiment de dépendance est au fondement de la plainte des membres de cette famille. L'avidité se traduit par des sarcasmes, le transfert sur le cadre est déplacé sur le bar, où mon influence directe ne se ferait pas sentir, bien que, s'ils arrivent à si « bien discuter entre eux », cela me paraisse fortement lié à notre travail. Le

reproche qu'ils expriment à mon égard devrait donc être mis sur le compte d'un investissement paternel très clair. De ce fait, le père hériterait de toutes les ambiguïtés de la symbolique de sa fonction. Il fallait le dévaluer quelque part. Entre-temps, ils admettent avoir amélioré leur niveau d'entente, grâce à la thérapie.

À l'issue de cette thérapie familiale et selon les données recueillies auprès de sa thérapeute individuelle, qui l'a suivie durant une dizaine d'années, la patiente évolue favorablement. Elle étudie dans une école de peinture et se consacre avec des hauts et des bas à cet art. Elle semble garder un souvenir reconnaissant de notre travail de thérapie familiale, qui lui a permis de « découvrir son père ».

Ainsi, il apparaît que les avatars du lien de ce couple influencent les liens de filiation et que ces derniers pèsent sur les alliances et sur l'image si asymétrique de chaque parent. La mère se montre fière de sa position de sauveur et, en parfaite manipulatrice, elle prend appui sur les fragilités des autres pour continuer à les contrôler. Le père doit « cacher » sa nouvelle femme — il n'en parlera pas avant longtemps, façon de ne pas assumer son remariage, se montrant encore plus offensé parce que trahi. La fille psychotique le défend à sa manière et, partagée entre ses deux parents, régresse vers la psychose faute de savoir négocier ces différents facteurs. La forclusion du père (rejet réel et psychique de sa fonction) tient à cet engramme ; l'évolution favorable de la fille se fait sentir lorsque l'érotisme du père est mieux éclairé et assumé.

La perversion-narcissique est une maladie complexe. J'ai essayé de fournir des éléments pour la détecter dans différents contextes. Elle pose de manière dramatique la question de l'emprise, mais, de ce fait même, elle crée les conditions pour rebondir. Les êtres humains retrouvent face à elle un souhait de concorde et de solidarité. Ils décident de se rassembler dans un esprit de groupe, avec le sen-

timent que la beauté des choses et la noblesse d'âme valent plus que les intérêts mesquins, que les intrigues, les tromperies et les manipulations. En tant qu'humains, ils méritent mieux. Pourvu qu'ils acceptent leurs limites et les désirs de chacun, ils seront disposés à se tolérer un peu comme les Grecs débarrassés d'Alcibiade.

CHAPITRE 11

Jeux de vilains *Le sadomasochisme moral*

*« J'ai découvert un super-dictionnaire pour masochistes.
Il y a tous les mots, mais ils ne sont pas dans l'ordre alphabétique. »*

Franck TYGER.

Ce trait d'humour indique de façon très frappante que le masochiste cherche la difficulté : il ne supporte ni l'aisance, ni le confort, ni le bien-être, ni le succès, ni le compliment, ni le fait d'être admis par un groupe de gens. Alors, il tend à les annuler par des conduites d'autosabotage : s'il est apprécié, il peut même se fâcher. Mais penser que le masochiste fait bon ménage avec le pervers-narcissique serait erroné. Le partenaire idéal du masochiste, c'est le sadique. D'où l'intérêt de les étudier ensemble. À la différence du pervers-narcissique, le sadique cherche une certaine jouissance. Son plaisir se construit à travers le triomphe sur l'autre. Le pervers-narcissique, lui, est un stratège ; il sait vers où il veut aller. Son profit est tout autre, plus matériel, plus palpable, que celui du sadique, qui aime l'instant.

Ce dernier est-il un joueur ? Il peut jouir d'une relation qu'il organise comme un scénario de jeu. En ce qui concerne les figures de l'esprit, disons que le pervers-narcissique est caustique, alors que le sadique préfère le sarcasme, au mieux l'ironie. Le cynisme leur est commun, dans la mesure où ce dernier fait florès dans les différentes perversions à quelques nuances près. Le discours des sadiques est corrosif ; ils aiment faire du mal en mots et en actes. Ils disent souvent ce que l'on ne veut pas entendre, mais ils ont besoin que la victime réagisse. La détruire leur enlèverait la possibilité de poursuivre le jeu.

Ayant déjà écrit sur le sadomasochisme, je voudrais surtout indiquer ici de nouvelles pistes. La littérature à ce sujet est abondante. C'est pourquoi l'exposé clinique sera synthétique dans ce chapitre. J'espère cependant que l'ensemble donnera au lecteur le sentiment que le sujet réserve tout de même des surprises.

Que veut le sadique moral ?

Les relations humaines du sadique se structurent autour d'un axe qui lie jouissance et douleur morale. Selon son désir, il cherche à ce que la souffrance de son partenaire masochiste apparaisse dans la sphère où lui, le sadique, se sent le plus affecté. Le but est le *retournement* de la situation inconsciente afin d'éloigner ce qu'il vit comme un danger. S'il craint la castration, il est possible qu'il la fasse vivre à son partenaire, le mortifiant à ce niveau, soulignant ses insuffisances, ses limites personnelles. S'il craint la perte, le sadique fait en sorte que l'autre se sente menacé par son départ. S'il a tendance à la honte, il s'arrange pour que l'autre y soit confronté.

Le comportement dont il raffole le plus est la culpabilisation ; il en connaît tous les subterfuges et toutes les variantes. Il sait que la culpabilité rend les êtres faibles, disponibles, serviables. Se trouver un esclave, voilà ce qu'il cherche.

La torture est une manœuvre pour jouer de façon suspensive au risque. Pour bien des personnes, il est plus difficile de rester dans l'attente d'un malheur que de le vivre. Elles préféreraient qu'il arrive une fois pour toutes. Le sadique joue à l'indécision du destin : oui ou non, cela va-t-il arriver ? La situation traumatique, tellement crainte, va-t-elle se produire ? Il saura alimenter l'angoisse quant à un dénouement fatal. Comme d'autres pervers, il « joue » à un destin funeste, le pronostic sombre, le malheur inévitable.

La dimension érotique de la culpabilité est en principe essentielle. Le patient essaie d'inverser le courant : c'est l'autre qui serait impuissant, incapable, etc. Car le sujet craint d'être dévoilé dans sa propre castration.

De la cruauté au quotidien

Pour classer les différents sadismes moraux, nous aurons du mal à trouver la ligne de partage, tant la cruauté prend des formes déguisées. Certaines sont assez généralisées chez des dominateurs s'exprimant en permanence. Certaines peuvent être liées à des états psychotiques ou limites. Pour compliquer les choses, le sadisme et le masochisme sont complémentaires et coexistent souvent chez un même individu, comme l'a suggéré Freud, qui y voyait deux tendances, l'une active rattachée au sadisme et l'autre passive au masochisme. On note aussi des formes de sadisme banalisées derrière les mœurs domestiques les plus anodines. Ainsi, on rencontre dans la vie des familles ou au travail des personnes qui mettent exagérément l'accent sur les défauts des autres. Elles décrètent que ces derniers n'ont pas bien effectué telle ou telle tâche, qu'ils n'ont pas bien compris ce qu'on leur aurait expliqué. Elles adorent souligner les fautes de langage des autres, les erreurs ou ignorances, etc. Les cas sont fréquents chez les intellectuels et les scientifiques, devenus exigeants sous la pression de leur milieu familial d'origine et de leurs pairs ou de leurs enseignants. « Cher-

cher la petite bête », « pinailler » sont des attitudes habituelles des sadiques. Ils ne tirent pas forcément des conclusions générales et abusives sur les intentions de ceux qu'ils critiquent, comme le feraient les pervers-narcissiques. Il n'en reste pas moins qu'ils peuvent être très exaspérants. Le climat d'insécurité qu'ils instaurent est une autre manœuvre active : la cruauté va ici jusqu'à laisser l'autre aux prises avec ses angoisses, jusqu'à les stimuler et les attiser. Parmi les maltraitances des parents envers leurs enfants, la négligence et la privation en matière de nourriture, de soins, de vêtements, sont les plus cruelles.

Dans tous ces cas, ce sadisme est proche de l'analité. Le désir de maîtrise vise en général à une neutralisation de l'expérience du plaisir : la victime n'a pas le droit de s'épanouir, de s'enthousiasmer, de jouir. Le sadique anal cherche l'exclusion de la différence, celle-ci étant source d'attrait pour le commun des mortels. Rappelons-nous les traits de l'analité : effacement de la différence sexuelle, jouissance dans la rétention (et dans la retenue), ascétisme et scepticisme. Le lisse et le fade seraient ses piliers éthiques.

En voici une courte illustration clinique. Un homme m'explique que son père avait l'habitude de lui donner la fessée en le mettant au défi de résister à la douleur. S'il criait ou s'il pleurait, le père le traitait de lâche et reprenait le châtement. Du bout d'un long couloir, le père avançait vers l'autre extrémité où, angoissé, l'enfant attendait, tourné contre le mur, les fesses à l'air. Un jour, mon patient découvrit le martinet avec lequel son père se livrait à de tels châtements. Il coupa les lanières. La douleur n'en a été que plus grande lors de la séance punitive suivante. Bien plus tard, le patient comprit que c'était sa mère qui racontait à son père qu'en son absence il avait « fait des bêtises », ce qui déclenchait inexorablement la colère du père. Celui-ci aimait aussi l'emmener voir des combats de boxe pour lui « former le caractère », selon son expression. Il se souvient que, voyant un jour un boxeur battu dans un état lamen-

table, il se mit à pleurer. Son père le prit à partie et lui reprocha de réagir comme une femmelette.

D'autres variantes, fréquentes dans la vie de tous les jours, évoquent des formes orales de sadisme : désir de décortiquer les méthodes des personnes, leurs activités, de « triturer » leur savoir. Cela peut s'exprimer au niveau de l'objet de la connaissance, dans la recherche, lors de la lecture, le travail des textes ou chez le polémiste, et se sublimer. On aurait tort, par exemple, de considérer qu'un tel procédé est au service de l'envie de l'intelligence d'un créateur. Le sadique oral ne peut établir un contact avec son objet de savoir qu'en le critiquant, voire en le démolissant. Le but final est de le faire sien, de le « dévorer ».

Une forme proche de sadisme oral s'exprime chez certaines personnes qui insistent de manière répétée pour être écoutées et pour que l'on prête ainsi attention à elles, ce que l'on appelle communément des « casse-pieds ». Elles tiennent peu compte de la disponibilité, des besoins et des désirs de ceux qu'elles harcèlent et semblent se comporter comme si on leur devait quelque chose. Plus que la douleur psychique, elles déclenchent une sensation d'étouffement.

Nous sommes là aux confins de la perversion. Mais souvent les voies s'entremêlent entre sadisme moral pervers et sadisme névrotique, si banal et courant en fait. On notera, en général, un essai de se dégager d'une impression de malaise sous les effets de la sévérité d'un surmoi inhabituellement dépourvu d'indulgence, ce qui explique que toute satisfaction soit rapidement confondue avec une transgression.

Que veut le sadique moral, en somme ? Veut-il être aimé, par exemple ? Probablement. Mais il part vaincu, il n'y croit pas. Ou encore, il ne supporte pas d'avance le plaisir de la rencontre avec le désir de l'autre. Sa jouissance ne tolère pas la symétrie. « Il n'est pas normal que l'autre soit heureux. » « Il doit plutôt me respecter dans la crainte et le déshonneur, et m'en remercier, car je lui ai fait découvrir sa nature abominable. » « C'est à cette condition que je suis satisfait. » « Ma jouissance est l'inverse de son épanouisse-

ment. » « Mais il ne doit surtout pas croire qu'il a bien fait. Plus il se démène pour conforter mon désir de l'humilier, plus je veux lui montrer qu'il se fourvoie. » « Jamais assez, assez bien, assez bien compris ; ses efforts ont été nuls, ou insuffisants ; il n'y a pas mis le cœur, les tripes. »

Les dieux de l'Olympe avant les tortionnaires modernes le savaient : Sisyphé fut condamné à pousser une grosse pierre jusqu'au sommet de la colline, puis à la faire dégringoler, et ainsi à l'infini. Tantale fut attaché à un arbre aux fruits juteux, mais, ne pouvant les atteindre, il dut éternellement souffrir de la faim, l'eau à la bouche.

Si le sadisme et le masochisme sont bien typiques et distincts, ils se combinent, comme Freud l'a mis en lumière. Certains individus se font odieux parce qu'ils cherchent à se faire durablement détester. Ils sadisent, mais dans le but de tirer des « satisfactions » masochistes. Cette idée nous introduira à la problématique des différents masochismes.

Le masochisme, maintenant

En 1989, j'ai évoqué le cas d'une patiente, Sarah, pour illustrer le transfert masochiste. Elle en présentait des traits typiques : *la recherche de l'humiliation, de l'échec et de l'exclusion*. Il m'était difficile de mentionner à l'époque les symptômes pervers sexuels qu'elle manifestait. Leur interprétation reste hésitante quant à l'organisation de base de cette femme : s'agissait-il d'une véritable structure perverse ou d'une névrose grave ? Ces symptômes se manifestaient occasionnellement et étaient marqués par une grande indifférenciation : elle pratiquait le pluralisme dans des « réunions » qu'elle organisait avec quelques-unes de ses relations, mais qui ne se connaissaient pas entre elles. Après coup, elle avait toujours le sentiment de s'être fait « avoir », parce qu'une autre femme finissait par lui prendre le partenaire (ou les partenaires) avec lequel elle aurait voulu passer le plus de temps et vivre l'étreinte érotique la plus intense.

On pouvait y reconnaître une note masochiste certaine. Elle aimait également partager son lit avec des filles, en parallèle à sa vie de couple hétérosexuel. C'est dès sa puberté qu'elle vécut des besoins polymorphes de sexualité. Elle fut initiée par son père. Curieusement, elle lui est restée fidèle, puisqu'elle n'a jamais voulu le dénoncer. Au contraire, elle le considérait comme un homme d'honneur, de grande qualité, « certainement insatisfait sexuellement avec sa mère ». Adulte, elle avait le sentiment qu'il possédait une force de caractère exceptionnelle ; assez « carré », il savait s'imposer et faire valoir son point de vue quand la situation le demandait. Il trouvait toujours une parade s'il était mis en cause, sans mentir et sans éviter les écueils. Quand elle relatait les scènes sexuelles qu'il lui a fait subir, elle semblait apprécier certains gestes, les imaginant comme des « raffinements », alors que, au vu de son récit, ils ne me paraissaient en rien exceptionnels. En bref, elle paraissait vouloir me le présenter comme un être qui mériterait la plus haute estime. Plus tard, elle a eu des relations incestueuses avec son frère plus jeune d'une huitaine d'années, et déjà, lorsqu'il n'était encore qu'un nourrisson, elle aimait le prendre dans ses bras et jouer avec lui à « la maman », en simulant de l'allaiter avec ses seins d'enfant.

Ses attitudes masochistes parsemaient sa vie et infiltraient notre travail analytique. Aucun progrès ne lui paraissait acceptable ; elle pouvait l'annuler par des gestes ou des paroles. Si je lui proposais des interprétations, cela voulait dire qu'elle me faisait pitié. Peut-être ne la jugeais-je pas assez intelligente ou évoluée psychologiquement. Peut-être ne représentait-elle à mes yeux qu'un cas « minable ». Ou bien sans doute avais-je un « faible » pour elle. Avancer lui paraissait suspect. Elle ne manquait pas d'arguments pour le démontrer quand cela était nécessaire.

Dans un autre registre, elle avait subi de nombreuses épreuves physiques et morales, mais il était rare qu'elle s'en plaignît. Enfant, elle fut laissée à ses grands-parents par ses parents partis loin, sous prétexte qu'elle ne pouvait pas les

accompagner, faute de moyens. Plus tard, elle a su que ses parents menaient une vie confortable et qu'ils ont eu entre-temps un enfant. Alors, elle se demandait pourquoi ils ne l'avaient pas récupérée. Elle a conservé longtemps cette impression de doute et d'imposture, et elle a fini par se faire une raison. Sarah a vu son destin au sein de la famille comme celui d'une enfant qui devait remplir un rôle d'attente et de sacrifice. C'était le prix ou la condition de son appartenance familiale. Être là sans rien exiger, au service des besoins et des satisfactions des autres, fussent-ils lascifs. La vie et l'amour passaient à côté d'elle. On comprendra mieux pourquoi sa situation en couple ou en relation sexuelle à plusieurs la faisait se retrouver perdante, seconde, doublée par une autre. Dans le choix de ses partenaires de soirées chaudes, elle semblait « sélectionner ceux qui allaient bien s'entendre entre eux mais qui allaient finir par l'oublier ». « Mon destin, c'est de construire le plaisir des autres », aimait-elle conclure.

Le travail analytique a porté ses fruits, je pense, après l'examen de tous les aspects rattachés à son masochisme moral, en passant par une période dépressive et plus tard par une période de violente contestation et d'autodéfense qui n'a pourtant pas entraîné de nouvelles pertes. Elle a su enfin crier sa douleur et son sentiment d'injustice sans trouver, comme précédemment, des excuses à ceux qui l'avaient offensée.

Des explications controversées

L'exemple de Sarah nous rappelle celui de Jean-Paul, patient masochiste de caractère, mais qui présentait également des manifestations masochistes sexuelles (chapitre 5). Sarah mettait en scène une sexualité à plusieurs partenaires où elle finissait en « perdante ». Dans son cas, la composante de caractère était déterminante. C'est pourquoi elle est présentée dans ce chapitre. Son exemple illustre différents

aspects de la psychopathologie masochiste, mais il ne dissipe pas le malaise souligné déjà par de nombreux psychanalystes et par Freud en premier. Comment des êtres humains peuvent-ils multiplier les conduites allant à l'encontre de leur bien-être et de leur bonheur ? Comment se fait-il que des individus se complaisent dans la maladie ? Pourquoi le besoin de punition ? Être le bourreau de soi-même ?

Les points de vue des différents analystes divergent parfois, et l'enjeu de leurs positions dépasse largement la clinique pour concerner les questions liées à l'influence du social et au rôle de la biologie dans les comportements humains. L'approche de Freud est large, car elle interroge, outre la clinique, la place du sadisme et du masochisme dans le développement et dans la formation de l'être. Si ses conceptions ont évolué avec les années, c'est parce qu'il a modifié ses hypothèses sur le fonctionnement psychique, notamment la théorie des pulsions (ces forces situées entre le biologique et le psychique et qui gouvernent ce dernier). Il n'est pas exclu, par ailleurs, que le mystère du masochisme l'ait conduit à introduire de nouveaux concepts. Jusqu'en 1920, Freud parlait de sadisme originaire, autrement dit d'un avatar de la pulsion sexuelle qui est universelle et qui conduit le jeune enfant à vouloir la décharger en causant de la douleur à l'objet, et plus généralement ayant un but d'emprise sur lui. C'est l'idée formulée en 1915 (a). Cette orientation première de la libido subit un retournement, elle « revient » sur le sujet, et, par la même occasion, sa nature s'inverse : le sadisme se transforme en masochisme ; c'est le sujet qui vit alors une expérience de souffrance provoquée par l'objet sur lui, et il a tendance à s'y fixer. Plus précisément, il jouit paradoxalement de la douleur provoquée en la ressentant de manière masochiste en lui-même par identification avec l'autre qui souffre. Ainsi, il aurait acquis en même temps deux choses précieuses : la douleur n'est pas agie mais imaginée, la mortification est interne ; l'espace subjectif se développant, l'enfant se solidifie psychologique-

ment. Il devient lui-même un *je* qui éprouve, un *sujet* qui a son existence propre.

Cependant, en 1924 (a), ces idées sont déplacées par l'importance désormais accordée à la pulsion de mort. Le masochisme n'est plus envisagé comme secondaire au sadisme, mais comme primaire : il est le corollaire de la destruction qui « ronge » l'esprit, à la base. Pour se débarrasser de cette tendance mortifère, l'enfant expulse le masochisme primordial en le transformant en sadisme à l'encontre des autres. Toutefois, il est encore question de libido, d'excitation et de plaisir sexuels, dans la mesure où, par ou grâce au masochisme, il y aurait fusion, intrication, de la pulsion de vie et de la pulsion de mort ; autrement dit, la libido essaie d'adoucir la portée, dans les différents sens du terme, de la tendance mortifère, en la rendant plaisante. De cette façon, le risque d'autodestruction est éloigné. Le masochisme est un compromis vital pour sauver la vie. C'est ce que l'on observe dans une certaine clinique : le masochisme permet de surmonter les dangers. Comment ? En faisant prévaloir la dimension de pensée dans le plaisir-déplaisir. Ainsi, on peut être mal en point, subir des tourments, des expériences d'échec, mais, si elles sont récupérées par la subjectivité, si la douleur est actuellement *éprouvée*, cela permet d'émerger. Évidemment, les choses se compliquent quand le masochisme tend à se répéter et quand l'échec est recherché pour lui-même. Un sentiment inconscient de culpabilité particulièrement tenace serait ici à l'œuvre.

Les positions de E. Bergler (1949) méritent que l'on s'y attarde, car cet auteur américain fait du masochisme clinique la plaque tournante de toutes les maladies de l'esprit : c'est « la névrose de base ». Le nourrisson ne guérit jamais de la frustration de la perte de la relation idyllique à sa mère. Il en rage, bien que cela ne le conduise qu'à de plus grandes déceptions et privations. De cette situation naît l'interdit de sa violence interne, qu'il retourne ensuite contre lui-même, ce qui donne lieu à une panoplie de modalités

masochistes cliniques visant régulièrement l'humiliation, l'échec, le rejet, et encore des formes indirectes multiples. L'impuissance orale conduit à se faire indirectement du mal.

Pourquoi un menteur ne parvient-il pas à profiter de ses conquêtes et doit-il tôt ou tard saborder les sentiments d'admiration qu'il a éveillés, se demande Bergler en étudiant les imposteurs ? Parce que son masochisme inconscient lui interdit de tirer parti du gain narcissique obtenu, de la considération, conclut-il. De même un flambeur aime-t-il perdre, et non gagner, bien qu'il prétende le contraire.

Il faut faire attention, insiste Bergler : la révolte est parfois au service d'une contre-réaction du milieu et conduit à de plus grandes privations et souffrances. Le sujet va le chercher sans le savoir. Des réserves peuvent être émises néanmoins à l'encontre de cette théorie qui veut trop universaliser l'influence du masochisme, ce qui finit par le banaliser et diminuer *in fine* son intérêt en faisant oublier que, dans certains comportements, chez des personnalités précises, il y a un véritable danger. Il y a des degrés différents de masochisme, la complaisance dans le malheur propre n'adopte pas toujours le même profil chez tous les patients. Ce serait en partie nier, par exemple, le rôle de la perfidie chez certains, leur désir délétère.

Des critiques semblables sont à adresser à ces auteurs qui voient dans le masochisme un équivalent de l'activité psychologique, qui vont jusqu'à dire que le masochisme peut devenir la fine fleur de nos activités de l'esprit. En suivant Freud lorsqu'il montre combien il est sain et mature d'admettre sa passivité et sa féminité inconsciente (1937), ils soulignent que le masochisme intervient dans notre regard sur nous-même comportant toujours une réceptivité passive, un saisissement interne, un travail de pensée parfois ardu, une souffrance en écho à celle des autres, éventuellement provoquée ou imaginée comme provoquée par nous. Comme ce mouvement serait des plus répandus, il apparaît, rappellent des auteurs comme B. Rosenberg

(1991), que ce masochisme subjectif, se développant certes dans notre for intérieur, est un fait universel : ce serait le prix à payer pour notre travail psychique, et, en même temps, cela nous conduirait à jouir de notre intimité pour disposer d'une certaine tranquillité face au monde. Ici la critique serait que ce « masochisme », bien qu'il ait un air de masochisme moral, s'en différencie nettement. Mes exemples montrent la gravité et la ténacité de ce dernier, quand il existe. Il serait donc risqué de généraliser ainsi le concept de masochisme.

Aussi bien Freud que Bergler, il convient de le noter, insistent sur l'origine inconsciente du masochisme ; Freud sur la biologie surtout, comme je l'ai rappelé plus haut. À cette conception se sont opposées deux figures de proue de la psychanalyse : Sandor Ferenczi (1929, 1933) et Wilhelm Reich (1933). Pour le premier, il s'agit de toute une conception où aussi bien sa pratique que sa théorisation cherchent à se distinguer de celles de Freud : il accorde une place importante à l'environnement, notamment à l'action parfois très négative des proches de l'enfant. S'il y a eu un traumatisme et de surcroît mettant en cause les parents rejetants, hyperfrustrants ou carrément pervers, le psychisme est définitivement marqué : la lésion devrait être réparée en priorité par l'analyste. Le terme masochisme n'est pas évoqué dans les exemples que Ferenczi nous propose pour étayer sa conception, mais cela peut facilement s'en déduire. Si un enfant n'est pas très bien accueilli par ses parents, peu disposés, au moment de sa naissance, ou carrément opposés à sa venue au monde, l'enfant aurait du mal à éprouver du plaisir à vivre, il deviendrait trop négatif et peinerait à s'adapter suffisamment. Ces enfants ne se permettent pas d'être trop irresponsables, comme cela est naturellement permis aux plus jeunes. En termes de la théorie des pulsions de vie et de mort, cela signifie que la naissance n'a pas donné l'occasion à la pulsion de vie de s'épanouir, et que les sombres desseins de la pulsion de mort menaceront le moi

du sujet. Nous connaissons déjà les rapports existant entre autodestructivité et masochisme...

Ces problèmes étant liés au fait que l'enfant n'a pas été assez aimé, les choses s'aggravent lorsqu'en outre il est mal-traité. Il n'est pas rare qu'il réponde, à un âge plus avancé, par du masochisme lorsqu'il est placé dans des situations qui n'ont plus un caractère traumatique, comme pour pardonner à ses parents ce qu'il a vécu, et rejeter sur lui la responsabilité quant à la cause de ses anciennes frustrations. Il reproduit alors en lui, en le devançant, le sentiment de rejet dans l'excitation et le plaisir qu'il suppose avoir été celui du parent. Il fera siens des arguments comme celui-ci : « Quand on est adulte, on n'a pas à se mettre en question sur la façon de traiter un enfant. » Tout cela explique pourquoi il est aussi difficile de traiter les patients ayant subi des sévices. Parfois, ils risquent même de se retourner contre ceux qui veulent les défendre.

Le traumatisme a ceci d'affreux, dit encore Ferenczi (1934), que la *paralysie* empêche le sujet de réagir. Il est réduit à la passivité et laissé sans pensée. Il n'était pas préparé à le subir. Puis, patatras ! plus rien n'est comme avant. Or Ferenczi (1933) distingue deux sortes de traumatisme, le traumatisme « antitrauma », nécessaire, car garant pour l'enfant de la normalité à venir, et le traumatisme invalidant qui amène à un refoulement primitif, auquel contribuent les injonctions fantasmatiques et réelles des parents. Ces derniers sont « à côté de la plaque » ou, plus grave encore, ils adoptent des attitudes équivoques. À la place de la tendresse réclamée par l'enfant, ils répondent d'une façon passionnelle (ou perverse), ce qui crée de la confusion chez le petit. Se faire du mal ou réagir contre le monde, ou n'importe comment, permet alors de se libérer d'une angoisse incompréhensible pour beaucoup, ajoute l'auteur.

Reich suggère, de son côté, que le masochisme serait indiscutablement secondaire à des contraintes excessives venant de l'environnement ; il est dans la ligne théorique de Ferenczi, mais il va plus loin parce qu'il attribue à la société

répressive le facteur punitif par excellence. Celle-ci veut canaliser ou contrôler la sexualité quand elle ne se propose pas de la réduire totalement. Le sujet retourne contre soi l'agressivité éprouvée, de crainte d'être châtié. Il préfère le masochisme ; ce serait moins dur ; il en garderait la maîtrise. Pourtant, le châtement n'est pas central, c'est *l'investissement* qui est recherché, autrement dit, l'amour à travers le regard attentif de celui qui punit (cf. le fantasme de « on bat un enfant », rappelé plus haut). Le masochisme en quête du sadisme de l'autre serait un moindre mal.

Ces positions théoriques, on le comprend aisément, sont d'une grande importance : la vie des familles et des personnes est parcourue par le désir de punition et le sacrifice, au service d'une fidélité et pour une appartenance assurée. Au nom de causes collectives, combien de renoncements ! Pourtant, la société nous en demande-t-elle autant ? Quoi qu'il en soit, la part du vécu et des liens est suffisamment justifiée par l'expérience clinique pour que l'on ne puisse pas réduire le masochisme à une simple affaire de pulsion. On est « maso » pour un autre avant toute chose.

La satisfaction du masochiste est trop relative, elle est en projet souvent, un but à atteindre, en suspens. La satisfaction masochiste serait de ne pas en avoir. Ou encore de se l'interdire quand elle devient trop évidente. Ce mot d'esprit de Mel Calman le dit avec ironie : « J'ai dû laisser tomber mon masochisme. Ça me plaisait trop. »

Et la liberté ?

Nous avons progressivement glissé de l'étude de la perversion-narcissique à celle du sadomasochisme. Ils se côtoient parfois. Le masochiste va à la recherche d'un autre, le sadique aussi, afin de répondre à leurs soifs de lien. Mais ce qui caractérise la problématique sadomasochiste, c'est que l'injustice y est reine. C'est un grand système de pensée pour faire la part belle à l'arbitraire. Un sadique trouve dans

la réponse conformiste du masochiste une preuve de la valeur de son oppression. Les êtres humains renoncent-ils à la liberté pour faire place à la vie sociale ? Chez certains, cela semble être le cas. Lorsqu'on écoute des femmes rabaisées par leur conjoint, frappées, réduites au silence, et qui justifient l'oppression qu'elles subissent, nous devons nous interroger sur la part sinistre de la vie domestique, mais également comprendre que le prix à payer pour vivre avec quelqu'un est devenu ici trop cher.

Un véritable engagement pour le combat contre la souffrance humaine passe aussi par des prises de position affirmées, éventuellement agies, en faveur de ceux qui ont étouffé leur détresse, qui n'osent pas la crier, car ils sont persuadés que se faire maltraiter est dans l'ordre des choses.

CHAPITRE 12

Une rhétorique pour la perversion

Le cynisme

*« Les discours des hommes ne sont que des masques
qu'ils appliquent sur leurs actions. »*

STENDHAL, *Filosofia nova*.

Au fur et à mesure de mon travail sur la perversion-narcissique, de nouvelles questions sont apparues sur les perversions, les formes défensives, le rôle de la pensée, le fait que ces patients sont amenés à développer des arguments pour étayer leur action. Le cynisme renforce leurs positions : tableau dans le tableau avec des implications sociales même, celle du cynisme en politique par exemple. Il apparaît dans les différentes perversions sexuelles, le sadisme, la pédophilie. Partout, il remplit une fonction spécifique. Mieux le comprendre permettra d'éclairer les moyens des pervers et le rôle de la pensée et du discours dans les perversions, et ainsi de mieux aider les victimes.

Moche, moche, tout est moche

Produit de la structure perverse, le cynisme « aide » à son maintien. Épargne-t-il l'expression directe de la violence ? Il se présente tout d'abord comme une parole, celle de *l'incrédulité radicale*, mais aussi comme une attitude, une conviction et une stratégie. Cette parole prétend « dénoncer » l'absence de valeurs, elle « démythifie », par la dérision souvent, les intentions retorses des autres. Derrière la gentillesse, elle « dévoile » l'idée de profit. Derrière l'amour d'une femme, le vœu d'ascension sociale. Elle « prédit » aussi des catastrophes futures. Il faut se méfier des moments de bonheur, dit le cynique, car ce sont les prolégomènes d'un désastre. Cela se retrouve au niveau des pronostics avancés pour la vie courante ou lorsqu'il est question de la société, du monde. En somme, il n'y aurait rien de bon, de réparateur, de noble chez l'humain en général et chez l'interlocuteur en particulier.

Ainsi le cynique jubile-t-il lorsqu'il réussit à démolir la beauté, la noblesse d'esprit et les créations humaines. Il se vante d'être clairvoyant. Mais sa perception est partielle à cause du clivage : « Vous ne voyez pas ce qui se trame derrière. » Le discours va jusqu'à l'insulte et l'outrage. Emporté, le cynique est dans ce cas à court de ressources. Tel fut le cas de mon patient Théophile, ainsi que nous le verrons plus loin.

Il raisonne en « parfait cynique », dit Freud (1938), du garçon qui, découvrant l'activité sexuelle de sa mère, affirme qu'elle fait « pareil que les prostituées ». Car il sait que ce n'est pas le cas. Le garçon prend la partie pour le tout. Suffit-il qu'il y ait désir pour qu'une femme soit désignée comme prostituée ? Il généralise : toutes celles qui font l'amour sont des prostituées. Il range ainsi sa mère dans la catégorie des femmes méprisables, mais en fait, jaloux, il la désire d'autant plus.

L'immoralité

Au premier abord, le cynisme est donc une parole sous-tendue par des rationalisations. Le sujet justifie sa froideur et son manque de scrupules... à l'instar des pères incestueux qui se disculpent en disant avoir été eux aussi violés. Mais cette parole n'est pas lancée au hasard : intrigante, elle sert d'alibi.

Le détachement

Tout attachement serait futile, proclame le cynique. Si l'être humain le cherche, c'est par faiblesse, par peur de la solitude. L'attendrissement, l'affliction, la douleur n'appartiennent pas à son monde. Il pousse à l'extrême la paralysie émotionnelle, mais tout est fait pour s'éviter l'angoisse de séparation. Il prône les bénéfices de l'esclavage et les délices des liens intenses et au service des satisfactions immédiates. On l'aura saisi, l'argument de l'immoralité et celui du détachement cherchent à contourner tout à la fois l'interdit paternel et la dépendance maternelle. Ils ont toutefois ceci de particulier qu'ils sont infléchis par l'idée de simulation : pour le patient, le père « ferait croire » qu'il est traversé par la loi et marqué par une identification à son propre père, mais ce serait une imposture ; la mère ne s'absente point, assène-t-il encore ; en réalité, elle n'aurait pas été présente pour lui quand il était nourrisson. Autrement dit, la dyade primaire n'aurait jamais été vécue dans la fusion. Il y a là comme un aveuglement au plaisir simple et sans arrière-pensées de tout un chacun. Le royaume du désir ne figure pas sur sa carte.

Pourquoi alors cette incrédulité concernant l'affect sincère, ce désaveu de l'enthousiasme ? Pourquoi ce *nihilisme* ? Il se construirait avec ces mêmes sentiments de vide narcissique intérieur, du négatif, hanté par le retour au zéro, attiré par l'anéantissement. En fait, quand on prétend que rien n'est possible, on pense que la pulsion de vie n'aura pas le

dessus. Pourquoi rêver au sein s'il nous échappe quoique nous fassions ? Derrière la théorie prosélytique, on trouve un cri de détresse. Au-delà de l'endoctrinement, la réverbération de l'éclat phallique contre le manque s'exprime dans le montage d'arguments en apparence cohérents mais fallacieux. Peut-on parler de retour du dénié de la castration ?

Ces manœuvres font florès dans le monde de la politique, dont le maître fut Machiavel. La raison d'État justifierait l'utilisation de n'importe quel moyen, même le plus immoral. Le cynisme politique a ses émules, y compris dans nos sociétés démocratiques ; dans les sectes et dans nos institutions universitaires également, où une forme de terrorisme intellectuel est souvent pratiquée. Pourvu qu'on accède à de hautes fonctions, des promesses irréalisables sont faites, des pactes sont signés avec des alliés de fortune ; on essaie de diviser les adversaires. Si des difficultés surviennent dans l'exercice du pouvoir, le discours fera effet de brouillage, vantant, le cas échéant, les avantages des situations qui sont au fond préjudiciables au peuple ; on pourra toujours annoncer des lendemains radieux ; au nom de l'idéal, on est autorisé à se permettre des infidélités, des erreurs, des exactions. Cela ne veut pas dire que le politicien cynique ne prône pas un principe tout compte fait assez porteur : l'efficacité, et une philosophie en rien immorale : le pragmatisme. Que le politicien cynique y croie ou pas, ce n'est pas l'essentiel. Il trouve une force dans le fait d'abuser son public et dans l'adhésion suscitée. Parmi les politiciens, il y aurait ceux qui sont cyniques dès le début de leur carrière et ceux qui le deviennent parce qu'ils ont peur d'aller jusqu'au bout de leur programme, peur de ce qu'ils sont capables d'accomplir. Ici le cynisme n'apparaît pas tant dans le discours (il est rare que le politicien utilise la parade moqueuse), que dans la stratégie. Les exemples du leader cynique, de grande actualité, nous aident à repérer certains aspects cliniques, qu'il devient urgent d'interpréter.

Les moyens du langage

Étant au service de postulats négatifs, les différents moyens employés évoquent les procédés *paralogiques*, très persuasifs dans leur aberration. Ainsi, on peut déceler :

— une orientation vers l'universalité : la partie est prise pour le tout. Cela se voit notamment lorsqu'il est question d'un simple épisode auquel on souhaite donner une importance exagérée. En politique, on magnifie le caractère immoral de fautes mineures de l'adversaire pour mettre en cause sa personne ;

— dans le même registre, le cynique met trop rapidement en avant des abstractions alors qu'il s'agit de simples faits concrets ;

— la conclusion est connue d'avance ; il n'y a rien à prouver ; la déduction n'est pas envisageable ; l'erreur ou le doute sont exclus. Il y a donc inversion séquentielle dans le procédé logique ;

— un abus des désignations : « Tu es fou, lascif, fainéant » ;

— le discours fait souvent allusion au bien et au mal (hypermoralisme) ;

— on retrouve également des procédés semblables à ceux qui sont présents dans les pathologies narcissiques graves : le sujet croit que l'on parle toujours de lui. Les références tierces sont exclues. Il exagère en grossissant les critiques qu'on lui aurait adressées.

Cynisme et ironie

Le cynisme prend la forme d'une pensée et il nourrit une stratégie. Il est important de distinguer cette pensée de la logique délirante qui n'admet pas d'examen critique et dont un des buts est la paralysie de l'autre, souvent effrayé. Certes, le cynique peut devenir revendiquant, plaider le mauvais traitement, se poser en victime, comme le para-

noïaque. Toutefois, sa stratégie ne vise pas la peur, mais l'emprise sur un autre, la réorientation de ses « appétits libidinaux », l'attrait vers des jouissances inconnues de lui. Le cynique peut donc sembler charmant ; comme le leader populiste. Avant de poursuivre mon examen, j'aimerais rappeler deux autres situations qui risquent de se confondre avec le cynisme du pervers : le cynisme philosophique et l'ironie.

Anthistène, Diogène et leurs disciples pourfendaient la société, le goût du luxe, les apparences, le culte du plaisir, l'ambition des biens matériels, le manque de générosité. Ce n'étaient pas des pervers, mais des philosophes qui cherchaient simplement le bonheur par l'exaltation solitaire de la volonté. S'ils critiquaient la société, l'appât du gain, la mode, l'opinion répandue, la *doxa*, la pédanterie, le manque de solidarité, et ce non sans insolence, ils s'imposaient à eux-mêmes une vie ascétique, près de la nature ; pour l'essentiel, ils pensaient que la civilisation avait corrompu l'homme. L'animal ne différencie pas les riches des pauvres, le beau du laid, rappelaient-ils. Le chien, auquel ils s'identifiaient, aime ou déteste, se laisse caresser ou aboie et mord, il n'a pas d'hypocrisie (cynisme vient du mot grec qui signifie « chien »). L'incrédulité des cyniques anciens était amère et spirituelle, mordante parfois, mais nullement méchante, comme dans cette anecdote d'Anthistène : il place sa jarre devant une statue et déclare qu'il est plus facile de demander un sou à une statue qu'à un humain.

Certaines personnes utilisent le cynisme pour se faire plaisir à l'occasion ; ils se trouvent plus ingénieux de cette manière. Il s'agit ici de l'ironie ? Est-elle destructrice ? Tant qu'elle reste un geste de communication, je ne le pense pas. Elle peut irriter, mais, par la même occasion, elle sollicite l'autoperception chez l'autre et elle l'incite à la recherche. L'ironiste *se cache* derrière une posture distante, voire moqueuse. Il occulte son point de vue par un message « inversé » dont l'excès nous avertit qu'il ne transmet pas sa pensée profonde. L'ironie finit par réveiller l'autre, qui est

amené à déduire la démarche de l'ironiste, et ainsi à mieux découvrir une vérité profonde.

En même temps que l'ironiste veut se débarrasser de son angoisse et de son sentiment de ridicule, c'est l'ironisé qui aurait la clé de l'affaire : c'est lui qui va, ou non, décrypter et transformer l'ironie en parole intelligente qui le sorte de sa méconnaissance. C'est lui qui fertilise le mot entendu. En revanche, le terme qui convient le mieux au cynisme est celui de causticité.

« Si tu ne triches pas, tu n'arrives à rien », dirait un cynique. « J'aime n'arriver à rien », lui répondrait un ironiste. À nous d'imaginer la suite du dialogue et qui aurait le dessus.

La pensée cynique

Le symptôme pervers s'inspire de représentations qui lui sont propres, trouvant dans des théories sexuelles très actives un premier degré de mise en forme. La construction théorique nourrit chez le pervers, faute d'un refoulement important, une « compulsion à théoriser », d'une part, et le conduit à ériger la simulation en système de pensée, d'autre part. Comme je l'ai rappelé au chapitre 7, Freud parle aussi de théorie fallacieuse consécutive au clivage-déni et au refus de la castration. En retour, le moi du sujet se vit comme inspiré par cette croyance : le phallus confère au moi un surplus de puissance, d'impunité, de divinité. Servant plusieurs maîtres, le fétiche permet de ficeler une perception hallucinatoire qui risquerait autrement de s'évanouir. La gaine pubienne du patient de Freud (1927 a) cachait le sexe tout en effaçant provisoirement la différence entre les sexes et en suspendant la théorie antinomique castré-non castré de la femme. Le fétiche a fonction de *dogme* qui admet la coexistence de vérités opposées et s'excluant réciproquement, de telle manière que, si le fétiche est absent, la théorie sexuelle paradoxale le remplace à part entière.

Ainsi, le noyau de croyance prendrait une autonomie par rapport aux autres productions inconscientes ; la pensée se développerait seule : on peut être pervers sans symptôme sexuel.

Cette pensée paradoxale serait en conséquence le fondement du *postulat cynique*. Elle ne laisse pas percer l'examen critique ; c'est pour cela peut-être qu'elle fait preuve d'une certaine efficacité auprès des autres, qui adhèrent à ses conclusions. Les gens sont assoiffés de vérités toutes faites ; ils aiment être emportés par une croyance forte. La conviction du cynique, nourrie de toute-puissance, infléchit leurs pensées. L'invulnérabilité de ces idées est facilitée par une qualité rare parmi les pensées pathologiques : la souplesse, pourvu que certains principes restent inchangés.

Le pervers échoue-t-il dans la tentative pour abandonner sa théorie sexuelle de l'enfance et transforme-t-il ce processus en idéologie nihiliste ? N'est-il pas un sujet inaccompli oscillant entre l'exhibition et le regard non réfléchi ?

Le cynique est un être plus ou moins adapté, percutant, il sait se trouver facilement des adeptes : « Voyez en moi le prophète, le défenseur d'un ordre qui va émerger. » Si nous examinons le fonctionnement des sectes, nous trouvons de telles théories. Le cynique s'érige en fondateur d'une autre loi, terrible et terrifiante pour le prochain, sa victime. Son surmoi *est* le moi, alors que le propre moi se projette « narcissiquement » vers l'extérieur. Comment ? En induisant des sensations et des comportements, en culpabilisant l'autre, en attaquant ses idéaux. Ce sera l'autre qui finira par vivre la culpabilité et la douleur à la place du sujet. La nature prégénitale du surmoi primitif lui confère un caractère impitoyable, dans le but d'éclabousser le monde, pour lui attribuer la corruption, mais réveillant à son tour des appétits chez les autres, c'est-à-dire en corrompant.

Dans l'exemple qui va suivre, les éléments d'une pensée toute vouée à l'imposture donnent assise au symptôme et le déterminent en même temps. Il s'agit d'un patient frotteur,

que j'ai eu l'occasion d'analyser pendant un certain temps. Lorsqu'il m'avoua enfin les vraies raisons de sa demande, il me parut émouvant de sincérité. J'ai compris qu'un pas important avait été réalisé pour son amélioration.

Faire accéder la victime à un état supérieur de plaisir

Théophile a trente et un ans. Sa perversion clinique (il est frotteur), il la défend par un discours cynique non dépourvu d'insolence, dans le cadre de notre relation même, et nourri d'une théorie sexuelle dont on verra la teneur. C'est un jeune homme froid, mais je ne peux savoir si sa discrétion ne comporte pas une dimension de retenue forcée. Lorsqu'il voyage dans le métro, il approche sa main des cuisses de jeunes femmes inconnues assises à ses côtés, essayant de les caresser sous leur jupe et, si possible, d'aborder leur entrecuisse. Parfois, les femmes répondent et acceptent ce jeu, se laissant aller à un instant de plaisir. S'il est accepté, il s'extasie et peut atteindre l'orgasme, mais, lorsque la fille descend du métro, c'est la « chute ». En d'autres occasions, la fille se refuse, se fâche, elle peut appeler un policier. Lui, alors, fuit. Théophile sait aussi se fâcher, laisser entendre à la fille qu'elle est démodée, qu'elle se prive d'un plaisir sublime. Mais tout cela se passe par gestes. En séance, il justifie sa perversion par le besoin d'émerger de sa vie morne, qu'aucun événement excitant ne marque. « Qu'est-ce que je vais faire ? Lire mon journal ? C'est idiot. » Puis, il est « trop timide » pour entamer une conversation, donner un rendez-vous. La femme tirera jouissance de ce geste qui l'abuse ; et sa jouissance à elle confirmera le « bien-fondé » de la proposition.

Comme pour s'excuser encore, il me dira plus tard avoir rencontré dans le métro une secrétaire de direction au chômage, qui a fini par lui raconter ses peines. Le récit de cet épisode où une femme lui raconte sa vie traduit son implica-

tion naissante dans notre relation, car il projette sur cette femme sa situation de patient, lui « jouant » mon propre rôle.

À côté de ces comportements, il a une vie de couple clivée, il dit aimer et admirer sa compagne. C'est celle-ci qui l'a « décidé » à faire une demande d'analyse. Elle le trouvait, selon le patient, trop distant avec elle depuis un moment et peu communicatif. Leur vie de couple semblait sombrer dans l'ennui. Mon patient a toutefois exprimé un désir personnel pendant les entretiens préliminaires : il voulait se sentir plus épanoui, vaincre sa « timidité ». C'était sa demande, même si elle était calquée sur le vœu de sa compagne. Dans son esprit, ma figure était au début associée probablement à celle-ci. J'ai cru que son symptôme était névrotique et qu'il « se faisait accompagner » par elle en tant qu'objet « contre-phobique » (objet protecteur de la peur). Je pense aujourd'hui que sa timidité était inspirée par le goût du secret. À ce moment de sa vie, sa clandestinité était devenue « intenable ». Il avait le sentiment que, tôt ou tard, il allait tout raconter sur son frotteurisme. Ses deux vies risquaient en conséquence de s'interpénétrer, « mettant en péril » le clivage. Il avait organisé ses pratiques depuis longtemps ; les dissimuler devait lui permettre de le conforter dans la maîtrise. Il m'avouera bien plus tard qu'en fait, dans son projet initial d'analyse, bien qu'il ait souhaité calmer son inquiétude, il comptait voir plus clair afin de trouver des idées ou des arguments pour faire face aux éventuels désagréments, notamment un nouvel élan afin de continuer ses expériences tactiles sans se sentir gêné.

Toutefois, les choses ne se sont pas passées comme il l'imaginait. Un an après le début de la cure, Théophile décide de révéler la nature de ses actes à sa compagne. Mais, à sa stupéfaction, elle manque de réaction, ne se fâche ni ne semble déçue. Il est désorienté, lui qui se « faisait tellement d'histoires » dans sa tête. Il décide alors d'interrompre ses « manœuvres » tactiles. Le même jour, lorsqu'il s'assied

dans le métro, une jeune fille en robe de tulle s'assied à ses côtés et lui frotte la jambe. Lui s'enfonce dans le journal.

Parallèlement à son analyse, la thématique des doigts et des mains apparaît dans ses associations (sur plusieurs séances) ; je suis frappé par le fait que « les doigts » sont investis en tant qu'instruments de sa toute-puissance. Ils sont capables de maîtriser la pudeur de l'autre, de transformer ses sensations, d'éveiller ses penchants sexuels secrets, de transgresser et de faire transgresser.

Enfant, il souffre de crises d'asthme qui se calment lorsque sa mère le prend dans ses bras et le berce. À neuf ans, il demande à un copain comment les femmes sont faites. L'autre lui conseille d'aller toucher sa propre sœur pubère. La nuit, il se lève de son lit, va vers celui de sa sœur endormie, défait son soutien-gorge et palpe ses seins. Lors de la nuit suivante, il simule une crise d'asthme pour que sa mère le prenne dans le lit parental. Elle le couche entre elle et son mari. Lorsqu'elle s'endort, il observe et palpe ses seins, découvrant, dégoûté, des poils autour des mamelons.

Quelque temps après, selon le patient, cela se passe vers ses dix ans, il commence à frotter les cuisses des femmes dans les transports en commun. Pour lui, il y aurait une relation entre cet événement et les précédents. Il poursuit et améliore sa technique, essaie d'introduire ses doigts entre les cuisses avec un « succès relatif ». Depuis peu de temps seulement, il le fait assis. Ayant atteint un « haut degré de technicité », il est rare qu'il se fasse rejeter. Il sait s'y prendre, de sorte que, si la femme est offensée, il fait croire que c'est une erreur, un geste d'inattention de sa part. Il utilise aussi son air de garçon bien élevé, son nœud papillon. Extérieurement, il n'a « rien d'un vicieux ». « Trop passif » actuellement, il se souvient de son gang adolescent : « Il fallait prendre des décisions vite, oser, agir par réflexe. » Je dirais que maintenant ce sont ses petits doigts qui agissent.

Plus tard, dans un rêve, il arrive dans un pays étranger. On l'invite à une orgie romaine en lui expliquant que c'est

la coutume du pays. Puis, il part en taxi avec un couple assis sur la banquette arrière. Le couple fait l'amour, puis l'homme frappe la femme à la tête, la tue et la fait disparaître par une trappe découpée dans le plancher de la voiture. On lui explique encore : « C'est la coutume du pays. » Dans ses associations, il se demande ce que peut bien signifier pour lui la présence d'un ensemble de personnes : l'orgie, le couple. Un gang ?

Son ambivalence envers la femme s'exprime ainsi dans sa plus grande cruauté. Le frotteurisme représente-t-il un compromis où la personne de la femme disparaît derrière l'excitation provoquée dans la volupté ? Apparemment, et c'est mon hypothèse, le passage à l'acte veut la supprimer comme être dans l'anonymat le plus absolu, comme on le voit dans la dernière séquence du rêve. Il la transformerait en sensation pure, le patient agissant en prestidigitateur satanique. Ensuite, l'acte sert la théorie dogmatique qui l'anime. Chez ce patient frotteur, cette théorie conclurait au fait que la femme n'existe pas : elle ne serait qu'une couche tactile, autrement dit une forme de fétiche. Les arguments qui nourrissent le discours cynique soutiennent cette théorie et lui donnent forme. Son argument ultime : « Cela ne vous fait donc pas plaisir ? »

Théophile m'expliqua combien il lui était agréable de sentir de l'humidité au bout de ses doigts. Signe de triomphe. Je me suis demandé, à ce propos, si la fixation au palper ne s'était pas installée chez lui lorsqu'il découvrit les poils autour du mamelon de sa mère. Ce choc de la bisexualité jeta un trouble sur son besoin de regarder, car, désormais, il ne fit que toucher. L'humidité comme signe féminin le rassurait-elle ?

« Il y a quelque chose de pourri au royaume... »

« Tous pourris. Tous malveillants. » Nous connaissons les pessimistes. Les cyniques sont différents. Point d'inno-

cence comme chez le sceptique, point de tristesse comme chez le déçu de la vie. Le cynique ne croit pas non plus à ce qu'il avance ; c'est un discours pour le public. Il compte provoquer le désenchantement, la décoloration de l'éclat du monde, et ainsi donner libre cours à ses propres choix. Pourquoi cela marche-t-il ? Bien des personnes sont avides d'illusions, mais la désillusion « se vend » bien aussi. En tout cas, elle a du succès si une autre forme d'exaltation, limitée, mais prometteuse, est proposée.

CHAPITRE 13

Imposture et mythomanie *Un travestisme moral ?*

« Je fais partie des "menteurs anonymes". J'ai eu beaucoup de mal à les trouver, car ils indiquent toujours une fausse adresse sur leurs publicités. »

J. J. WAUGHT.

Les différents exemples cliniques de perversion nous révèlent que le mensonge pathologique fait partie de sa symptomatologie, bien qu'il soit utilisé de façon ciblée et à certains moments soigneusement choisis. La mythomanie est une mystification envers soi-même et les autres pour obtenir un bénéfice moral (valorisation sociale) ou matériel (emprunt d'argent, hébergement), assez construite en général, à laquelle on peut ajouter de nouveaux éléments quoi qu'elle soit assez rigide en ce qui concerne les motifs et la structure. De nombreux patients disent qu'une fois énoncés les premiers mensonges ils ne savent pas s'arrêter, stimulés qu'ils sont par leur efficacité, et qu'ils sont conduits à en ajouter d'autres pour donner plus de cohérence à la mystification, notamment s'ils se sont attribué une fausse identité personnelle. L'équivalent sexuel de la mythomanie, ce serait le travestisme, le déguisement dans ces conduites étant leur

dénominateur commun. Dans les deux cas, la formule serait : « Je ne suis que ce que je représente pour vous. »

S'il risque d'être découvert, le patient met en œuvre une tactique de fuite, en inventant encore de faux prétextes, pour recommencer ailleurs et au contact d'autres personnes. Le mythomane se crée un personnage toujours valorisant, emprunté à autrui ou bien inspiré de ses lectures. Et il y adhère avec une telle détermination qu'il parvient à convaincre les autres. Son scénario est bien préparé, parfois il est démasqué parce qu'il n'a pas tout prévu ; le déni ou l'excès de confiance semblent le trahir alors.

Les clés de l'imposture

La mythomanie présente un comportement que l'on rencontre dans plusieurs pathologies : la névrose, la perversion, la psychose ou même la débilité. Mais aussi chez les alcooliques et les toxicomanes. Ainsi, les jeunes toxicomanes, pour obtenir l'argent nécessaire à l'achat de leur drogue, embarquent leurs parents dans des scénarios extravagants : chantages au suicide, promesses intenablement, rencontres d'hommes d'affaires leur promettant du travail. En ce qui concerne l'alcoolisme, le syndrome de Korsakov associe une démence, des troubles neurologiques des extrémités (névrite) et l'affabulation. Dans ce cas, le mensonge pathologique recouvre l'absence de souvenirs, par amnésie, et probablement la honte à cause de la déchéance dans laquelle le patient se trouve. Mais, à côté de cette forme tardive, une mythomanie partielle peut se manifester en réaction au déficit narcissique du sujet alcoolique.

L'imposteur met en jeu une modalité précise de mythomanie portant sur son identité : c'est un individu qui emprunte la personnalité, les diplômes ou les titres des autres. La littérature psychanalytique est importante à propos de ces personnalités. Bergler (*op. cit.*, p. 281 *sq.*) en définit un certain nombre de traits caractéristiques :

- l'arrivisme, comportement charmant et désarmant, atteignant fréquemment son objectif séducteur ;
- le sens de l'humour, d'un type caractéristique, consistant notamment à montrer qu'avoir de bons principes ne conduit à rien ;
- la pseudo-identification proche de *l'imitation* ;
- la forfanterie grandiloquente ;
- une perception infantile du temps, où seul le temps présent compte ;
- un comportement donnant l'impression de bien s'amuser mais cachant une dépression ;
- l'incapacité à se réjouir du succès créé par lui-même, à cause de ses penchants masochistes cachés ;
- une attitude cynique et sans remords ;
- la limitation de la transgression à la tricherie, l'association avec d'autres déviances perverses étant rare ;
- une approche pathologique du travail : l'imposteur travaille peu et, s'il est employé, il cherche à gagner la confiance de ses employeurs et collègues pour tricher ;
- enfin, une incorrigibilité.

Si l'imposteur cherche à se mettre en valeur, il n'en veut pas moins être aimé par des figures équivalentes aux géniteurs frustrants. Il nous étonne toutefois par sa plasticité et son exceptionnelle capacité à se mettre dans la peau d'un autre.

Une gradation ?

La malignité de ces personnes est difficile à saisir dans chaque cas. Voici des exemples de degrés de gravité différents.

Un homme a perdu son travail, mais il part tous les matins avec son costume cravate, son attaché-case, faisant croire à ses enfants qu'il est toujours employé. Son épouse est au courant de son chômage. Il explique qu'il ne souhaite

pas leur donner une image négative de sa situation, il en a honte. Ce serait un mauvais exemple pour eux.

Un Asiatique, médecin dans son pays, fait croire à son épouse qu'il a obtenu une équivalence de diplôme. En réalité, il doit se cantonner à un poste paramédical dans un service hospitalier. Pour réassurer celle-ci, il lui raconte des histoires de patients qu'il aurait soignés, mais ce sont de faux cas, entendus lors de visites ou tirés des récits des médecins. La découverte de son mensonge entraîne la séparation du couple. L'homme quitte précipitamment le domicile conjugal, pour retourner dans son pays.

Des femmes en instance de divorce allèguent fallacieusement que leur mari s'est livré à des attouchements sur leurs petites filles, afin d'obtenir la garde exclusive de celles-ci. Des maris accusent aussi leurs épouses d'un inceste inexistant.

Un jeune homme s'est livré à une mystification complexe. Il a abusé son amoureuse et les parents de celle-ci en leur faisant croire qu'il était militaire. Il inventait des faits concernant ses activités et ses voyages supposés, leur donnant un caractère héroïque, où il apparaissait comme un sauveur, et disait avoir reçu des médailles, etc. Chacune de ses absences correspondait à une mission — parfois à caractère humanitaire —, selon ce qu'il racontait à son « retour ». Les parents de son amie, qui l'ont accueilli à bras ouverts, ont énormément souffert lorsqu'ils ont appris la vérité. Seulement, la jeune fille est allée jusqu'à se disputer avec eux, parce qu'elle aimait toujours son ami, malgré sa mystification, et elle a fini par le rejoindre. Cela a encore plus inquiété les parents qui, ne pouvant imaginer un brillant destin pour leur fille, ne comprenaient pas son « entêtement ». Je ne connais pas le dénouement de cette histoire, mais j'imagine le choix difficile de la jeune victime, partagée entre l'amour pour son ami et une méfiance désormais incontournable.

Jacques-André est venu me voir en partie contraint par son épouse. Celle-ci avait découvert que, pendant des mois,

voire des années, son mari avait gaspillé des sommes énormes en jouant aux courses avec l'argent qu'il soutirait à leurs amis, voisins et connaissances. Elle ignorait l'étendue de l'affaire. Le patient trompait les uns et les autres en leur expliquant qu'il avait besoin de ces sommes pour monter une affaire inexistante, en donnant de fausses indications qu'il élaborait d'après les histoires entendues dans les lieux où il aimait passer ses journées, les bureaux de PMU. Là aussi, il s'était fait une petite réputation d'homme ayant un grand train de vie et étant familier de personnalités qui avaient pignon sur rue. Partout, il avait imaginé des situations rocambolesques, qui, d'après lui, enchantaient son public, des gens modestes et aimant le jeu. « Tout le monde en a profité », me disait-il. Seulement, nombreux ont été ceux qui ont « payé » cher la place de son théâtre. À sa femme, qu'il craignait, il n'a jamais rien dit ; selon elle, il attendait de trouver un bon poste et passait ses journées avec des amis. Lui machinait ses histoires pour gagner la confiance de ses victimes. Quand la mystification a été découverte, les personnes lésées n'ont pas voulu porter plainte, tellement il leur inspirait de sympathie. Au cours des séances de psychothérapie, il m'a avoué sa colère « contre lui-même », parce qu'il s'est fait avoir par son frère qui lui aurait pris l'héritage de son père, des terres de « grande » valeur. Lui ne savait pas gagner correctement sa vie. Ses parents lui auraient insufflé le goût du luxe et de l'argent facile, sans lui permettre de prendre conscience des réalités. Mon patient paraissait avoir un sentiment magique. L'argent lui semblait venir de nulle part, il suffisait de l'invoquer pour qu'il apparaisse. En fait, il avait réussi, presque, à confirmer ce fantasme.

Tout au long des quelques années où j'ai traité Serge, âgé au début de trente ans, j'ai eu le sentiment d'inauthenticité à son propos, même si j'ai fini par éprouver de l'attachement pour sa personne. Ce qu'il disait sonnait faux, mais, rapidement, je me suis habitué à ne pas me méfier de lui. Je soupçonnais une souffrance réelle et, si j'ai pu l'aider, je

crois que cela a été dû au fait que je me suis convaincu que sa tendance à la tromperie se faisait à son corps défendant.

Ce patient a fréquenté pendant dix ans les hôpitaux psychiatriques sans qu'un diagnostic fût établi avec certitude, si ce n'est qu'on a suggéré pour lui tous les diagnostics possibles et imaginables. Il fait des tentatives de suicide à répétition, généralement à la suite de celles que fait sa mère. Ils partent tous les deux ensemble à l'hôpital. La fusion est tellement sévère qu'il est difficile de savoir ce que vit ou pense l'un sans se demander ce que vit ou pense l'autre. Un mimétisme parfait. À cinq ans, Serge a vu sa mère très déprimée à la suite d'une infidélité du père. Depuis, il a voué sa vie à la protéger, jusqu'au point de vieillir comme elle. Sur le plan somatique aussi : quand sa mère a commencé à développer une ostéoporose sénile, lui a débuté une décalcification des os. Une nécrose du col du fémur est apparue, qui a nécessité une opération. Son diagnostic est peut-être celui d'un état limite avec des défenses perverses. Par ailleurs, il consomme régulièrement de l'alcool, parfois des amphétamines.

Nous avons commencé par une thérapie familiale, animée par deux spécialistes, en présence de ses parents et de ses frères et sœurs. Cette thérapie a duré plus d'un an et demi. Ensuite, je l'ai vu en thérapie individuelle à une, puis à deux séances en face à face et divan.

Avec Serge, le traitement est plein d'embûches et de sursauts. À une séance, il arrive « désespéré » : rien ne va plus. Sa mère est âgée et malade, sa sœur aînée l'accuse de soutirer de l'argent aux membres de la famille et de vivre à leurs dépens pour ne pas travailler. Il n'évolue pas après dix ans de traitements multiples. Il dit qu'il va se suicider. Mieux encore, il va tuer les autres membres de sa famille et se tuer ensuite. En me disant tout cela, Serge ne semble pas ému ou triste, plutôt mécontent et tendu, comme s'il se retenait d'un fort désir d'exploser.

Je lui fais remarquer alors qu'il serait préférable de se tuer d'abord et de tuer les autres ensuite. Serge reste per-

plexe cinq minutes et répond : « Mais ce n'est pas possible, vous vous êtes trompé. Si je me tue, je ne pourrai pas les tuer après. » Il essaie ensuite toutes les combinaisons possibles : il faudrait trouver un toxique d'action lente qui lui permette d'accomplir le meurtre pendant qu'il est en train de mourir, mais il n'aurait plus la volonté. Non, ce n'est pas possible, et il finit par rire. « Vous avez dit quelque chose d'absurde pour me faire comprendre, je ne sais pas... pour me faire réagir. Tuer et se tuer, ça revient au même alors. Qui tuer, peu importe, c'est l'acte qui m'anime. Me libérer, trouver un moyen d'affirmer mon courage. C'est bête que je ne trouve pas d'autre moyen de montrer ma force. »

Au bout de trois ans, la thérapie a permis à Serge de se libérer du système hospitalier, avec les allées et venues nombreuses à l'hôpital, qui ont tant découragé ses psychiatres et ses infirmiers. Il avait créé une prédisposition négative à son égard, certains soignants le considérant comme un « profiteur ». Régulièrement, il promettait de faire des efforts pour travailler, pour étudier, pour habiter le studio qu'il avait réussi à s'acheter avec l'argent des allocations d'adulte handicapé. Lorsqu'il reprenait ses études universitaires, il pouvait se montrer élève appliqué, assistant aux cours avec assiduité, de gros livres sous le bras, se vantant de ses anciens succès aux examens. Mais, au bout de quelque temps, étant plus ou moins persuadé de l'effet obtenu, il « retombait malade », arrêtait ses études. Après quatre ou cinq essais semblables, les soignants ont commencé à le soupçonner de mystification, tout en se demandant si le système de soins, par sa grande disponibilité, ne l'infantilisait pas davantage. Mais Serge réussissait à revenir à l'hôpital. Comme son père peut-être, menant une double vie, il ne pouvait éviter de tromper les personnes qui l'aidaient.

Il finit par érotiser le rejet et la méfiance des soignants. L'illusionnisme, ou plutôt le projet de « faire croire », a cédé la place au masochisme.

On comprendra facilement, après ce que je viens de relater, les raisons de mon interprétation utilisant le *non-sense*. J'étais familiarisé avec ses jeux séducteurs, et l'annonce de son suicide-meurtre me fit douter de sa détermination véritable, bien que j'aie ressenti sur le moment une inquiétude certaine à son égard. J'ai profité de l'occasion pour lui montrer de façon allusive la confusion de son identité, qui était en dernière analyse son problème le plus important. Mimétisme et tromperie s'entremêlaient dans son comportement.

L'évolution de Serge, positive sur plusieurs plans, n'excluait pas, par exemple, quelques entorses à la loi. S'il progressait, il lui fallait toujours avoir un petit gain, un profit à la limite de la légalité. Notamment, pour la reprise d'une activité professionnelle, il a obtenu un crédit accordé habituellement aux chômeurs qui créent une entreprise, dans son cas un restaurant, pour lequel il s'est trouvé un associé. Il m'a avoué qu'il n'était nullement intéressé par la restauration, mais que c'était un bon moyen pour obtenir facilement un peu d'argent. Au moment d'arrêter les séances, il s'occupait énormément de son projet. Son associé lui demandait d'aller discuter avec entrepreneurs et banquiers : « Toi, tu sais parler, tu peux obtenir des choses », reconnaissait-il.

Une structure de base ?

La mesure de la gravité de l'imposture dépend de l'affect engagé, notamment de la capacité après coup de reconnaissance du préjudice provoqué. C'est assez exceptionnel parce que les mythomanes estiment que leur victime a tiré bénéfice de leur mensonge, cela lui aurait plu, cela aurait occupé son imagination ; elle aurait obtenu un gain matériel le cas échéant. « S'il m'a cru, c'est parce qu'il le voulait bien. » En général, chez les mythomanes, les motivations sont liées à leur structure psychique inconsciente,

la façon habituelle dont s'organise le conflit psychique caractéristique.

Si le patient a le sentiment que les gens ne peuvent pas s'intéresser à lui, étant ce qu'il est, ou qu'un partenaire reste trop indifférent à ses sollicitations (angoisse de castration), son but est alors de le séduire. Dans ce cas précis, on a affaire à un névrosé, hystérique tout particulièrement (comme dans le cas du faux militaire). Le patient a le sentiment de ne pas pouvoir se mesurer au parent du sexe opposé. Le mensonge pathologique lui donne l'impression de le surpasser. Il prend les habits d'un idéal du moi mégalomane. Une chose, c'est tromper dans le cadre de la vie sentimentale, une autre, dans le but de dépouiller financièrement un tiers ou de le détruire comme le pervers.

Ainsi, le pervers éprouve un très grand plaisir à leurrer l'autre, plaisir qui conforte son idée de toute-puissance : il ne reconnaît pas l'autre dans sa valeur, sa sensibilité.

Quant au paranoïaque, il ment de manière occasionnelle pour éprouver le plaisir d'effrayer les autres, par exemple en se déguisant en policier ou en inspecteur des impôts. La stratégie est celle de la terreur.

Les formes délinquantes de la mythomanie sont moins ludiques : elles visent l'obtention d'un profit, même si elles peuvent utiliser la séduction sexuelle, comme celle qui apparaît chez l'hystérique. Le patient se fait inspecteur pour obtenir un avantage économique, « médiateur » qui sait comment faire une démarche ou toucher une somme pour le compte d'un tiers ; il demande de l'argent d'avance (Jacques-André). Il vend des produits inexistant, il met sur pied une fausse affaire, et autres escroqueries.

La clinique de la mythomanie nous révèle différentes tactiques, une série d'attitudes et de réactions, se manifestant régulièrement ; elles supposent de l'entraînement et un élément d'évitement, la fuite face au risque d'être découvert. Elles peuvent aller jusqu'au meurtre. Sans parvenir à de telles extrémités, la nature destructrice de toutes ces personnalités est un fait.

Dans la personnalité multiple, l'élément de mythomanie n'est pas exclu : citons les fausses allégations de maltraitances infantiles, chez l'enfant et chez l'adulte (rétrospectivement). Le syndrome de Münchhausen par procuration est le fait de mères souhaitant convaincre les médecins d'une supposée maladie de leur enfant, ce qui peut finir dramatiquement : enfants exposés à des examens et soins médicaux inutiles et épuisants, parfois avec manipulation des dosages des médicaments en augmentant les doses afin de créer des effets indésirables ou en les diminuant pour retarder le rétablissement de l'enfant. En général, il s'agit de mères très fusionnées à ce dernier, qui craignent son évolution vers une émancipation, la chronicité de la maladie les rendant éternellement dépendants. Une forme extrême de ce syndrome est celui de mères infanticides qui prétextent un syndrome de mort subite du nourrisson pour expliquer le décès de leur enfant.

Les rapports entre mythomanie et délire d'imagination de Dupré sont importants. Avant que le délire ne prenne sa forme définitive, ces patients apparaissent comme des mythomanes qui inventent des histoires dont ils sont le sujet principal, puis une croyance irrévocable s'installe, comme s'ils devenaient la cible de leur propre mystification en la prenant à la lettre. Le délire adopte un aspect très romanesque, des origines nobles, des substitutions d'enfants, des thèmes de cape et d'épée, des aventures d'espionnage et d'autres histoires rocambolesques qui évoquent l'écriture des romans et une filiation distinguée. Il convient de rappeler ici que bien des délirants chroniques empruntent des éléments littéraires pour se fabriquer leur histoire. Toutefois, mythomanie et délire se distinguent nettement d'un point de vue clinique, les délirants tendant avec le temps à déformer de plus en plus leurs souvenirs pour donner raison à leurs constructions (délire rétrospectif). Le délirant construit sa croyance pour son propre usage, il ne prétend pas entraîner des tiers dans son monde, il n'a pas

de jouissance à leurrer son public, sauf dans les cas de paranoïaques qui visent à faire peur. Pour bien situer les différences, citons un cas rapporté par H. Ey (1953).

« Un de nos malades [délirants], par exemple, a passé des années et des années à se fabriquer une histoire (et une préhistoire généalogique de fausse filiation), et est parvenu à un système extraordinairement compliqué de falsification de sa propre histoire avec les événements de l'Histoire : il est issu d'une branche bâtarde napoléonienne mais qui est alliée aux Bourbons, et le signe de son identité est dans la fleur de lys qu'il porte dans le dos. Cette fleur de lys, il ne la voit pas, mais il la voit dans les yeux du médecin qui, l'auscultant, doit la voir comme lui-même doit l'avoir. L'image fleur de lys n'est donc pas vue mais posée comme l'évidence d'un théorème, suggère Henri Ey. Par là, l'interprétation se dévoile pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour répondre à l'exigence d'un système qui — comme le processus idéo-hallucinatoire — entend s'appuyer sur la réalité tout en la transgressant. » La pensée dans sa déduction part d'un postulat comme pour y trouver un appui logique, mais faux et aberrant, puis elle s'égaré définitivement.

Le délirant cherche le signe, la preuve qui confirmeraient sa croyance, et, quand ils manquent, l'hallucination créée de toutes pièces (le mot entendu, la vision) lui donnera « raison ». En conséquence, les différences apparaissent notoires entre délire et mythomanie, leurs objectifs, leurs projets diffèrent, quoique l'un et l'autre présentent une importante infatuation du moi. Il n'est pas non plus évident que le mythomane soit sociable, pour y parvenir il faut aimer autrui, et non le craindre. Les autres, par contre, prient la compagnie de ces patients. Ce sont à l'évidence des maladies du narcissisme, comme la perversion-narcissique. En toute connaissance de cause, on peut évoquer la folie chez le mythomane, nous verrons à quelles conditions.

Mythomanie et faux-self

L'auto-idéalisation des mythomanes, qui les conduit à bouleverser les principes de l'identité, est frappante. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse chez eux d'une simple maladie de l'idéal du moi. Pour l'éclairer, pour bien préciser la clinique de la mythomanie également, j'ai ainsi dû travailler sur la clinique du *faux-self*, où la visée de protection du véritable *self* est importante : ces derniers sont des individus qui, enfants, se sont vu amenés à se composer une deuxième personnalité afin de contenter les espérances idéales de leurs parents ou à contrecarrer leur agressivité. Cet examen m'a orienté vers la problématique du narcissisme, si importante dans l'ensemble des perversions morales : hypertrophie du moi cachant fréquemment une défaillance extrême dans l'auto-estime. Celle-ci a été mise à mal par des expériences traumatiques. Le narcissisme serait « un lieu » hautement fragile de la psychologie des humains ; il serait impliqué de près ou de loin dans toute la pathologie ; chez certains, il dominerait même le fonctionnement mental. Chez le mythomane, l'hypertrophie narcissique conduit aux excès consignés passant ou recourant au mensonge de façon privilégiée. Fenichel (cité par Bergler, *op. cit.*, p. 291) propose la formule suivante pour évoquer la construction de ces mensonges : « S'il est possible de faire croire à quelqu'un que ce qui est faux est vrai, alors il est aussi possible que ce qui est vrai et dont le souvenir me menace soit faux. »

L'entendement de ces patients est néanmoins altéré car ils imaginent qu'il est possible de créer une réalité par le truchement de l'imaginaire. Leur monde est en partie un monde de thaumaturgie ; c'est à partir de cette croyance que se construit la rupture de l'ordre moral, et pour la servir. Et la force de leur moi est puissante pour leurrer les autres.

En guise de conclusion, je dirais que les perversions morales comportent une rupture au niveau de la croyance,

IMPOSTURE ET MYTHOMANIE

magique ou proche du délire. Chez le mythomane, c'est patent ; chez le pervers-narcissique aussi, qui croit à la toute-puissance de son entreprise ; chez le sadique ou le masochiste, le symptôme vise à infléchir les volontés libératrices et l'évitement tout naturel de la souffrance. L'ensemble des perversions serait animé par le sentiment qu'une idée peut créer un état d'esprit, un comportement et une sensation. Nous touchons là à la folie.

CHAPITRE 14

Le culte de l'apparence *Un fétichisme moral ?*

Le fétichisme sexuel nous a sollicité à plusieurs titres : Freud y a puisé quelques perles de sa réflexion ; après le travail de 1927, il est devenu la référence théorique de la perversion. Il y aurait d'autres questions : le fait qu'il adopte la forme d'un comportement, dans les relations humaines, dans la gestuelle, dans la voix ou le chant, dans la passion pour le luxe, la mode, les tissus, les objets matériels, dans l'art aussi, enfin dans les marchandises, selon la formule de Marx. Rappelons-nous également que le pervers-narcissique se sert de l'autre comme d'un ustensile.

La notion de fétichisme moral ou de comportement pouvait aussi être utile pour saisir les situations cliniques les plus inimaginables. Ainsi ai-je travaillé sur l'idée que l'anorexie et la boulimie, d'un côté, et la toxicomanie, d'un autre côté, pouvaient être considérées comme des formes de comportement pervers à composante fétichiste. Les jeunes anorexiques ont tendance à fétichiser leur corps mince, sous l'influence d'une certaine idée de la féminité tout compte fait factice. Le corps semble chargé de représentations exaltantes ou craintes, source énigmatique de plaisirs interdits, plénitude d'objets, de désirs. Chez les filles, les formes féminines du corps tendront à disparaître ; les

épreuves physiques, déambulations, exercices exténuants, conduiraient à réduire les épaisseurs puis à faire émerger le muscle. Ces patientes adoptent également des conduites manipulatrices vis-à-vis de l'entourage nous rappelant les défenses perverses : des mensonges plus ou moins organisés ; elles cachent de la nourriture, se servent clandestinement de médicaments amaigrissants ou de laxatifs. Leur vivacité d'esprit et leur intelligence conduisent parfois à des résultats scolaires remarquables ; elles finissent par être idolâtrées par les autres.

L'appétence pour les drogues ou pour l'alcool revêt des caractéristiques sur plusieurs points équivalentes à celles des perversions ou des boulimies (voir aussi la tendance délictive chez ces dernières). Une féminité aléatoire, celle des surfaces, serait aussi inférée par la façon dont les patient(e)s anorexiques et boulimiques vivent leur corps ; l'« intériorité » subit éventuellement les effets d'un désinvestissement majeur — dont une des expressions psychosomatiques serait l'aménorrhée. Plus que de phallus, on parlerait de peau phallicisée. Ce serait une sorte d'offrande à la mère adorée.

Le rituel comme scénario organisé se retrouve aussi bien chez le pervers sexuel, l'anorexique que le toxicomane ; dans tous ces exemples, on note l'aspect compulsif, stéréotypé, du symptôme, la recherche d'une acmé, le désir de s'étourdir et de se vider psychologiquement (« l'orgasme de la faim » conduisant même à l'évanouissement face au plat servi). Certaines des croyances des anorexiques sont parallèles à la conviction d'un savoir sans égal sur le sexe chez le pervers : par exemple, la « certitude d'immortalité » chez l'anorexique, et en général son orientation vers la maîtrise et l'idolâtrie sous forme de sensualisation partielle du corps ou d'une qualité psychologique (panégyrique phallique). Le vœu de castration paternelle au nom de la mère est commun aux différentes structures perverses et à l'anorexie. La mère et sa propre mère constituent une alliance antimasculine,

dans la réalité et dans l'esprit, ce pour quoi vont se battre les patientes anorexiques.

Des expériences cliniques m'ont conduit à souligner cette dimension perverse afin de rendre plus percutante l'action thérapeutique auprès de ces patients ; je crois que l'on y gagne en efficacité. Une réponse à la précarité de l'intégration de la loi, à l'irrespect du cadre et d'autres équivalents, doit être à l'origine de l'instauration, par différents spécialistes, de systèmes thérapeutiques très rigoureux auprès des toxicomanes et dans le cas des anorexiques amaigries.

La mère de cette adolescente se reprochait l'état de sa fille. « Ton corps n'a pas de mystère pour moi. » « Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour qu'elle veuille mourir de cette manière ? » Cela laissait imaginer, en même temps que son chagrin, qu'elle se vivait en symbiose totale avec sa fille. Elle « connaissait » intégralement la psyché ou le corps de celle-ci ; elle savait le diriger, le disposer, le guider. En nous parlant en thérapie familiale, cette mère était soucieuse du « manque de vitamines et de minéraux de sa fille », qui affichait une attitude neutre alors que la mère était très malheureuse. Je dis alors que l'on ne devait pas s'inquiéter, car le corps est assez « intelligent » pour savoir si des substances essentielles lui manquent. On peut imaginer la surprise de la mère ; elle connaissait le corps de sa fille mieux que n'importe qui ; aucun de ses secrets ne pouvait lui échapper. L'esprit devait faire et défaire le corps. Dans un des entretiens suivants, ce fut le père qui adopta une attitude semblable : il « savait » pourquoi sa fille était malade. Lors d'un voyage en car, un homme, profitant de la pénombre dans le véhicule à moitié vide, avait tenté de la violer. Il est allé jusqu'à « ouvrir sa braguette ». « Depuis cet épisode, elle s'est mise à vouloir maigrir. » Le père n'avait pas fait d'études spécialisées, mais il savait... Bref, le thérapeute lui aussi ne devait pas « l'ouvrir ». La jeune patiente n'a pas fait de commentaire.

Ce défi au savoir me semble assez généralisé chez ces familles. Il prend souvent la dimension d'être à l'intérieur

de l'autre. Une pensée s'érige en théorie, elle est emblème. Il m'est arrivé d'entendre d'autres cas qui mettaient en avant une raison sexuelle comme cause de la maladie, surtout actuellement où les viols et les abus sexuels font régulièrement la une des médias.

L'élément greffé

L'idée de fétichisme moral semble justifiée. L'anorexie-boulimie ferait bon voisinage avec d'autres perversions de l'apparence : parmi les perversions sexuelles, le fétichisme et le travestisme ; parmi les perversions morales, l'imposture et le dandysme, que j'ai déjà étudiés.

Cela pose de nouvelles questions théoriques : l'apparition de manifestations perverses dans des tableaux nosographiques en principe étrangers à la perversion ne nous autorise-t-elle pas à envisager l'idée d'une transnosologie ? Cela ne signifie pas qu'il faille effacer les limites entre les tableaux, mais que des éléments structuraux inhabituels peuvent être communs à différents tableaux. Si tel est le cas, quel est alors le poids du tableau « greffé » sur l'état clinique du patient ? Mes expériences cliniques suggèrent que l'élément additionnel, ici les manifestations perverses, aurait un intérêt essentiel par rapport à l'évolution de la pathologie : il serait responsable des résistances, et il demanderait une attention privilégiée, voire prioritaire, afin de nous sortir de l'impasse éventuelle. Il n'est pas important de savoir si l'anorexie « est » une perversion, mais d'être sensible au fait suivant : si nous ne nous intéressons pas à la dimension perverse chez un patient donné, il ne nous sera pas possible de le faire progresser.

CHAPITRE 15

Le social et le groupal *Publicité, marketing, sectes*

Pourquoi et comment parvenons-nous à agir à l'encontre de nos convictions ou de nos intérêts ? Pourquoi des individus en rien disposés à être violents ou à abuser d'autrui cèdent-ils à des tentations inhabituelles, et oublient-ils la morale, le respect ? Le xx^e siècle a fourni d'innombrables exemples de tels excès et de tels paradoxes. Dans ce chapitre, je voudrais apporter quelques éléments de réponse, mais la tâche semble immense. Il paraît néanmoins très éclairant de relier ces dysfonctionnements humains au problème de la transgression et des perversions morales en particulier.

La publicité ou comment manipuler les souhaits

Les mécanismes de fonctionnement de la publicité sont rarement dits pervers, car ils associent le pouvoir de l'image, la suggestion, l'invitation au jeu et au plaisir, avec des inductions abusives. L'utilisation de ces dernières ne doit pourtant pas faire oublier que la publicité a pour but d'exercer une action durable et efficace sur les esprits, de changer les habitudes, sans que cela signifie que le message véhiculé

une invitation à la rupture de l'ordre moral. La publicité ne nous oblige pas, tout compte fait, à commettre des actes ignobles. Simplement, elle nous incite à consommer. Elle a une fonction d'information : information sur des produits susceptibles de nous intéresser. Seulement, il nous est aussi demandé en échange de les acheter ; pour cela, il semble légitime de se servir de moyens psychologiques qu'on peut réprouber d'un point de vue éthique. Nous sommes alors contraints dans nos goûts, incités à aller au-delà de nos besoins.

La publicité est d'autant plus efficace qu'elle fait appel à chacune des instances qui composent notre appareil psychique. Le résultat vise à faire croire que « c'est le sujet lui-même qui a fait le choix, qui a décidé l'action à laquelle il a été induit » (Kijak, 1999). Les différents messages parallèles le portent à croire que cette induction est logique et possible à réaliser, voire qu'elle va combler une aspiration ancienne, qu'il croyait hors de portée (un voyage rêvé, une belle voiture). Dans le premier cas, l'appel est adressé au moi, dans le second, à l'idéal du moi. Les ambitions du moi sont gratifiées en faisant sentir à l'individu que, s'il réalisait le mandat publicitaire, il se sentirait plus vaillant, plus intelligent, doté de qualités estimables. La publicité rejoint ainsi la propagande politique, bien que, dans cette dernière, les éléments violents et projectifs soient exploités, à travers la recherche de boucs émissaires sur lesquels les aspects les plus négatifs du psychisme sont expulsés.

Dans la publicité, l'appel au surmoi est important : le message a une connotation de violence et de contrainte, rappelant au sujet le père interdicteur. Même si elle n'avance pas de message culpabilisant, elle laisse supposer une situation qui rappelle un manque d'amour, facilement associé dans l'esprit du sujet à une absence de caution de la part de ses géniteurs. Par exemple, le message suggère indirectement que, si vous n'achetez pas le produit, vous n'êtes pas dans la règle, que vous vous excluez. Or personne n'aime l'ostracisme ; il a d'ailleurs été utilisé dans l'Antiquité

comme l'une des punitions les plus redoutées : nous avons besoin de la compagnie et du respect des autres, de leur considération, voire de leur admiration.

Le pervers-narcissique ne manque pas d'invoquer les avis négatifs des tiers à propos de sa victime pour accentuer l'effet de réprobation sociale. Dans la publicité, celle-ci est implicite : l'induction vers l'agir est accentuée. Dans ces différents exemples, le message tend à bousculer l'équilibre entre les instances psychiques, puis à occuper la place du représentant du surmoi. De cette position, le message a la possibilité d'exercer une action sur le moi du sujet.

La littérature sur ce thème fait part de la force des images, de son efficacité lorsque le message devient insistant, de l'introduction d'aspects extemporanés au produit que l'on souhaite imposer : comme la performance sportive, la beauté, le dynamisme de la jeunesse, la sexualité, tout cela afin d'exacerber les appétits. Indiscutablement, la publicité crée des néo-besoins, concept auquel j'ai fait allusion plus haut. Il ne serait pas excessif de parler de manipulation mentale.

Le marketing ou comment créer des esclaves volontaires

Le marketing intègre d'autres modalités d'induction sociale. Il ne s'agit plus seulement de promotion, mais d'une stratégie du marché qui va de sa création à sa maîtrise. Le marché potentiel doit être découvert ; parfois, il est ignoré et en latence. Le marketing est une activité de conquête, essentielle pour développer le commerce et l'industrie. Mais on invente aussi des besoins en imposant une marque, un goût, une mode.

À l'ère de la mondialisation et de ses détracteurs au nom de la tradition et du respect des cultures, ce n'est pas en spécialiste de cette activité que je me poserai. Certaines études menées par des psychosociologues ont contribué à

améliorer les méthodes servant à influencer les personnes sans qu'elles s'en aperçoivent, mais elles ont aussi aidé à dénoncer les dérives. La manipulation à l'échelle sociale est régulièrement utilisée pour mieux vendre, pour aliéner une population, mais aussi pour mener des actions en rien immorales, par exemple inciter les gens à économiser l'énergie, à fumer moins, à utiliser des préservatifs, à conduire moins vite et sans boire d'alcool.

R.-V. Joule et J.-L. Beauvois (1987-1998) parlent à cet égard de psychologie de l'engagement : ce dernier est défini comme « le lien qui unit l'individu à ses actes comportementaux » (1998). Les individus sont fermement convaincus de leur participation à leur acte, ils se l'attribuent, ils se sentent pleinement concernés, avec plaisir et fierté. Or il se trouve que, pour bien des comportements sociaux qui nous intéressent ici, cet engagement a été totalement induit.

Les gens sont particulièrement sensibles au fait qu'on leur dise qu'ils sont libres de choisir un produit, d'accomplir une activité. Si ce produit invoque leur sens des responsabilités, leur individualité, ils ont le sentiment que leur demandeur est inspiré d'un esprit démocratique. Cela leur plaît, et cela correspond à leurs principes. Or cette forme de demande est régulièrement utilisée dans le commerce pour imposer une vente ou encore elle l'est par des individus manquant de scrupules qui connaissent l'efficacité de « la soumission librement consentie ». Dire à quelqu'un « tu es libre de choisir », c'est « l'avoir à moitié dans sa poche ».

K. Lewin a été le premier à le comprendre lorsque, pendant la Seconde Guerre mondiale, il a réalisé des études sur le comportement social des ménagères américaines : elles étaient plus disposées à changer leurs habitudes alimentaires et celles de leurs familles si on leur permettait de participer à une discussion en groupe et si on leur donnait ensuite la consigne de prendre une décision collectivement. Elles se sentaient responsabilisées, elles avaient adhéré à cette décision et se trouvaient engagées par rapport au groupe.

L'examen des conduites humaines par des méthodes expérimentales montre que cet engagement peut être développé ou créé par différents procédés. Si l'on demande à quelqu'un de but en blanc de réaliser une tâche quelconque ou si on essaie de le convaincre par des arguments moraux, en lui offrant des récompenses ou à l'opposé par la contrainte, il risque de refuser. Les statistiques le prouvent. En revanche, il suffit de lui demander une première faveur simple et facile à accomplir (donner l'heure, par exemple), pour qu'au moment où un expérimentateur anonyme lui demande une deuxième faveur, même plus exigeante, il accepte facilement de la satisfaire.

Les procédures ont des noms connus dans le commerce : « l'effet de gel », l'« amorçage », « le pied dans la porte ». On n'hésite pas à promettre des cadeaux éventuels aux clients pour les attirer : l'important est que le comportement d'achat soit amorcé. On peut aussi proposer un produit un peu encombrant ou cher qui va probablement être refusé. Un peu plus tard, un autre moins onéreux ou moins superflu sera plus facilement acheté. Un vendeur vous propose une série de cinquante vidéos de westerns, à un prix qui n'est pas dans vos possibilités ; deux semaines plus tard, il vous propose une série de cinq films vidéo d'humour. Vous avez de fortes chances de l'accepter même si vous reconnaissez sur-le-champ que trois de ces films sont déjà dans votre collection. Ce procédé est fréquemment utilisé par certaines entreprises. Cela s'appelle « la porte au nez » (R.-V. Joule et J.-L. Beauvois, 1987, p. 143 *sq.*). Bien des personnes l'utilisent sans s'apercevoir de la manipulation en cours pour demander un service à un proche qui ne semble pas très disposé à le leur rendre d'emblée. Si vous demandez un service important qui éveillera certainement des réticences, un service moins exigeant mais auquel vous tenez davantage aura plus de chances d'être accepté.

L'engagement est plus fort s'il s'agit de défendre une idée que l'on considère comme noble et si la demande est présentée comme utile à la communauté. Mais l'idéologie

ne joue ici qu'un rôle secondaire. Certes, l'importance de l'acte stimule le désir de le réaliser, les raisons aussi, mais ce qui semble être plus engageant, c'est que la personne qui fait la demande donne des raisons subjectives de l'ordre : « Cela me ferait tellement plaisir. »

En revanche, rien ne sert de récompenser l'autre avec des sommes élevées. Une recherche a montré, sur deux échantillons de personnes auxquelles on demandait de réaliser une action similaire contre une récompense financière, que celles qui l'effectuaient avec le plus d'efficacité étaient celles qui recevaient le moins d'argent (Joule et Beauvois, 1998, p. 84). D'autres études, sur la punition, montrent que des changements d'attitude étaient plus faciles à obtenir si les personnes participant à cette recherche (il s'agit d'enfants en bas âge) sans connaître son contenu étaient punies légèrement, non sévèrement. Ce qui était efficace, c'était de dire par exemple : « Je vais me fâcher », ce qui faisait intervenir la dimension subjective de l'enquêteur.

Pour expliquer l'engagement, certaines théories mettent en valeur la dimension « attributive ». Les personnes concernées se sentent sollicitées, impliquées. Du point de vue psychologique, on peut dire que l'on se confronte à une réponse de leur Je. Nous sommes plus disposé à accepter ce que l'on nous demande si nous sommes identifié, reconnu. L'aspect relationnel entre en ligne de compte. Si une personne accepte plus facilement de réaliser une tâche quand elle est sollicitée à deux reprises, c'est qu'elle apprécie le contact, le fait d'être traitée en interlocuteur, d'exister pour l'autre. Les prédicateurs et les leaders populistes, lorsqu'ils parlent en public, savent donner l'impression de parler à chacun. Évidemment, ces procédures peuvent être détournées de leur sens et utilisées à des fins peu nobles. Les personnes sont comme prisonnières de l'engagement, elles vont se sentir sujets, mais plus tard offrir « leur âme » à un maître. Elles se croient acteurs, mais ce sont de simples rouages.

L'engagement est-il porteur de croyance ? « Une pédagogie de l'engagement peut faciliter l'intériorisation des normes et des valeurs inscrites dans les rapports éducatifs et, de façon plus générale, des normes et des valeurs socialement utiles », suggèrent Jouve et Beauvois (1998) à partir des résultats de l'étude citée auprès des enfants. C'est dire comment peuvent être adoptées les lois humaines. L'autre entre en force dans l'esprit de la personne s'alliant ou résonnant avec son surmoi. Nous rejoignons ici les considérations que suggère la publicité. Ces méthodes visant à changer des comportements tirent leur force de leur association avec l'instance parentale. D'inspiration comportementale, elles impliquent un certain degré de *forcing*. Si elles sont efficaces, c'est dû à l'implication inconsciente qu'elles sollicitent malgré les individus (cf. aussi L. Bellen-ger, 1992). Bien des personnes sont prêtes à renoncer à leurs prérogatives quand on présente une demande en termes de solidarité. Cette fragilité a de quoi nous inquiéter.

Les sectes ou comment soumettre des adeptes

Le phénomène des sectes et de leur environnement psychique implique maints aspects : la psychologie collective, celle du gourou, de l'adepte, ainsi que le contexte familial de ce dernier. De nombreux auteurs ont abordé ce thème. Reste que la perversion aide à expliquer l'engagement des acteurs dans cette tragédie moderne qu'est le monde des sectes (J. Cotta, P. Martin, 1992 ; B. Fillaire, 1994). Des concepts comme l'idéalisation et l'illusion ou la croyance et la crédulité semblent limités pour percer le secret des sectes.

On trouve différents types de sectes, bien distinctes. Celles qui nous intéressent ici font usage de la coercition et de la manipulation mentale (J.-M. Abgrall, 1996). La fonction du leader y est essentielle : il agit en manipulateur. Mais sa personnalité varie dans chaque cas. Il peut être hyperlucide ou franchement délirant. La perversion-narcis-

sique lui sert à dominer son monde et à l'asservir. La structure de la secte le facilite : elle est pyramidale, les adeptes sont les sujets du gourou, le fonctionnement du groupe n'est pas démocratique.

Selon Jean-Marie Abgrall, l'escroquerie fondamentale est l'idéalisation du chef : il se présente en rédempteur, en être révélé, en messager de Dieu ou comme appartenant à une lignée supérieure. Cela lui permet de gouverner le groupe, et cela l'autorise à disposer des autres ; il apparaît sage et saint. Souvent impulsif, il peut être immoral. Comme tout mystificateur, il finit par entrer dans la peau de son personnage et par croire à la fiction qu'il a construite. Il pratiquera les renversements de situation : ses échecs passés seront enjolivés ou bien recouverts par des actions prestigieuses ou carrément délirantes (actes magiques, découverte de dons exceptionnels, visite à l'au-delà, rencontre de sages anciens, etc.).

Le gourou souhaite inaugurer un ordre nouveau, il se voit en initiateur de dynastie ; son action le justifie. Dans certains cas, le gourou « séduit » sexuellement ses adeptes, au nom de cette même mission salutaire. Nous retrouvons les trois techniques perverses-narcissiques : l'induction, la séduction narcissique, la paradoxalité, actives au moment du *recrutement* de la victime. Le discours sectaire doit être en résonance avec les croyances de la future victime, et, si ce n'est pas le cas, celle-ci devra abandonner ses convictions précédentes. Pour cela, l'endoctrinement est doux, si possible sans dissonances. Toutefois, la méthode forte peut être également utilisée, de manière répétitive ; dans ce cas, l'induction hypnotique est fondamentale. Nombre de gourous se font passer par des psychothérapeutes.

Comme pour « la soumission librement consentie », l'adhésion doit apparaître à l'adepte comme le produit et la conséquence de son histoire et de sa pensée. « L'une des subtilités de la manœuvre consiste à faire croire que l'adhésion dépend de l'intéressé et relève de sa volonté. C'est cette démarche perverse qui est à l'origine des difficultés rencon-

trées par les proches ou les thérapeutes lorsqu'ils tentent de convaincre un individu qu'il a été entraîné dans une secte. C'est cette prétendue liberté personnelle qui perturbe les efforts de "désendoctrinement" », écrit Jean-Marie Abgrall.

Quand il rencontre un recruteur, l'adepte peut se trouver en rupture de milieu, de vie, en crise, plus ou moins désorienté. Le regard qu'il porte sur lui-même est plutôt négatif. Le gourou et la secte représentent pour lui une nouvelle affiliation, une nouvelle parenté, une nouvelle loi. Le monde fermé de la secte auquel il est rapidement confronté lui donne une certaine réassurance, un serrage à défaut d'un étayage, comme le soulignait Didier Anzieu (1985) : la contrainte essaie de se substituer à une peau psychique défectueuse.

Les éléments de séduction ne sont pas moins importants dans le discours adressé au futur adepte : discours dithyrambique et mystificateur concernant le chef, puis exaltation des qualités de la doctrine et du groupe. Il y est question de dissimulation et de mensonge, de mépris des autres, éventuellement de l'adepte. Alors que celui-ci est confronté à des souffrances et à un sentiment d'incomplétude, la faculté du gourou à faire accepter des éléments irrationnels lui donne l'occasion d'adopter le déni pour son évitement du réel.

L'adepte est invité alors à abandonner tout recours à son individualité, au profit du collectif. Lorsqu'il entre dans la secte, il est soumis à des restrictions diverses, notamment celles qui concernent son intimité : privation de repas, de sommeil, de ses affaires personnelles, de communication avec le reste du monde. Afin de briser les résistances, le travail forcé, des drogues, des techniques psychothérapeutiques à forte induction mentale ne sont pas exclues. Le gourou, qui exige un dévouement complet et sans réserve, incite l'adepte à rompre avec sa famille et ses amis, à soutenir financièrement le groupe.

L'hostilité des adversaires ou de la justice est mise également en avant pour justifier la valeur de la mission à accomplir.

Si la pensée autonome est la principale cible de la méthode des sectes, cela prouve qu'elle est en principe l'agent de la liberté humaine. La secte ne promet rien de jouissif, comme le club de pervers sexuels. Pourtant, elle attire nombre de gens. Sortir de l'anonymat ? Personnaliser les contacts ? Établir une relation intime avec le divin ? Ce sont ces désirs et ces attentes que semblent les rendre séduisantes.

Dans un monde où la démocratie fait des progrès considérables en créant des îlots nouveaux en Europe orientale et en Amérique du Sud, le développement *a contrario* des noyaux antidémocratiques laisse perplexe. A. Drogou semble avoir trouvé un principe de réponse à ces questions : « Par leurs objectifs, de nature totalitaire, [les groupes sectaires] visent, en aliénant les adeptes, parfois jusqu'à la soumission absolue, à former des contre-sociétés, détentrices d'une vérité sans contestation ni doutes possibles. En ce sens, les sectes modernes sont profondément ennemies des règles démocratiques à valeur universelle et ne respectent pas les normes des États de droit. Pour parvenir au pouvoir, elles n'hésitent pas à établir des liens étroits et clandestins avec les mouvements politiques qui partagent avec elles une idéologie hégémonique. Si l'emprise exercée par le gourou inspirateur de la secte vise à l'instrumentalisation des adeptes au bénéfice final d'une minorité de leaders, encore faut-il dissimuler ces objectifs et les "habiller" d'une justification plausible. D'où l'appellation de "nouveaux mouvements religieux" sous laquelle se voilent les sectes, et la confusion soigneusement entretenue entre une spiritualité de libération de l'homme qui l'aide par la recherche personnelle à s'élever au-dessus de ses angoisses, et une pseudo-spiritualité qui le rend esclave consentant d'un maître despotique, dans un climat d'enfermement psychique, voire physique. »

Il apparaît que rien de cela ne serait possible au leader s'il ne mettait en œuvre des mécanismes pervers-narcissiques. À l'échelle individuelle, du petit ou du grand groupe,

de la communauté, la perversité est liée à l'abus et à l'emprise. Ce que nous révèle la secte avec force, c'est son efficacité pour annuler les processus de pensée. Les exemples, moins extrêmes, ne manquent pas.

*Les bandes, les clubs, les bars,
ou l'illusion d'être ensemble*

Dans des études précédentes, j'ai discuté l'importance de la perversité dans des groupes naturels comme les gangs d'adolescents (1984) ou la mafia (1996). J'ai essayé de différencier les groupes dont la perversité est au service du profit et ceux qui sont au service d'une mégalomanie saupoudrée d'envie de jouer, quitte à jouer aux dépens de tiers, objets de moquerie. Dans le cas des sectes, le premier objectif paraît essentiel.

Parler des lieux de rencontre pour pervers sexuels après des considérations sur les sectes peut sembler étrange. Alors que les sectes entretiennent une forme d'esclavage, les premiers semblent des lieux de passage pour assurer tout au contraire la liberté de choix à des personnes en mal de trouver le partenaire qui convienne à leur préférence sexuelle. Ces personnes restent libres et le resteront. Rien de plus étranger à elles que l'engagement, au moins consciemment. Certains traits sont pourtant communs à ces groupes. Il faudrait aussi parler des regroupements stables de pervers sexuels et des associations d'entraide qui se développent de plus en plus.

À ma connaissance, les regroupements en question concernent les clubs d'échangistes, les lieux de vacances et les clubs où l'on pratique le pluralisme, également les clubs et les bars de sadomasochistes, les bars de fétichistes, etc.

Pour ces derniers, il convient d'éclairer que ce fétichisme semble en l'occurrence discutable. Le fétichiste est habituellement un solitaire ; celui qui fréquente ces bars vient souvent accompagné, en couple ; son comportement

frôle le travestisme ou l'exhibition. C'est un mélange de déguisement qui met en avant un certain goût pour la parure, pour des artefacts et des vêtements portés sur soi sans qu'ils soient nécessairement objets d'adoration. Le sujet ne désire pas être confondu avec une personne de l'autre sexe, comme le travesti. Il met au défi le monde en se présentant comme imaginatif à l'extrême. Des passoières comme soutien-gorge, des masques, des ceintures complexes, des tissus élégants pour éprouver une certaine dignité, ou des tissus qui accentuent certaines sensations déplaisantes ou plaisantes, selon la plus ou moins grande note masochiste. L'élément magique de l'objet est toutefois présent. Mais il nécessite un public ; en cela, on n'est pas dans le « vrai » fétichisme.

Des considérations proches peuvent être avancées à propos de certains lieux de rencontre de pluralistes. Ils s'y retrouvent côte à côte avec de véritables pervers et des hommes ou des femmes seuls, qui regardent avec curiosité sans participer ou presque au rituel, et sans trop d'enthousiasme. Leur objectif est bien différent. Il peut s'agir de personnalités limites, qui vivent leur présent de façon insipide, qui cherchent quelques émotions leur permettant de sortir d'un état de torpeur. Cependant, la vue de la perversion sexuelle leur donne l'occasion de reproduire l'autre scène, l'inconsciente, en « chair et en os ». La distinction entre perversion et autres structures s'y fait ainsi sentir à nouveau.

« Entre toutes les scènes sexuelles le partage possède ce double caractère : une pratique et une représentation », rappelle M. F. Hans (1972). Est-ce pour cette raison que ces clubs connaissent un tel développement à l'heure actuelle ? Satisfaire l'action et l'imagination. Ils affranchissent, comme les réseaux de rencontre ou le cybersexe, aussi du rituel de la séduction : la crainte du « non », du « peut-être », du « Ce sera pour un autre jour », du « Pas encore, il faut se connaître mieux ». Atermoiements fastidieux certes, mais qui servent à accroître l'intimité à deux. Dans ces clubs, on voit apparaître parfois un désir de se faire remarquer, d'être

performant, de gagner une place de leader, ou encore de la rivalité, comme cela est arrivé à ma patiente Sarah, signes esquissant une triangulation et un pas vers l'altérité.

Les clubs de sadomasochistes comportent aussi des curieux, mais la sexualité est plus ciblée. Elle ne jouit pas du même engouement que les clubs précédemment cités. Déjà, à propos des bars gays, les regroupements politisés en dénonçaient l'aspect mercantile. Cela s'appliquerait aux boutiques de vêtements qui profitent de l'évolution de la mode et d'un certain élan créateur très prisé par un public hétérogène, par ailleurs. Mais, dans une société où les signes vestimentaires tendent à s'uniformiser par le prêt-à-porter, l'apparition de nouvelles tendances dans l'habillement ne peut qu'être saluée avec encouragement.

Jusqu'au XVIII^e siècle, rappelle R. Sennet (1979), quand les gens sortaient de chez eux, ils étaient habillés de sorte que leur origine familiale, leur rang social, leur profession, soient reconnus dans la rue. Il ne s'agissait pas d'ostentation, mais de situer son identité et son appartenance à un groupe. Cette habitude a disparu avec la révolution industrielle, soucieuse d'égalité. Désormais, l'uniformisation dans l'habillement permettait paradoxalement le développement du monde intime et secret. Entre la foule et l'ego, plus de groupes médians. D'un autre côté, la sociabilité en pâtit au profit du renforcement de l'espace privé et clos, menacé d'envahissement par les autres. Les gens sont devenus moins ouverts, moins disposés à s'entraider. L'affirmation d'une orientation sexuelle déterminée — à travers des signes vestimentaires éventuellement — pourrait toutefois représenter un signe d'évolution, correspondant à la fois à une recherche identitaire sans crainte du regard de l'autre, et aussi à un désir de regroupement. L'un des buts des clubs et des associations est de répondre au rejet social par la fondation de micro-sociétés plus ou moins autonomes. C'est peut-être la face positive de l'attrait pour les groupes qu'on note chez les pervers sexuels.

Quoi de commun avec les mécanismes pervers dans le fonctionnement des sectes ? Deux constantes doivent être soulignées dans les uns et les autres : le besoin de serrer les liens passant par l'emprise pathologique (ou le besoin humain de se faire dominer ; l'appétit de soumission) et la recherche désespérée d'être identifié par un autre. L'emprise est sécurisante ; la douleur morale est provisoirement étouffée. Le groupe et son leader fascinent, car ils procurent un modèle servant à éviter la culpabilité. Se substituant à l'identité personnelle, celle du groupe est entretenue par une nouvelle idéologie : l'identitarisme (selon le terme suggéré par M. Bertrand (1999), pour les groupuscules intégristes). Le prosélytisme est implicite : « Voyez, on est plusieurs, cela montre que nous avons raison. »

Les humains sont à la recherche d'illusion, leur imaginaire est en manque : le groupe donne des éléments pour se construire une néo-réalité. Je crois que c'est en rapport avec le poids excessif des contraintes dont les regroupements pervers donnent le change. D'innombrables personnes se sentent limitées par la culpabilité et, faute de mieux, elles sont à la recherche de lieux « pour faire ce que bon leur semble ».

CONCLUSION

Des solutions thérapeutiques

Les questions que pose le traitement des perversions sont liées à deux ordres de facteurs : d'une part, les possibilités concrètes d'accéder à une demande, ce qui implique la reconnaissance par le patient du caractère dysfonctionnel du symptôme ; d'autre part, les possibilités de développement d'une capacité suffisante de travail préconscient, c'est-à-dire de pouvoir introjecter, d'adopter un certain recul par rapport au vécu immédiat, de se permettre la pensée, le fantasme et le rêve.

On comprend la difficulté de l'entreprise. On voit aussi pourquoi il est nécessaire d'imaginer plusieurs issues et plusieurs options pour un même individu. Il n'est pas rare que, pour ce faire, on associe un suivi socioéducatif à une thérapie, qu'on prescrive certains médicaments inhibiteurs hormonaux associés à des techniques de groupe (groupe de parole ou de médiation : art-thérapie, expression corporelle, etc.). Le problème reste entier dès lors que le déni est consubstantiel à la perversion et que le patient s'efforce d'imposer son point de vue. La provocation du pervers résiste à tout effort de persuasion ; au contraire, il y voit une confirmation de sa puissance.

Dans certains cas, l'approche thérapeutique est indirecte. Le patient consulte pour un autre problème, d'ordre

sexuel ou non. C'est ainsi que le clinicien a connaissance du symptôme pervers, qui n'est pas considéré comme tel par le patient (on l'a vu avec Jean-Paul, Sarah, Théophile ou Serge). Toutefois, cela fournit un élément pour penser la stratégie thérapeutique de tout pervers. C'est en envisageant les problématiques marginales à la perversion qu'une possibilité va s'ouvrir, à condition, tout de même, que le clinicien ne se propose pas de « guérir » ce qu'on ne lui demande pas de guérir et que l'entretien ne glisse pas vers une confrontation d'idées, ce qui hélas est assez fréquent. Il convient donc mieux d'espérer que la prise de conscience, intervenant à propos d'autres aspects du fonctionnement, puisse assouplir les défenses.

En réalité, ce sont les perversions traitées dans le cadre des mesures de justice qui ont permis le développement des thérapies nouvelles, et ce sont actuellement surtout les juges qui demandent d'innover en la matière. Dans les perversions pénales, la question de la récidive est cruciale. Mais il est connu que toute tentative pour éviter la rechute est vouée à l'échec si on ne favorise pas les conditions environnementales, de qualité de vie, d'épanouissement subjectif, essentielles pour que le patient trouve une « raison » d'abandonner son orientation sexuelle.

Les thérapeutiques sont d'ordre biologique, socioéducatif et psychothérapeutique.

Les traitements biologiques

Les médicaments ont progressivement remplacé les méthodes chirurgicales. Celles-ci partaient de l'hypothèse que la testostérone jouait un rôle dans le comportement sexuel, notamment dans celui des délinquants pervers (ce que la recherche rigoureuse n'a pas encore confirmé). Ces traitements consistaient, par exemple, dans l'ablation des testicules, qui a été imposée à de nombreux prisonniers. C'est encore le cas aux États-Unis, en Allemagne et en Répu-

blique tchèque. Si cette méthode réduit les récurrences, les conséquences psychiques sont graves. Allant à l'encontre des droits individuels, la castration chirurgicale suscite bien des réserves d'un point de vue éthique.

Les traitements chimiques hormonaux sont appliqués avec le consentement des patients, condition pour leur réussite et pour que la relation médecin-patient soit continue. Leur action d'inhibition hormonale est réversible après leur arrêt ; entre-temps, durant une longue période, le patient peut se « déconditionner » des comportements sexuels déviants. Cela favorise l'introduction d'une thérapie dont l'action permettra de consolider les effets obtenus. Ces traitements tendent à réduire la production de testostérone, par des inhibitions soit au niveau des capteurs périphériques, soit au niveau des stimuli hypothalamo-hypophysaires, qui agissent sur les organes sexuels masculins (sécrétion de LTH), soit les deux. Chimiquement, ce sont des dérivés de la progestérone, et ils présentent un certain nombre d'effets secondaires. Rien ne prouve qu'ils aient une action spécifique par rapport à la perversion ; ils agissent plutôt en réduisant l'appétit sexuel et l'agressivité, mais l'orientation sexuelle des individus est conservée (F. Thibaut, J.-M. Kuhn, B. Cordier, M. Petit, 1998).

D'action assez rapide, car elle inhibe les comportements sexuels déviants au bout d'un mois, la MPA, ou Dépo-Provera ®, a été abandonnée à cause des effets secondaires comme le diabète, les thromboses, l'insuffisance rénale (F. Thibaut, 2000). L'acétate de cyprotérone (CPA, Androcur ®) est aussi efficace sans présenter les inconvénients de la MPA ; ses effets subsistent après la période de traitement à condition qu'il dure au moins un an. La durée recommandée est de trois à cinq ans, mais l'observance est problématique, car le traitement a lieu par voie orale. Les indications sont l'« hypersexualité », aussi bien chez l'homme que chez la femme, et les perversions. Les inconvénients : gynécomastie (grossissement des seins), ostéo-

porose (décalcification et destruction des cellules des os), cytolysé hépatique (destruction du tissu du foie).

Un progrès a été réalisé avec l'introduction des agonistes de la GnRH, la triptoréline (Décapeptyl ®) et la leucoprouréline (Enantone ®), prescrites par voie intramusculaire, en injection mensuelle, et pendant des périodes allant jusqu'à soixante-seize mois (F. Thibaut, *op. cit.*). Utilisés dans la pédophilie, l'exhibitionnisme et le viol notamment, les agonistes de la GnRH s'avèrent efficaces : diminution des fantasmes pervers et disparition des comportements sexuels déviants.

Il convient d'ajouter à cette liste de médicaments les psychotropes pour les perversions secondaires aux psychoses et les antidépresseurs du genre inhibiteurs de la capture de la sérotonine, qui ont une action secondaire diminuant l'activité sexuelle ; ils sont recommandés principalement pour les patients qui sont en même temps dépressifs ou obsessionnels.

Les médicaments inhibiteurs sont indiqués dans les cas graves, « incorrigibles », de récurrence et où la perversion représente un danger pour des tiers. Ils ne s'appliquent pas à tous les cas de perversion ; il serait même parfois abusif de les utiliser, d'autant plus qu'ils ne sont pas spécifiques et qu'ils visent à produire une inhibition sexuelle générale et indifférenciée. Cela pose des questions théoriques immenses et même inquiétantes : la perversion est-elle une maladie de l'excès d'érotisme ? Cette idée n'est pas très éloignée de celles que proclament les pervers eux-mêmes, d'ailleurs. Peut-on s'octroyer le droit d'empêcher chez le patient l'expression libidinale alors que le traitement devrait plutôt viser à l'utiliser autrement et dans le plaisir ? N'est-il pas utopique de vouloir « supprimer », « éradiquer » une base biologique de l'instinct ? La preuve est que les patients, une fois le traitement arrêté, risquent de récidiver. Nous devrions pour l'essentiel tenter de transformer leur impulsivité en émotivité et en capacité de représentation, leur volupté en plaisir, leur agressivité en violence au service de soi et intégrée au

conflit, car tout conflit, interne ou relationnel, est salutaire. Mais c'est sans doute trop idéaliste.

Les principales indications des inhibiteurs hormonaux sont posées dans le cadre pénal face à des comportements sexuels violents. Il convient de rappeler, à ce propos, le point de vue de Cl. Balier (1996), qui remet en cause la pertinence du diagnostic de perversion pour beaucoup d'entre eux. Cet auteur suggère que les violeurs, même certains pédophiles qui ont commis des meurtres, seraient des patients à forte composante psychotique ; ils réalisent leur acte violent comme pour se débarrasser d'un état de torpeur, de confusion et d'angoisse soudaine et inexplicable. L'expression sexuelle ne serait qu'une composante, qu'un « rouage » d'un tout où l'égoïsme, la perfidie, la violence de l'emprise (autrement dit l'élément pervers-narcissique) jouent un rôle certain.

En fait, c'est par l'ensemble des soins et l'association de plusieurs thérapeutiques que l'on pourra permettre au patient d'atteindre une vie plus équilibrée et autant que possible épanouie. Le traitement de la perversion reste du ressort des thérapies malgré les difficultés de leur prise en charge (R. Contanceau, A. Martorell, 1997).

*Les thérapies cognitivo-comportementales,
de groupe, de famille, de couple*

Le choix du modèle de traitement dépend bien entendu des positions du clinicien, mais il serait judicieux que les spécialistes dépassent les querelles d'école alors qu'il s'agit d'aider des personnes. Les attentes et les buts du clinicien sont bien différents si la thérapie est focalisée ou au contraire si elle vise à toucher, voire à modifier, la structure perverse. Dans le premier cas, nous trouvons les techniques cognitivo-comportementales ; dans le second, la psychanalyse, qui a joué le rôle que l'on sait pour l'éclairage et la thérapie des perversions.

Le principe des thérapies cognitivo-comportementales est en général de confronter le patient à ses pensées automatiques, ses « erreurs de jugement », afin de le disposer à les changer. Des techniques permettent de susciter l'aversion envers le comportement pathologique, d'effectuer un travail éducatif (utilisant des supports vidéo, net) sur la sexualité en général, qui permet au patient de modifier son point de vue. On trouve aussi des thérapies cognitives programmées sur la base de la modification des pensées erronées concernant sa (la) vie sexuelle. Il est aussi question d'aider à mieux décoder les messages des autres interprétés habituellement de façon équivoque. Parmi ses propositions, le thérapeute confronte le patient à ses contradictions, lui montre les incohérences entre « sa vérité » et la réalité, sa précipitation pour tirer des conclusions sans preuves suffisantes. Mais il évite d'accabler le patient ou de mettre en cause sa capacité de penser. Au contraire, il l'aide à reconnaître ses potentialités. On notera que ces techniques opèrent dans le registre de la pensée, qui est particulièrement compromis, comme je l'ai précisé plus haut. Le pervers se construit des théories, il essaie de les appliquer par des passages à l'acte. S'attaquer à ces théories serait une façon pertinente d'aborder le problème dans l'un de ses fondements.

Les techniques de thérapie familiale d'inspiration analytique ou systémique ont été introduites dans certains centres de détention auprès des familles confrontant des pères incestueux avec leurs enfants en présence des différents membres de la cellule familiale, et d'autres soignants, notamment des éducateurs. Ce geste permet que la communication soit rétablie collectivement et que les sources des difficultés soient abordées, bien que la tâche soit fréquemment marquée par le déploiement de comportements pervers-narcissiques pouvant ruiner les chances de progrès (P. Sabourin, 1996 ; A. Ciavaldini, 1999 ; B. Savin, 2000). Le fort et ancien ressentiment de l'agresseur sexuel envers son enfant, que la dénonciation n'aurait fait qu'exacerber, peut alors être abordé. D'autres délinquants sexuels sont

traités par la thérapie familiale en milieu pénitentiaire et en ambulatoire.

Certaines maisons d'arrêt ont développé des centres de soins, des hôpitaux de jour pour délinquants, où ces expériences sont développées. Donner un cadre et un étayage représenté par le collectif conduit le patient à élaborer, même si cela n'est pas dit ouvertement, ces deux difficultés majeures que sont le rapport à la loi et le manque d'amour. S. Baron-Laforêt constate que l'admission dans une unité de soins permet au patient de créer une nouvelle relation déagée des attaques venant des autres détenus (X. Lemeyre, 2000, p. 62). D'autres techniques médiatrices, comme le sport, ou encore l'art-thérapie, l'ergothérapie, l'expression scénique, etc., conviennent à ces patients aux aptitudes esthétiques parfois ignorée, d'eux.

Dans le contexte du transfert, le thérapeute est éventuellement vécu comme l'« intrus », le « violeur », l'« incestueux », parfois même par les autres partenaires soignants : ces traitements sont inhabituels, et leur introduction suscite des émois. J'y reviendrai à propos de l'analyse.

La thérapie familiale a été appliquée également dans le cas des sévices physiques ou psychiques conduisant à des séparations parents-enfants par mesure de justice. Le traitement aide à restaurer les liens familiaux délités et à modifier toutes ces conduites aberrantes, en vue de préparer le retour de l'enfant au foyer.

Les thérapies de groupe sont instaurées dans ce contexte ou en pratique de ville, en institution ou en milieu pénitentiaire également. Elles permettent de mettre au jour les grandes difficultés relationnelles de ces patients, oscillant entre hostilité et crainte. Les sentiments de persécution, d'envie et de jalousie y jouent un rôle certain, ainsi qu'ils avaient stimulé le comportement sexuel déviant : vengeance contre un objet significatif de l'enfance. La vie de groupe favorise leur expression, puis leur verbalisation. Le groupe réveille, quand il ne les développe pas intégralement, les

identifications primaires chez ces patients, une base pour se sentir en résonance avec un prochain.

Le suivi socioéducatif des délinquants sexuels est une des pièces maîtresses pour leur rétablissement ; il est opportun de le souligner. Ce travail exige un dévouement et une disponibilité sans failles, d'autant plus difficile que traiter des délinquants sexuels peut naturellement susciter de la désapprobation, voire le dégoût. Ces types de pervers guettent également les « défaillances » et les « infidélités » de ceux à qui ils auraient fait confiance, provoquant des réactions de grande hostilité. Il serait intéressant d'accorder une place au travail socioéducatif auprès d'autres patients pervers.

Les indications de la thérapie de couple se multiplient pour ce qui concerne la perversion sexuelle aussi bien que morale. Ces patients consultent le spécialiste pour des conflits de couple, de la violence physique ou morale, des mésententes sexuelles. Les troubles sexuels invoqués sont divers et non spécifiques : impuissance, anorgasmie, éjaculation précoce, coït douloureux. C'est alors que les symptômes sont découverts. Il n'est toutefois pas anodin de noter quelle est l'origine de la demande, car elle signera un pan de la réalité vitale du couple qu'il conviendra d'aborder tôt ou tard. La consultation à deux permet d'observer les multiples formes de la manipulation psychique à laquelle les conjoints peuvent se livrer. La perversion morale apparaîtra éventuellement chez l'un des conjoints, alors qu'un comportement sexuel pervers est présent chez l'autre. À l'intérieur de la relation ou auprès de tiers (escroquerie, jeu pathologique, etc.), les déterminismes collectifs, le rôle de « l'instigateur qui n'en a pas l'air » sont plus faciles à identifier. Il est intéressant de noter la façon dont le symptôme est recyclé dans le jeu interfonctionnel du couple.

Le symptôme pervers sexuel peut être l'affaire d'un des partenaires, qu'il gère de son côté à l'extérieur du couple, même s'il souhaite que son partenaire le suive, ce qu'il fera parfois à moitié convaincu. Dans ce cas, la vie de couple

apparaît fade et inconsistante ; les membres du couple se vivent comme des étrangers l'un pour l'autre ; chacun a du mal à percevoir l'émotion et les préoccupations vitales de l'autre ; l'un ne vient pas à l'aide de l'autre s'il en a besoin, et cela par cruauté morale, suscitant une soif inassouvie de vengeance, ou par indifférence, ce qui est encore plus grave. À d'autres reprises, les deux conjoints sont impliqués dans la sexualité perverse, ils sont complémentaires l'un de l'autre de manière permanente ou interspersée adoptant une certaine tendance (SM, par exemple).

Les thérapies psychanalytiques

Les thérapies psychanalytiques et la psychanalyse disposent d'instruments de travail spécifiques qui permettent de mieux comprendre la structure perverse. On peut être contrarié par la place centrale qu'occupe la psychanalyse dans la recherche sur la perversion (G. Lantéri-Laura, 1979), mais les faits sont indéniables : des travaux nombreux, documentés et illustrés par des cas cliniques (pour citer quelques noms : Freud lui-même, Th. Reik, W. Reich, R. Stoller, E. Bergler, M. Khan, G. Rosolato, J. McDougall, A. Lussier, G. Bonnet, S. André, P. L. Assoun, des auteurs déjà cités). Aucune discipline ou courant n'a intérêt à accaparer le champ, vu l'intrication de problèmes cliniques, sociaux et familiaux en lice. Toutefois, une certaine autonomie de pensée est nécessaire afin de poursuivre la recherche. Bien que l'idée d'interdisciplinarité soit pertinente, l'effacement des différences entre approches serait cependant dommageable.

Fréquemment, la thérapie exige des aménagements du cadre classique, et, dans la mesure où le défi majeur des perversions intervient sur l'axe tolérance-rigidité, défi machiste au thérapeute, défi à la civilisation et au savoir dont il est le porte-parole, ce dernier est amené à se questionner sur la façon dont travaille en lui la notion de pré-

jugé. Rien ne sert de vouloir imposer un protocole sans que le patient ne sente sa signification profonde, même si ce protocole est le plus adapté et le plus juste. Nous devons avancer avec le patient ; il est préférable de le faire lentement, discrètement, que de vouloir lui faire sentir ou admettre la force de la loi. La neutralité bienveillante signifie ici de se dessaisir des *a priori* et d'éviter de vouloir corriger, ce mot ayant des connotations différentes, toutes adéquates et pertinentes, en ce qui concerne la perversion.

Cela apparaît de façon dramatique quand la thérapie est le fruit d'une ordonnance de justice et que le patient n'a pas formulé de demande personnelle. Ici, le thérapeute est confronté à deux fidélités, à deux morales, qui se présentent comme contraires, à l'instance demandante, et au respect de la liberté individuelle, qui est l'un des fondements de son action et un de ses buts. Il devra chercher ailleurs les mobiles de son action, laissant de côté pour des jours meilleurs l'approche de la question de la demande, et espérant que les effets de la thérapie permettent de justifier sa pertinence aux yeux du patient.

Notre contre-transfert, le travail de découverte que nous opérons dans notre psyché, autant que nos attitudes, représente notre outil privilégié. Il faut certes différencier le cadre, le contrat, les modalités des interventions, mais bien des choses dépendent de notre capacité à répercuter en nous les difficultés et les conflits du patient, pour les amplifier, pour leur donner un nom et un sens. Puis, en cherchant le sens inconscient, nous essaierons d'octroyer à la structure perverse sa dimension d'humanité.

Le traitement implique de nombreux écueils, certains ont déjà été présentés ; il s'agit de patients qui savent garder des secrets très longtemps, qui, s'ils souhaitent déstabiliser un autre, manient la surprise, les tentations et le retournement du sens des choses, le cache-cache. Leur art de prédilection préféré est la découverte des irrégularités dans le comportement des autres. Ce fut le cas de Théophile et d'Edwige. En général, quand les deux symptômes sexuel et

moral coexistent chez un patient, le symptôme sexuel nous orientera pour cerner le diagnostic, et le symptôme moral, pour le pronostic : une plus grande sévérité du symptôme moral hypothéquant ce dernier. Comment se met en route le dispositif psychanalytique ?

L'entrée en matière

Il est judicieux que les premiers contacts avec le patient soient consacrés, en plus de la connaissance des éléments cliniques, biographiques et familiaux susceptibles d'être évoqués, à l'explicitation des bases du contrat (rythme des séances, horaire, face à face ou divan, conditions financières, objectifs, etc.), et ce d'une façon sinon très détaillée, du moins claire et même négociée. Le problème de la loi et de son respect se joue à chaque moment de la thérapie. Ces patients ont du mal à accepter qu'on leur impose des règles de jeu qu'ils n'ont pas créées eux-mêmes. Il convient de leur faire sentir l'importance des aspects conventionnels, la nécessité d'en parler.

Par la suite, il sera certainement question de contrat et de cadre à plusieurs reprises. Pourquoi ne pas tirer parti de l'attrait naturel des pervers pour les contrats et essayer d'établir des micro-contrats au fur et à mesure du travail thérapeutique ? J'entends par là que les deux acteurs de la thérapie s'accordent sur une série de règles qu'ils respectent. Il peut s'agir de la nécessité de payer le montant des séances à l'avance, de parler de rêves avant tout autre matériel, de ne pas reprendre les interprétations de l'analyste pour critiquer son voisin, etc. L'important, ce n'est pas leur contenu, tout compte fait anodin, mais la possibilité qu'une loi consensuelle soit établie.

Nous pouvons nous sentir leurrés par ces cas. Si ma patiente Edwige a pu avancer, en revanche, c'est dû dans une large mesure au fait qu'elle a su solliciter ma sympathie bien qu'elle ait essayé de me « tromper » à différentes

reprises. J'ai tenté de porter sur le cadre la dimension surmoïque afin qu'elle puisse travailler en elle la question de la loi et les théories fallacieuses qui lui servaient d'appui, elles-mêmes largement inspirées du père « tricheur ». Le père que je suis devenu dans le transfert n'a pas reproduit les conduites mensongères, mais il n'a pas non plus condamné les siennes.

Le cadre jouera le rôle organisateur qu'on lui connaît : il n'est pas une chose, mais le contexte, l'environnement d'une relation. La violence du patient s'y exprimera souvent ; c'est gênant, mais c'est aussi une chance de l'analyser de façon directe. Je ne crois pas non plus que la règle courante en analyse concernant les productions secondaires, sublimées, qui ne méritent pas nos commentaires, s'applique à ces patients. La transformation vers la création esthétique du vécu pervers est en soi prometteuse ; l'ignorer lui porterait atteinte, bien que les interventions nécessitent beaucoup de tact. Même si le patient va constamment le démentir, il a grandement besoin de l'étayage d'un autre. Il en a été privé ; il s'est armé pour s'en passer ; or il ne lui est pas possible d'avancer sans que son estime de soi se nourrisse du regard étranger.

Les interventions de l'analyste se joueront beaucoup au niveau du style ; il y a une condition toutefois : éviter de froisser le patient dans le domaine de sa pratique. De nombreux pédophiles parlent de leurs passages à l'acte longtemps après le début du traitement, par exemple. L'objet de notre travail n'est pas le symptôme, mais ses à-côtés et ses soubassements.

Un transfert analytique spécifique

On peut dégager une modalité de transfert pervers qui se manifeste aussi bien chez les pervers que chez les patients qui emploient des défenses perverses. J'ai déjà donné un certain nombre de pistes. Sa découverte est sou-

vent tardive. Il passe parfois inaperçu, mais peut toujours faire l'objet d'éclaircissements interprétatifs. Plus qu'aillieurs, il sollicite des solidarités développées inconsciemment au niveau de l'analyste. Au cours de la cure, ce dernier éprouve parfois un vague malaise, l'impression que quelque chose ne progresse pas, mais il se laisse emporter par d'autres sentiments : « Le patient semble avancer de toutes les façons », « Comme preuve, il apporte des rêves riches et intéressants », « Il est plein de dynamisme. » Cette curieuse réaction impliquerait son narcissisme : pensant faire un bon travail, l'analyste se sent même flatté. Il paraît loin d'imaginer qu'un double message paradoxal lui est adressé : un message qui exalterait son moi et un message inducteur dont le but ultime est de mettre en échec le changement. Les six traits du transfert que je propose font apparaître de semblables paradoxes, confusions de niveaux logiques entre l'universel et le particulier, induction de clivages et leur exploitation. J'ai découvert six traits, mais il n'est pas exclu qu'il y ait en d'autres.

1. Le *contrat pervers*. Le patient essaie de « passer » un contrat avec l'analyste comportant une offre alléchante, narcissiquement séduisante, et, en même temps, l'analyste devrait abandonner l'une de ses prérogatives ou faire une entorse à la loi du cadre. À cette séduction, l'analyste répond parfois par une surestimation de son patient ou par l'auto-reproche d'avoir un penchant rigide, de rester trop accroché aux lois analytiques ; il va jusqu'à critiquer l'idée de neutralité ou l'ascétisme du cadre. En réalité, le patient souhaite démontrer que tout analyste est vulnérable et qu'il a envie au fond de lui de se détourner de « la ligne classique ».

2. La *volupté*. Les propos du patient sont teints d'excitation ; ce sont comme des « caresses verbales ». Puis il a repéré quels thèmes intéressent préférentiellement son analyste : il lui apporte un matériel assez « juteux ».

3. Le *pervertissement des buts originaux* est lié aux points développés jusqu'ici ; la paradoxalité s'y exprime de manière prononcée. Le traitement peut être utilisé comme

« faire-valoir », comme signe social de reconnaissance, pour obtenir la réduction d'une peine d'emprisonnement ou d'autres avantages.

4. Le *prosélytisme et l'idéologie*. Les séances devraient être un lieu de plaidoirie ou de dénonciation. Le patient a le sentiment que l'analyste veut le convaincre de quelque chose et lui imposer « son idéologie ». Même les interventions de ce dernier sont interprétées dans le sens d'une idéologie — idée inamovible de combat — et non comme une hypothèse, fondée sur un sentiment ou un fantasme. C'est pour cela qu'il convient de ne pas engager une discussion théorique avec le patient ni de lui donner des explications, mais de formuler les interventions de manière simple, en employant si possible un style interrogatif.

5. La *dérision*. Mise en cause moqueuse des principes analytiques ; critiques adressées au « clan » auquel appartient l'analyste, mais ce dernier serait une exception, « un bon élément » égaré, ou « naïf » parmi ses coquins de collègues. Autrement dit, il s'agira de l'induction d'un faux cli-vage entre le groupe des psychanalystes et le sien.

6. *L'attaque de la pensée*, avec paralysie, désorientation stratégique, se dégage des points précités.

Ces six traits du transfert pervers sont liés entre eux, mais pas forcément tous présents.

Il est éventuellement nécessaire d'introduire un style reproduisant la pensée scientifique dans l'interprétation, comme la négation, le scepticisme, souligner les différences de niveaux entre l'universel et le particulier, l'abstrait et le concret, la certitude et l'hypothèse, etc. Nous sommes amenés à rappeler la dimension du temps : la durée permettra de faire évoluer les choses.

Les particularités des sollicitations du contre-transfert m'ont également instruit sur le fonctionnement mental de ces patients. Le sentiment d'étrangeté inattendu, par exemple. Je me disais : « Comment est-il possible que ces personnes, me paraissant par ailleurs assez correctes sur plusieurs plans, aient des pratiques sexuelles si aberrantes

pour atteindre la jouissance ? » Ensuite, j'ai vécu des choses fort curieuses. J'ai pu avoir le sentiment qu'elles avaient une connaissance des plaisirs bien supérieure à la mienne. Et que ma vie sexuelle était trop « étriquée ». Une fois remis de cette sensation, j'ai pu éprouver le sentiment, pour certains parmi eux, que ce qu'ils appelaient le « summum », l'« extase », « le plaisir absolu », apparaissait à mes yeux d'une grande banalité, à la limite du ridicule. « Ils font des choses trop compliquées pour parvenir finalement à éprouver des sensations que le commun des mortels atteint d'une manière bien plus simple. » « À quoi bon tous ces objets, tous ces rituels », me disais-je.

Je citerai enfin une autre expression du contre-transfert : le refoulement chez un analyste qui oublie qu'il est en train de traiter un pervers. Mais n'est-ce pas une bonne chose ?

De tout cela, y a-t-il une leçon à tirer ? Je le crois. Par sa nature même, la perversion sexuelle suscite l'indignation ; cela nous implique. Elle laisse entrevoir qu'il s'agit d'une expérience exceptionnelle. Nous risquons facilement de tomber dans le piège et de le penser. On se vit en marge de la « vraie » vie sexuelle, « ringard », « démodé ». On pense ensuite que le pervers se fait des illusions lui-même ; bref, que c'est lui qui est à côté de la vie. L'évolution des cures dépendra de notre possibilité de faire travailler en nous ce double mouvement qui reproduit les avatars de l'idolâtrie phallique et de sa chute. Cela impliquera de surmonter une certaine curiosité. À nous de distinguer entre scopophilie et regard au service de la vérité. Alors le patient pourra ressentir qu'il est écouté et sera ainsi mieux disposé à nous livrer sa souffrance intime, toujours présente.

Épilogue

Que tirer de l'approche théorique et pratique de la perversion, et au-delà de la clinique, pour notre quotidien ? En plus de l'immobilisme contemplatif, du rejet du fantasme inconscient pervers et de la théorie sexuelle agie, la perversion bouleverse ces deux fonctions majeures du psychisme que sont la *pulsion sexuelle* et le *narcissisme*.

Le pervers sexuel et/ou moral se servirait exclusivement de la poussée de la *pulsion* : la relation à l'objet en sort affaiblie (Bonnet, 1996). Seraient ainsi compromises la transformation habituelle de la libido en affect et en représentation, sa contribution libidinale à la création des images et des pensées, sa capacité de liaison et d'animation de la vie psychique. C'est dû en partie à la nature de l'excitation pulsionnelle chez ces patients : massive, disruptive, comme un torrent qui fait déborder la rivière et que rien n'arrête. À son passage, les acquis du sujet sont expatriés, entraînés hors de son territoire. Je parle bien entendu de toutes les perversions, pas uniquement des « hypersexuels », des rares satyriasis ou nymphomanies. Disons au passage que les pervers ne sont ni de près ni de loin les champions de l'excitabilité et de l'ardeur.

Comme son instinct ne se laisse pas domestiquer selon la

classique formule de Freud, le pervers, dans son élan impérial, essaie de dompter un autre individu et ses pulsions.

L'influence sur le *narcissisme* doit aussi être soulignée. Le patient a une tendance à l'infatuation du moi. Il doit ainsi montrer la supériorité de ses options sexuelles et prouver combien il est dépourvu de honte, de pudeur, de sentiment de faute. Il étend ce caractère supérieur à tous ceux qui ont une pratique comme la sienne. Il a donc tendance à se trouver des semblables ou au contraire à s'isoler complètement, à convertir d'autres à sa pratique et à se regrouper, et ce pour des raisons variées : rencontres plus faciles, recherche de défense et de protection, quête d'appartenance, d'identité. Son corps et son habillement sont marqués de signes de reconnaissance de sa spécificité sexuelle. Ces nécessités seraient aussi puissantes que celle de mettre en échec l'idée d'interdit dans les domaines où ce dernier exerce une influence.

Elles portent sans doute le signe de la rivalité phallique, mais elles sont plus radicales qu'ailleurs, parce qu'elles prétendent assurer la survie : il faut vaincre ou mourir. La continuité structurelle entre perversion sexuelle et morale n'en est pas moins confirmée. Toutefois, il est important de déterminer si la toute-puissance narcissique est primaire ou secondaire aux ravages de l'activité pulsionnelle, aux défaillances et aux carences d'une mère que le patient idolâtre malgré tout, à l'absence de frein que l'interdit pose naturellement, même s'il apparaît certain que ces différents facteurs interviennent conjointement.

D'un autre côté, les perversions comportent quelque chose qui est commun à tous les humains : le désir de satisfaire ses orientations et l'appétit d'excitation. De ce point de vue, elles sont voisines de la *passion* (colère, véhémence, amour fou), de l'*hypomanie* (joie, dédain, célérité), voire de la *manie* (agitation, délire mégalomane), tout en étant différentes par bien des points. Il n'est donc pas étonnant que la perversion puisse évoluer en manie ou en passion, et réciproquement. Précisément, l'émergence de la passion jalouse

chez Edwige s'est révélée positive dans son cas. La jalousie implique de penser à l'autre, de sortir du cercle étroit pervers-victime, de veiller en conséquence à l'importance du tiers, de douter de soi, bref d'inscrire son impulsion dans un engramme de désir et dans un fantasme de scène primitive.

Chez d'autres, la doctrine dogmatique évolue en revendication passionnée au profit d'un combat militant pluriel. Il n'est plus question d'impertinence, mais de stratégie contestataire. De même, la jouissance perverse sait évoluer en hypomanie joyeuse ou en passion exaltée moins emprisonnantes ; même l'œuvre de Freud nous dévoile d'étranges coïncidences : deux dates, 1905 et 1927.

Si l'article de 1927 a été déterminant pour l'achèvement d'une théorie hésitante sur la perversion, il n'égale pas le texte de 1905 (a), les *Trois Essais*, la plus osée et la plus révolutionnaire des études freudiennes peut-être. Aux mêmes périodes, deux travaux sur l'esprit, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, en 1905 (c), et « L'humour », en 1927 (b), voient le jour. L'humour se révélera différent du comique, il lui est même supérieur : remède contre le poids des contraintes, il renforce le narcissisme constructif et libère une énergie salutaire. Dans ces deux années, à vingt-deux ans de distance, un élan innovateur et un regain de bonheur. En 1905, Freud a tourné la page Fliess, mais il ne se sent plus seul ; il commence à recevoir le témoignage de collègues qui apprécient ses idées. En 1927, il comprend qu'il va vivre : son cancer, découvert et opéré quatre ans auparavant, paraît guéri. Il a de quoi s'en *réjouir*. Des idées prometteuses émergent, mais aussi le désir de remettre en cause des idées consensuelles, et non des moindres, sur la religion par exemple.

Tout se passe comme si joie et jouissance s'associaient et s'éveillaient à l'unisson, l'une pour la vie, l'autre pour mieux cerner ce qui fait courir les hommes. Ainsi, la perversion n'est pas chez Freud un tour d'écrou répressif ; elle renvoie à l'inévitable source de notre vie psychique, rien de moins ; compagne de la vie même, elle est l'agitateur du

changement. La formule « aimer et sourire » paraît se substituer à la formule « pain et amour », si celle-ci n'avait pas la peau dure dans les tragédies humaines. Étrange libertin, le créateur de la psychanalyse, au lieu de succomber à la perversion, l'écrit.

Aujourd'hui, Internet facilite les rencontres. Il est plus indécent de ne pas donner le plaisir promis que le contraire. Les pratiques perverses paraissent presque désuètes. Elles sont devenues une curiosité. Impudiques, elles nous rendent un peu voyeurs. Mais c'est l'amour qui a de quoi les rendre jalouses, car il reste une voie incomparable pour emporter notre enthousiasme et embrigader nos âmes.

J'ai essayé de souligner le vrai scandale des perversions : on peut déplorer toutefois qu'elles aient perdu leur autre nature, tout aussi scandaleuse, celle qui fit jadis bouger le monde. Celle des libertins du xviii^e siècle. Sade fit mieux que Machiavel ; Sacher-Masoch que Bakounine ; Almodovar que quelque révolutionnaire de pacotille. Leur avenir dépend du dégagement de leur force de révolte. Pour cela, et cela intéresse tout thérapeute, elles devraient devenir plus théâtrales, plus amusantes et, si possible, plus spirituelles, voire plus humoristiques. Leur salut : circuler à l'intérieur du triangle perversion-passion-hypomanie. La perversion joyeuse, en somme ?

Bibliographie

- ABGRALL J.-M., *La Mécanique des sectes*, Paris, Payot, 1996.
- American Psychiatric Association, *Diagnostic and Statistical Manual of Psychical Disorders IV*, 1994, tr. fr. Paris, Masson, 1996.
- ANDRÉ S., *L'Imposture perverse*, Paris, Seuil, 1993.
- ASSOUN P. L., *Le Pervers et la femme*, Paris, Economica-Anthropos, 1989.
- ASSOUN P. L., *Le Couple pervers*, Paris, Economica-Anthropos, 1992.
- BAK R., « Fetichism », *J. Amer. Psychoan. Assoc.*, 1953, I, 285-298.
- BALIER Cl., *Psychanalyse des comportements sexuels violents*, Paris, PUF, 1996.
- BALL J., « A case of fetichism, travestism and organic cerebral disorder », *Acta psychiatric. Scand.*, 1968, 44, 3, 249-254.
- BELLENGER L., *La Persuasion*, Paris, PUF, 1992.
- BERGLER E., « Paroles obscènes », *The Psychoan. Quart.*, 1936, 5, 2.
- BERGLER E., *La Névrose de base*, 1949, tr. fr. Paris, Payot, 1963.
- BERTRAND M., « La fascination sectaire », in P. Denis et J. Schaeffer (dir.), *Sectes*, Paris, PUF, 1999.
- BINSWANGER L., *Introduction à l'analyse existentielle*, tr. fr., Paris, Minuit, 1947.
- BONNET G., *Les Perversions sexuelles*, Paris, PUF, 1983, 1993.
- BONNET G., *La Violence du voir*, Paris, PUF, 1996.

BONNET G., « Jouir de s'exhiber », *Le Nouvel Observateur*, n° Hors-série « La pudeur », 1999, 79.

BOSWELL J., *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Chicago University of Chicago Press, 1980.

BRUSSET B., *Psychopathologie de l'anorexie mentale*, Paris, Dunod, 1998.

CAILLOT J.-P., DECHERF G., « Couple, famille et défense perverse », *Gruppo*, 1987, 3, 47-68.

CASTANET H., *La Perversion*, Paris, Anthropos, 1999.

CHASSEGUET-SMIRGEL J., *Éthique et esthétique de la perversion*, Paris, Champ Vallon, 1984.

CIAVALDINI A., *Psychopathologie des agresseurs sexuels*, Paris, Masson, 1999.

COTTA J., MARTIN P., *Dans le secret des sectes*, Paris, Flammarion, 1992.

COUTANCEAU R., MARTORELL A., « Aspects des conduites pédophiliques. Tableaux synthétiques des problématiques pédophiliques », *Forensic*, 1997, 17, 7.

DEJOURS C., *Souffrance en France*, Paris, Seuil, 1998.

DELEUZE G., « Préface à Sacher-Masoch », *La Vénus à la fourrure*, Paris, Minuit, 1967.

DELEUZE G., GUATTARI F., *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1973.

DROGOU A., Centre Roger-Ikor, *Le Dictionnaire des sectes*, Paris, Milan, 1999.

EIGUER A., « La bande d'adolescents dans son rapport avec le début de la psychose », *Psychiatrie française*, 1984, 15, 3, 81-82.

EIGUER A., *Le Pervers-narcissique et son complice*, Paris, Dunod, 1989, 1996.

EIGUER A., « Du sens et du non-sens. Lecture bionienne de l'œuvre d'Anzieu », in *Portrait d'Anzieu avec groupe*, Marseille, Hommes et perspectives, 1992.

EIGUER A., *Une fêlure dans le miroir*, Paris, Bayard, 1994.

EIGUER A., *Le Cynisme pervers*, Paris, L'Harmattan, 1995.

EIGUER A., *Petit Traité des perversions morales*, Paris, Bayard, 1997 a.

EIGUER A., « La part maudite de l'héritage », in *Le Générationnel*, Paris, Payot, 1997 b.

EIGUER A., « Le cynisme. Approche clinique et psychosociologique », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1997 c, 27.

EIGUER A., *Du bon usage du narcissisme*, Paris, Bayard, 1999 a.

BIBLIOGRAPHIE

- EIGUER A., « Cynism : this function in perversions », *International J. of Psychoanalysis*, 1999 b, 80, 4, 671-684.
- ELLIS H., *Étude de psychologie sexuelle*, tr. fr. Paris, Mercure de France, 1932.
- ERIKSON. E., *Adolescence et crise*, 1957, tr. fr. Paris, Flammarion, 1978.
- ESQUIROL J. E., *Des maladies mentales*, réédition Paris, Frénésie, 1989.
- EY H., *Les Délires*, Paris, Bibliothèque de Sainte-Anne, 1953, 1968.
- FERENCZI S., « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », 1929, in tr. fr. *OC IV*, Paris, Payot, 76-80.
- FERENCZI S., « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », 1933, in tr. fr. *OC IV*, Paris, Payot, 125-138.
- FERENCZI S., « Théorie sur le traumatisme », 1934, in tr. fr. *OC IV*.
- FILLAIRE B., *Les Sectes*, Paris, Flammarion, 1994.
- FREUD S., « Les névropsychoses de défense », 1894, in tr. fr. *OC III*, Paris, PUF, 1989.
- FREUD S., *Études sur l'hystérie*, 1895, tr. fr. Paris, PUF.
- FREUD S., *L'Interprétation des rêves*, 1900, tr. fr. Paris, PUF, 1956.
- FREUD S., « Trois essais... », 1905 a, tr. fr. Paris, Gallimard, 1987.
- FREUD S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1905 b, tr. fr. Paris, Gallimard.
- FREUD S., *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, 1905 c, tr. fr. Paris, Gallimard, 1953.
- FREUD S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats », 1909, in tr. fr. *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD S., « Conception psychanalytique des troubles visuels d'origine psychique », 1910, tr. ang. SE IX, 209-218.
- FREUD S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Schreber) » 1911, in tr. fr. *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD S., *Totem et tabou*, 1912, in tr. fr. Paris, Payot, 1977.
- FREUD S., « Pulsions et destins des pulsions », 1915 a, *OC XIII*, Paris, PUF, 1988.
- FREUD S., « Deuil et mélancolie », 1915 b, *OC XIII*, Paris, PUF, 1988.
- FREUD S., « On bat un enfant », 1919, in tr. fr. *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1974.

FREUD S., « Le problème économique du masochisme », 1924 a, in tr. fr. *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973.

FREUD S., « La perte de la réalité dans la psychose et la névrose », 1924 b, in tr. fr. *OC XXVII*, Paris, PUF, 1992.

FREUD S., « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », 1925, in tr. fr. *OC XVII*, Paris, PUF, 1992.

FREUD S., « Le fétichisme », 1927 a, in tr. fr. *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973.

FREUD S., « L'humour », 1927 b, in tr. fr. *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* suivi de *L'Humour*, Paris, Gallimard, 1953.

FREUD S., *L'Avenir d'une illusion*, 1927 c, tr. fr. Paris, PUF, 1971.

FREUD S., « Analyse avec fin et analyse sans fin », 1937, in tr. fr. *Recherches, idées, problèmes*, Paris, PUF.

FREUD S., « Le clivage du moi dans le processus de défense », 1938, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1970, 2, 25-38.

GENET J., *OC I et II*, Paris, Gallimard.

GLOVER J., « Notes of an unusual form of perversion », *Intern. J. Psychoanalysis*, 1927, 8, 1, 10-24.

GRANOFF W., PERRIER F., « Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins », *La Psychanalyse*, 1964, 7, 141-200.

GREENACRE Ph., « Some relationships between fetichism and the faulty developpment of the body image », *Psychoanalytical Studies of the Child*, 1953, 8, 79-98.

GRUNBERGER B., « Le masochisme », 1954, in *Narcisse et Anubis*, Paris, Des Femmes, 1989.

GRUNBERGER B., « Essai sur le fétichisme », *Revue française de psychanalyse*, 1976, 40, 2, 235-264.

HANS M. F., LAPONGE G., *Les Femmes, la pornographie, l'érotisme*, Paris, Seuil, 1978.

HIRIGOYEN M.-F., *Le Harcèlement moral*, Paris, Syros, 1998.

HOUELLEBECQ M., *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

HURNI M., STOLL G., *La Haine de l'amour*, Paris, L'Harmattan, 1996.

HURNI M., STOLL G., « Contribution à la thérapie des relations perverses », *Le Divan familial*, 1998, 1, 107-120.

JOULE R. V., BEAUVOIS J.-L., *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987.

BIBLIOGRAPHIE

- JOULE R. V., BEAUVOIS J.-L., *La Soumission librement consentie*, Paris, PUF, 1998.
- KÉPÈS S., « Pour en finir avec les alibis. Le sale pouvoir de l'argent » (interview), *Le Nouvel Observateur*, 2000, 1866, 12.
- KESTENBERG E., « La relation fétichiste à l'objet », *Revue française de psychanalyse*, 1978, 42, 2, 195.
- KHAN M., *Figures de la perversion*, 1979, tr. fr., Paris, Gallimard, 1981.
- KIJAK M., « La pérdida de la realidad en la vida cotidiana. Aportaciones psicoanalíticas al estudio de la propaganda y sus efectos », *Revista de psicoanálisis*, 1998, 60, 4, 917-929.
- KINSEY A. C. et al., *Le Comportement sexuel de l'homme*, 1948, tr. fr. Paris, Le Pavois, 1948.
- KRAFFT-EBING R. von, *Psychopathia sexualis*, 1888 (mise à jour par A. Moll, 1923), tr. fr. Paris, Garnier, 1990.
- LACAN J. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LAGRANGE H., LHOMOND B., *L'Autre dans la sexualité : le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997.
- LANTÉRI-LAURA G., *Lecture des perversions*, Paris, Masson, 1979.
- LEMEYRE X., *La Criminalité perverse*, Paris, Flammarion, 2000.
- LELEU P., *Sexualité et Internet*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- LEWIN K., *Psychologie dynamique. Les relations humaines*, 1951, tr. fr. Paris, PUF, 1959.
- LUSSIER A., « Les déviations du désir. Étude sur le fétichisme », *Revue française de psychanalyse*, 1983, 47, 19-142.
- MAGNAN V., « Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles », *Progrès médical*, 1885.
- MAGNAN V., *Leçons cliniques*, Paris, Bataille, 1893.
- MCDougALL J., « De la sexualité addictive », *Psychiatrie française*, 1991, 22.
- MEAD M., *Mœurs et sexualité en Océanie*, 1948, tr. fr. Paris, Plon, 1968.
- NACHT S., *Le Masochisme*, Paris, Payot, 1938.
- PASCHE F., « Note sur la structure et l'étiologie de l'homosexualité masculine », *Revue française de psychanalyse*, 1965, 29, 4, 349-255.
- PERRON P. A., « Le "je" et le "nous". Heurs et malheurs du concept d'identité », in D. Lamoureux, *Les Limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Éditions du remue ménage, 1998.
- PINEL P., *Nosographia philosophique*, 1798.

- POMMIER G., « Existe-t-il une distribution logique des homosexualités ? », *La Clinique lacanienne*, 2000, 4, 73-100.
- Pritchard, 1835.
- RACAMIER P.-C., *Les Schizophrènes*, Paris, Payot, 1978, 1980.
- RACAMIER P.-C., *Le Génie des origines*, Paris, Payot, 1993.
- RÉGIS E., *Précis de psychiatrie*, 1884.
- REICH W., *L'Analyse caractérielle*, 1933, tr. fr. Paris, Payot, 1956.
- REIK Th., *Le Masochisme*, 1912, tr. fr. Paris, Payot, 1953.
- ROMILLY J. de, *Alcibiade*, Paris, Fallois, 1995.
- ROSENBERG B., *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, Paris, PUF, 1991.
- ROSENFELD H., *États psychotiques*, 1965, tr. fr. Paris, PUF, 1976.
- ROSOLATO G., « Études des perversions à partir du fétichisme », in P. Aulagnier et al., *Le Désir et la perversion*, Paris, le Seuil, 1967.
- ROSOLATO G., « Perversions sexuelles », *Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie*, Paris, 37392 C10, 1968.
- ROSOLATO G., *Études sur le symbolique*, Paris, Gallimard, 1969.
- RUESCH J., BATESON G., *Communication thérapeutique*, New York, Norton, 1951.
- RUESCH J., KEES W., *Non-verbal communication*, University of California Press, 1956.
- SABOURIN P., in M. GABEL (dir.), *Les Enfants victimes d'abus sexuels*, Paris, PUF, 1996.
- SAVIN B., « Création d'un dispositif d'entretien familial psychanalytique en prison », *Le Divan familial*, 2000, 5, 90-102.
- SENNET R., *Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.
- SÉRIEUX P., *Recherches cliniques sur les anomalies de l'instinct sexuel*, thèse, Paris, 1888.
- SOCARIDÈS C., « The developpment of a fetichistic perversion », *J. Amer. Psychoan. Assoc.*, 1960, 8, 2, 281.
- STOLLER R., *La Perversion, forme érotique de la haine*, 1975, tr. fr. Paris, PUF, 1978.
- STOLLER R., « La Perversion et le désir de faire mal », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1984, 29, 147.
- STOLLER R., « XSM », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1991, 43, 225.
- THIBAUT F., « Troubles des conduites sexuelles », *Encyc. Méd. Chir. Psychiatrie*, 2000, 37-105-G-10, Paris, Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS.

BIBLIOGRAPHIE

THIBAUT F., KUHN J. M., CORDIER B., PETIT M., « Les traitements hormonaux de la délinquance sexuelle », *Encéphale*, 1998, 24, 132-135.

TOMASSINI M., « Désidentification primaire, angoisse de séparation et formation de la structure perverse », *Revue française de psychanalyse*, 1992, 56, 1541-1614.

WEISSMAN Ph., « Some aspects of sexual activity in a fetishist », *Psychan. Quart.*, 1957, 26, 4, 494-491.

WILGOWITZ P., *Le Vampirisme*, Lyon, Césure, 2000.

WINNICOTT D., « La tendance antisociale », 1956, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, tr. fr. Paris, Payot, 1971, 175-184.

WULF M., « Fétichisme et choix d'objet dans la première enfance », 1946, tr. fr. *Revue française de psychanalyse*, 1978, 42, 2, 253-270.

TABLE

Introduction	7
--------------------	---

Première partie

DES PERVERSIONS EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER : Qu'est-ce que la perversion ?	15
CHAPITRE 2 : Deux siècles de recherches	23
CHAPITRE 3 : Les mécanismes de base	29
CHAPITRE 4 : Un essai de classification	41

Deuxième partie

DU CÔTÉ DE LA JOUISSANCE LES PERVERSIONS SEXUELLES

CHAPITRE 5 : Sur l'autel des sacrifices	47
<i>Sadismes et masochismes</i>	
CHAPITRE 6 : Les détournements de la vision	67
<i>Exhibitionnisme et voyeurisme</i>	
CHAPITRE 7 : Le coin des adorateurs	79
<i>Le fétichisme</i>	

DES PERVERSIONS SEXUELLES AUX PERVERSIONS MORALES

CHAPITRE 8 : Scénarios de l'horreur	91
<i>Travestisme, transsexualisme, pédophilie</i>	
CHAPITRE 9 : Affreux, sales et méchants ?	101

Troisième partie

DU CÔTÉ DE LA DOMINATION
LES PERVERSIONS MORALES

CHAPITRE 10 : L'emprise vassalisante	109
<i>La perversion-narcissique</i>	
CHAPITRE 11 : Jeux de vilains	129
<i>Le sadomasochisme moral</i>	
CHAPITRE 12 : Une rhétorique pour la perversion	145
<i>Le cynisme</i>	
CHAPITRE 13 : Imposture et mythomanie	159
<i>Un travestisme moral ?</i>	
CHAPITRE 14 : Le culte de l'apparence	173
<i>Un fétichisme moral ?</i>	
CHAPITRE 15 : Le social et le groupal : publicité, marketing, sectes... ..	177
Conclusion : Des solutions thérapeutiques	191
Épilogue	207
Bibliographie	211

PHOTOCOMPOSITION NORD COMPO
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN FÉVRIER 2001

N° d'impression : 50725.
N° d'édition : 7381-0948-X.
Dépôt légal : février 2001.
Imprimé en France

**DES PERVERSIONS
SEXUELLES
AUX PERVERSIONS
MORALES**

LA JOUISSANCE
ET LA DOMINATION

Que cherche vraiment le pervers ?
Le plaisir ? Pas si sûr...

Sadisme et masochisme, exhibition-
nisme et voyeurisme, fétichisme,
travestisme, pédophilie : quelles
sont les grandes formes de pervers-
sions sexuelles ? Quelle est leur
logique ?

Perversion-narcissique, sadisme et
masochisme moraux, cynisme, mytho-
manie, phénomènes de groupe : la
perversion n'est pas qu'un mode
« décalé » de sexualité ; c'est aussi et
peut-être surtout un mécanisme
d'emprise par lequel le pervers
cherche à imposer sa loi à autrui, en
le niant.

Comment déjouer les pièges qu'il
tend ? Comment éviter d'être son
complice malheureux et comment
résister ? En apprenant à voir clair
dans son jeu.

**ALBERTO
EIGUER**

Psychanalyste et thérapeute familial,
Alberto Eiguer est l'auteur de contri-
butions théoriques classiques, comme
Le Pervers-narcissique et son complice,
La Folie de Narcisse, *Un divan pour
la famille*, mais aussi du *Petit traité
des perversions* ou de *Du bon usage
du narcissisme*.

ISBN 2.7381.0948.9



9 782738 109484

130 F 19,88 €

www.odilejacob.fr

En couverture : © Stéphane Fugier.